

EXTINCTION

DU

PAUPÉRISME AGRICOLE

PAR LA COLONISATION

DANS LES PROVINCES DE LA PLATA

(Amérique du Sud).

TYPOGRAPHIE DE J.-M. DOSSUN, A BAGNÈRES-DE-BIGORRE,
PLACE NAPOLÉON.

EXTINCTION

DU

PAUPÉRISME AGRICOLE

PAR LA

COLONISATION

DANS LES

PROVINCES DE LA PLATA

(AMÉRIQUE DU SUD)

SUIVI D'UN

APERÇU GÉOGRAPHIQUE ET INDUSTRIEL DE CES PROVINCES

AVEC DEUX CARTES

Par M. A. BROUGNES

Docteur en médecine, cultivateur à Caixon (Hautes-Pyrénées).

> **La colonisation à l'extérieur est dans les conditions économiques actuelles le remède le plus efficace du paupérisme.**
>
> COHEN.— *Semaine du 22 novembre* 1850.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE

TYPOGRAPHIE DE J.-M. DOSSUN, PLACE NAPOLÉON.

MARS 1854.

A

Monsieur Jose de La Pena,

Ex-Ministre du général Urquiza,

DIRECTEUR PROVISOIRE DE LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE,

Hommage
d'estime et de respectueuse amitié.

L'OEUVRE de colonisation agricole que nous avons entreprise dans les provinces de la Plata (Amérique du Sud) a pour objet de satisfaire à une nécessité de premier ordre, celle de rétablir l'équilibre entre la propriété et le travail agricole, équilibre rompu par la réduction tous les jours croissante du domaine patrimonial pendant que la population agricole augmente.

Le travail agricole en Europe (je parle du travail du petit cultivateur) peu rétribué, s'exerçant sur une terre épuisée et dans un cercle trop circonscrit, reste improductif par manque d'espace, et cet espace, se réduisant tous les jours par la division des propriétés patrimoniales, il est à craindre que la génération encore plus nombreuse qui suivra la génération présente n'étouffe dans l'enceinte rétrécie où elle sera forcée de vivre, ou ne brise les liens sociaux qui l'y attachent.

Par contre, les provinces de la Plata, les plus belles, les plus salubres, les plus fertiles du monde, manquent de travailleurs agricoles; la terre, qui donnerait au cultivateur les plus abondantes récoltes, reste incultivée; un territoire de cent mille lieues carrées, quatre fois grand comme la France, ne renferme pas un million d'habitants, et, sur ce million d'âmes, on ne compte pas vingt mille familles de cultivateurs. — Transporter sur ce riche et immense territoire le cultivateur européen, lui livrer un champ aussi vaste que son ambition, donner un aliment suffisant à son travail, l'arracher à ce modique hectare de terrain maigre et épuisé, et l'envoyer

bondir librement au milieu de ces trente hectares de prairies qu'il transformera promptement en champs de blé, de maïs, de cotonnier, de tabac, de mûrier..... en un mot rapprocher, unir ces deux agents — travail et terre — qui manquent l'un à l'autre dans les deux continents; créer, par cette alliance, la richesse du cultivateur européen et la prospérité des provinces de la Plata, y développer conséquemment notre débouché commercial et industriel, telle est la mission que nous nous sommes imposée et dans le succès de laquelle nous avons pleine confiance.

Ayant vécu pendant quarante ans au milieu de populations agricoles, agriculteur moi-même, j'ai connu les besoins, les misères, mais aussi les dispositions laborieuses du pauvre cultivateur, son désir d'acquérir, par le travail, une position meilleure. D'autre part, les études que je suis allé faire pendant trois années sur les lieux à coloniser m'ont permis de préparer, de combiner avec quelques connaissances de la matière le système de colonisation que j'offre aujourd'hui aux cultivateurs européens.

Ne voulant surprendre personne, moins encore tromper qui que ce soit, j'exposerai simplement, avec vérité, la nature, les moyens de l'opération, les chances de fortune pour le colon; je tâcherai d'être aussi exact que possible dans mes appréciations; en un mot, je veux que le cultivateur, avant de se résoudre à entreprendre l'opération que je lui propose, sache ce qu'il fait, où il va, la conduite qu'il aura à suivre, les résultats qu'il obtiendra. J'entends qu'il sache tout, qu'il prévoie tout, qu'il calcule tout avant de prendre une détermination; c'est pour l'éclairer, l'aider dans ses réflexions que j'écris ces lignes.

Dr BROUGNES.

EXTINCTION

DU

PAUPÉRISME AGRICOLE

PAR LA COLONISATION

DANS LES PROVINCES DE LA PLATA

(Amérique du Sud).

Situation du petit Cultivateur en Europe. — Moyen de l'améliorer par la colonisation agricole dans les provinces de la Plata (Amérique du Sud).

Bien-être et vertu....
Soyez vertueux pour pouvoir acquérir; acquérez pour pouvoir être vertueux.

FRANKLIN.

Toutes les lois modernes se fondent sur ce nouveau principe de morale : ouvrir largement aux masses les portes du bien-être et de la richesse.

SARMIENTO. — *Voyages.*

QUELLE est la situation actuelle du petit cultivateur en Europe?

Quel est le sort que l'avenir lui réserve?

Que peut-on faire, que doit-on faire pour améliorer cette situation et prévenir de terribles catastrophes?

Telles sont les graves questions qui préoccupent fortement les économistes poursuivant l'œuvre des améliorations sociales, et les hommes d'Etat qui cherchent à prévenir le cataclysme qui menace la société européenne.

Pour étouffer les cris sourds et sinistres qui s'élèvent du sein de l'immense population agricole, pour voiler des misères se multipliant de jour en jour, des hommes officiels ou officieux nous parlent en termes pompeux de la richesse agricole de l'Europe; ils nous étalent avec grand luxe de chiffres la somme de ses produits; ils nous disent que l'institution du crédit foncier, la transformation des champs en prairies, la multiplication du bétail, sont l'ancre de salut pour le cultivateur, les grandes voies qui le conduiront à la fortune.

Quand on ne s'arrête pas à ces tableaux incomplets de la richesse agricole, quand on apprécie à leur juste valeur les améliorations indiquées; quand, pour connaître la vérité, on soulève le voile qui couvre les misères du cultivateur, et que l'on descend dans les profondeurs de la vie agricole, alors les impressions changent. De ces grandes et belles exploitations dont vous admirez le gros revenu, de ces riants domaines, de ces vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux, passez dans la chaumière du village, arrêtez-vous près de ce petit cultivateur accablé par la fatigue, luttant d'efforts héroïques dans ce champ de quelques ares, dont le sol épuisé

lui donne à peine le pain de sa subsistance ; jetez un regard sur cette femme amaigrie qui presse en vain son sein pour fournir à son dernier-né un lait insuffisant et peu substantiel, elle qui n'a pour nourriture qu'un indigeste morceau de pain de millet ou de maïs qu'elle frotte avec un imperceptible morceau de lard ; contemplez ces enfants couverts de haillons, scrofuleux et rachitiques, étiolés à leur entrée dans la vie ; promenez votre regard sur cette unique chambre laissant pénétrer par mille ouvertures un vent glacial qui tue ; au travers d'un rideau de paille mal ajusté, vous apercevrez une vache maigre, désossée, attendant le gardien qui doit la mener paître l'herbe écourtée du bord du chemin ou l'herbe rare et ombragée de la forêt communale.

Après avoir assisté à ce spectacle qui se représente dans des millions d'habitations en Europe, laissez parler votre cœur et dites-nous ce que l'on doit penser de la situation de la population agricole européenne, ce que l'on doit espérer de l'avenir du petit cultivateur ; s'il n'est pas dérisoire de lui conseiller de tranformer en prairie l'unique champ qui lui fournit à peine le pain de sa subsistance, et de se livrer à l'élève du bétail, lui qui n'a ni argent pour l'acheter, ni étable pour l'abriter. Que l'on nous parle des cinq milliards de francs que produit l'industrie agricole en France, c'est bien ; mais que l'on nous fasse connaître aussi la modicité, l'insuf-

fisance du revenu de ce pauvre cultivateur dont le patrimoine s'élève au plus à deux hectares (1); que l'on nous dise si cet homme peut non pas améliorer sa position par un travail continuel et de meilleurs procédés de culture, mais si seulement il peut vivre dans les tristes conditions où il se trouve?

Il y a en Europe plus de trente millions de familles agricoles qui ne possèdent pas au-delà de trois hectares de terrain chaque; et pour ne parler que de la France, sur cinq millions de propriétaires,

(1) La France embrasse une superficie d'environ 53,000,000 d'hectares de terre (statistique officielle), dont 10,000,000 sont complètement improductifs. Il reste donc 43,000,000 d'hectares en valeur, dont le produit brut est de 5,738,851,125 fr (produit des céréales, vignes, cultures diverses, prairies naturelles, prairies artificielles, pâtures, jachères.) MOREAU DE JONÈS.— Sur 35,783,170 habitants, il y a 6,000,000 de familles agricoles (*), composées de 4 personnes (24,000,000 de travailleurs agricoles), cultivant chacune en moyenne 7 hectares 16 centiares et produisant 757 fr. — Si de ces 6,000,000 de familles on retranche les grands propriétaires, on trouve, d'après les calculs de Pierre Leroux (Ploutocratie), justifiés par ceux de Maltebrun, qu'il existe en France 2,008,929 contribuables possédant moins de deux hectares de terrain, et dont le revenu varie de 1 franc à 200 francs, moyenne 63,80.

En Angleterre, la superficie du sol est de 15,000,000 d'hectares, dont 12,500,000 en culture, bois, prairies...... donnant un produit brut de 3,411,650,000 francs — 272,93 par hectare. L'Angleterre, peuplée de 15,000,000 d'habitants, comprend 3,300,000 cultivateurs ou 825,000 familles agricoles, dont chacune fait valoir en moyenne 15 hectares 15 centiares, donnant un revenu de 4,131 francs.

RENÉ LANDRY. — *Semaine*, du 2 août 1850.

(*) D'après un mémoire déposé récemment (en janvier 1854) à la Société centrale d'Agriculture, le nombre des cultivateurs propriétaires s'élevait à 7,157,284, celui des fermiers à 2,588,311, et celui des métayers à 1,412,037.

trois millions possèdent moins de deux hectares avec un revenu brut qui, en moyenne, ne dépasse pas deux cents francs; or, avec une propriété si réduite, avec un revenu aussi restreint, comment le cultivateur pourrait-il améliorer sa position, comment peut-il pourvoir à son existence, à celle de sa famille? Suivrait-il les meilleurs procédés de culture, couvrirait-il son sol de fumier, transformerait-il son champ en prairie, posséderait-il plusieurs têtes de bétail; cet homme, qui consacre à cet étroit espace de terre épuisée tout son travail, celui de sa famille, qui l'arrose de ses sueurs du 1er janvier au 31 décembre, peut-il compter que le pain ne lui manquera pas? La terre ne fait pas des miracles; elle produit sans doute en raison des soins et du travail qu'on lui donne; mais il est une mesure de production qu'elle ne peut dépasser. En France le sol rend de six à dix pour un (1), c'est-à-dire douze à vingt hectolitres par hectare, moyenne seize. Admettons que sur les deux hectares, le moins malheureux de nos trois millions de petits cultivateurs en cultive un en céréales, et qu'il destine l'autre en vignoble et prairie. Le premier hectare sera par moitié alternativement cultivé en froment, maïs, lin... c'est-à-dire qu'il produira environ huit hectolitres de froment, six à huit hectolitres

(1) M. Moreau de Jonès n'élève encore la moyenne de production qu'à 6,07. STATISTIQUE AGRICOLE.

de maïs, et quelques quintaux de filasse. Le pré et la vigne, que représente l'autre hectare, fourniront du foin pour nourrir une paire de vaches et trois ou quatre pièces de vin nécessaires à la subsistance de la famille... La moyenne du personnel des familles agricoles étant de quatre personnes, et deux hectolitres la quantité de blé nécessaire à l'alimentation de chacune d'elles (1), on voit qu'en déduisant de la récolte de blé les semences pour l'année suivante, ce qui reste suffit à peine aux besoins de la famille. Le maïs s'emploiera à l'engraissement des animaux de basse-cour et autres usages de ménage; il ne restera donc à ce pauvre petit cultivateur que les veaux de ses deux vaches, lesquels vendus à la boucherie, se traduiront par une centaine de francs; cent francs pour tout revenu net, rémunération totale de trois cent soixante-cinq jours de veilles, de labeur, de privations de toute une famille, cent francs avec lesquels le père de famille aura à pourvoir durant toute une année à tous les besoins du ménage, couvrir la nudité de ses enfants, de sa femme, payer les contributions, le maître d'école, le baptême, le mariage, l'enterrement au curé, les honoraires au médecin, entretenir son

(1) On évalue à quatre hectolitres la quantité de matière alimentaire végétale que consomme chaque personne, desquelles deux de blé; mais comme la classe aisée se nourrit exclusivement de pain de froment, la part de blé à échoir au pauvre est bien inférieure à deux hectolitres.

matériel d'exploitation, solder les mémoires du charron, du forgeron, du vétérinaire..... Heureux, si au bout de l'année sa petite bourse épuisée lui fournit encore de quoi acheter une paire de sabots pour chausser ses enfants grelottant de froid.

Maintenant que ce petit propriétaire privilégié entre les trois millions de propriétaires plus petits que lui, au lieu d'une récolte abondante, n'obtienne qu'une récolte médiocre, qu'une grêle vienne l'atteindre, ou qu'une vache meure dans son étable; qu'il soit débiteur de quelque capital, que conséquemment il ait des rentes à payer à des créanciers, qu'il marie un de ses enfants, qu'une infirmité vienne l'atteindre et le rende incapable de travailler; dans un de ces cas, dans cette situation, que fera-t-il? que peut-il faire? Traîner jusqu'à la fin de sa carrière la misère qu'il lèguera à ses enfants, végéter, sans espoir de remédier à sa malheureuse position.

Mais si telle est la position, si tel est, en général, l'avenir réservé à ce cultivateur privilégié entre les trois millions de cultivateurs, quels seront la situation, l'avenir des trois millions de cultivateurs plus petits que lui, possédant moins que lui, qui cultiveront avec moins d'intelligence, ou, cultivant une terre ingrate, stérile, récolteront moitié moins de produits que lui?

Et le prolétaire agricole, cet autre déshérité de ce monde, le valet de ferme qui engage pour cent

francs la masse de travail de toute une année, et le journalier du village qui n'aura d'autre ressource que les vingt sous de sa journée, heureux encore quand sur trois cent soixante-cinq jours, déduisant les quatre-vingts jours fériés, il en a cent cinquante d'employés; cent cinquante francs pour subvenir durant toute une année aux besoins de la famille; le prolétaire agricole, ce nouveau Sisyphe de notre époque, que peut-il espérer de sa situation, que peut-il entrevoir dans l'avenir, si ce n'est la misère, toujours la misère.

Qu'il arrive maintenant qu'après de nombreuses années de travail, à force de privations et d'économies, un sur cent de ces infortunés parvienne à se composer un capital; son désir de posséder un champ, ou d'agrandir celui qu'il possède, lui fera consacrer son argent à l'achat d'un terrain dont la cherté est arrivée à tel point, que c'est tout au plus si les placements de ce genre rapportent deux pour cent. Et si malheureusement achetant ce quart, ce demi hectare de terre, il ne paie pas la totalité du prix convenu, le voilà pour le restant de ses jours collé sur le grand livre de la misère; cet homme inscrit, cloué, sur le registre des hypothèques, usera son existence en efforts héroïques, mais impuissants, pour échapper au Minotaure du jour; le créancier, le Minotaure, le dévorera.

Notre loi sur les successions est certainement admirable, considérée sous le point de vue moral

et politique, mais on est forcé de reconnaître qu'elle a été bien funeste à l'industrie agricole.

Pendant qu'en Angleterre le patrimoine se perpétue par les majorats, et que les grandes cultures se prêtant davantage aux améliorations augmentent la richesse agricole du pays, tous les jours nous voyons en France, en Suisse, en Allemagne, les propriétés patrimoniales se grever de dettes, se morceler à l'infini par la division des héritages; quelques années encore, et les grandes propriétés et les domaines auront disparu pour se transformer en des millions de petits champs, auxquels le pauvre petit cultivateur enlèvera leur reste de fertilité par des récoltes non interrompues de céréales qui sont pour lui l'indispensable élément de sa subsistance.

Un père de famille vient-il à mourir, aussitôt les héritiers se ruent sur le patrimoine demandant, en vertu de la loi, chacun sa part. Alors il arrive de deux choses l'une, ou la propriété patrimoniale est partagée, ou l'aîné la conserve pour lui et désintéresse les cadets avec de l'argent qu'il emprunte en hypothéquant le patrimoine. Dans les deux cas, la propriété se réduit, et la situation des nouveaux propriétaires empire. Le petit patrimoine, qui nourrissait toute une famille, ne suffira plus pour satisfaire aux besoins dé trois ou quatre familles, quelques efforts de travail qu'elles fassent, quelque grandes que soient les économies qu'elles

apportent dans leurs ménages; et, dans le second cas, l'aîné, avec sa propriété grevée d'un capital pour lequel il paie cinq ou six pour cent, pendant que la terre n'en rapporte que deux ou trois, l'aîné est encore menacé de ruine plus que ses frères. Pour tous la situation s'aggrave au lieu de s'améliorer, et si par hasard quelqu'un d'eux suffit aux besoins de son existence pendant le cours de sa carrière à force de travail, d'économie et de privations, il ne peut que léguer à ses descendants un avenir de misère et de désespoir. La division des héritages prépare pour les générations futures un avenir effrayant pour le repos de la société.

Au manque de la propriété, à sa trop forte réduction, à sa cherté, à la trop faible rémunération du travail agricole, nous devons ajouter une autre cause qui paralyse principalement les efforts du cultivateur en Europe, nous voulons parler de l'épuisement du sol. La terre possède en elle-même les éléments qui servent à la nutrition, conséquemment au développement des plantes; celles-ci, à leur tour, puisent dans le sol les éléments propres à chacune de leurs espèces ou variétés. Partant si la même plante se reproduit pendant plusieurs années consécutives sur la même terre, les éléments propres à cette plante finissent par être absorbés par elle; cette plante, privée alors de son aliment, ne se reproduit plus que chétive, étiolée, sur cette terre épuisée, et finit par s'éteindre faute de prin-

cipes nutritifs. De là nécessité des engrais, ou restitution à la terre des éléments qu'elle a perdus; de là nécessité de varier les cultures et de transformer les terres à céréales, plantes épuisantes, en prairies naturelles ou artificielles, dont les plantes différentes des céréales n'usent pas des mêmes éléments, se développent en grande partie aux dépens de l'air, épuisent moins le sol, et permettent à celui-ci, après quelques années de repos, de reprendre sa fertilité première : « Des *prairies défri-* » *chées* produisent de trente à quarante pour un de » blé; après quinze ou vingt ans de culture, ces » mêmes terres ne produisent que huit à dix pour » un. — DEZEIMERIS. » — Trois siècles avant l'ère chrétienne, le rendement du blé était sur le territoire romain de quinze à vingt pour un; ce rendement descendit du temps de Cicéron à sept et huit pour un, et cent ans après, du vivant de Columelle, à quatre pour un. « Les premiers colons » trouvèrent dans la Virginie (Etats-Unis), un sol » sur lequel ils récoltèrent abondamment et sans » engrais, durant un siècle, du blé et du tabac. » Aujourd'hui les mêmes contrées sont abandonnées » et transformées en friches stériles; ces mêmes pro- » duits n'y viennent plus sans engrais. — LIEBIG. »

Ainsi la terre même la plus fertile s'épuise par la reproduction successive des mêmes plantes. Voilà pourquoi nos terres d'Europe autrefois si fertiles rendent si peu aujourd'hui, bien qu'elles soient plus

soignées, mieux travaillées, et qu'on leur prodigue l'engrais. L'épuisement du sol est arrivé à un tel point, que l'engrais qu'on est obligé de donner à la terre absorbe le tiers de son produit brut. Ce produit brut peut s'élever de 200 à 300 francs par hectare; déduisez de cette somme la paille nécessaire pour la confection du fumier, ou vendez la paille et achetez le fumier que nécessitera cette terre pour lui conserver sa fertilité, de toute manière vous aurez une déduction à faire d'environ quatre-vingts francs sur le produit de chaque hectare; or ce produit brut réduit à 120 francs (1) n'équivaut pas à la somme des frais et du travail que le cultivateur dépense jusqu'au moment de la vente du grain. Les cultivateurs pratiques reconnaissent tous cette vérité. Les agriculteurs anglais, convaincus eux aussi que le peu de produit que donne le sol était principalement dû à son épuisement, se sont empressés de transformer en prairies leurs terres arables; il est résulté de là que l'Angleterre récolte moins de blé, il est vrai, mais elle élève plus de bétail; elle se voit obligée d'acheter annuellement sur les marchés étrangers cinq à six millions d'hectolitres de blé pour sa subsistance, mais le cultivateur retire

(1) D'après M. Moreau de Jonès *(Statistique agricole)*, la moyenne de production de blé est en France, par hectare, de douze hectolitres et demi; soit 17 francs la moyenne du prix de l'hectolitre, la valeur en grains de l'hectare sera de 212 francs.

de son hectare six cents francs au lieu de deux cents. L'anglais ne paie pas le pain plus cher pour cela qu'avant, achetant le blé à un prix modéré à Odessa et dans les Etats-Unis, mais la viande est plus abondante et à meilleur marché : il mange moins de pain et plus de viande ; celle-ci étant plus nourrissante, il n'a pas perdu au change.

Cette transformation du sol en prairie était facile en Angleterre, où la terre, loin d'être morcelée comme en France, appartient à un petit nombre de propriétaires (32,000), riches la plupart, pouvant conséquemment s'imposer les frais que nécessite une pareille opération. Mais en France (1), en Suisse, en Allemagne, où le sol est très divisé, que fera le petit cultivateur dont la propriété réduite se composera de cinq ou six petits champs, isolés les uns des autres et situés au milieu d'un réseau de champs étrangers plus ou moins petits que les siens, et cela souvent dans des quartiers dépourvus d'eau d'irrigation ; pourra-t-il supporter les frais coûteux de la transformation du champ en prairie ? Et s'il le peut, ira-t-il se soumettre à des actes de procédure pour conduire vers son champ des eaux d'irrigation

(1) D'après un mémoire déposé, en janvier 1854, au Bureau de la Société impériale d'Agriculture, le chiffre de la population agricole en France serait de 20,351,628, répartie ainsi qu'il suit : cultivateurs propriétaires, 7,159,284 ; fermiers, 2,588,301 ; métayers, 1,412,037 ; journaliers, 6,122,747 ; domestiques, 2,749,267 ; bûcherons, 320,786.

qu'il sera obligé de diriger à travers la propriété de plusieurs cultivateurs plus ou moins jaloux, plus ou moins récalcitrants? Se décidera-t-il à récolter de la luzerne ou du trèfle pour ses vaches, et à se priver lui et sa famille de sa petite récolte de blé indispensable à sa subsistance?

Sous quelque face que l'on examine la situation du petit cultivateur, on ne voit pour lui que des difficultés, des obstacles, des impossibilités. Les ressources dont dispose le grand propriétaire, lui ne les possède pas; ce qui est facilement exécutable sur un grand domaine, devient impraticable sur une propriété de quelques hectares divisés en lots éparpillés. Dans cet étroit espace où son industrie se trouve réduite, il ne lui est même pas permis d'appliquer au sol les améliorations qu'il exige.

Je conclus, et je dis : le manque de la propriété, la réduction des patrimoines par la division des héritages, la trop faible rémunération du travail agricole, partant l'impossibilité pour l'ouvrier des champs de se créer un capital, la cherté du sol, son épuisement croissant, les sinistres qui viennent frapper ses produits, voilà les causes qui expliquent le malaise, la misère de la population agricole en Europe, voilà le mal auquel jusqu'à ce jour il a été impossible de remédier.

Des hommes inspirés par l'amour des améliorations sociales, des économistes, des hommes d'Etat,

affligés de cette situation malheureuse de la partie la plus intéressante de notre société, la population agricole, ont proposé diverses mesures dont les résultats jusqu'à ce jour sont restés nuls ou presque nuls. Dans leurs louables intentions, les uns ont proposé l'enseignement agricole, d'autres des établissements de crédit foncier, le libre échange, l'abolition de l'impôt foncier..............

L'enseignement agricole produira des résultats heureux, je crois, dans la pratique de la grande et de la moyenne culture; mais son influence se fera peu sentir dans la petite culture. Est-ce que la connaissance de la théorie des engrais, celle des assolements ou de l'économie rurale feront produire à cet hectare du pauvre plus de vingt ou vingt-cinq hectolitres, juste le pain de la famille pour son année? Est-ce qu'il sera plus avancé, ce pauvre cultivateur devenu savant, lorsqu'il connaîtra les avantages de la charrue Dombasle ou de la herse Valcour, et qu'il n'aura pas un sou pour les acheter? Des établissements de crédit soulageront incontestablement la petite culture en l'arrachant à l'usure; mais croit-on avoir amélioré la situation du cultivateur, lorsqu'on lui aura prêté à six pour cent un capital qui lui en rapportera deux et demi? Pense-t-on sérieusement que 200,000,000 prêtés à la propriété foncière parviennent jamais à combler le gouffre de la dette hypothécaire, dette qui ne s'élève pas à moins de huit milliards? Et les trente ou qua-

rante francs que gagnera le petit cultivateur en vendant mieux ses denrées, ou par la diminution de l'impôt foncier, assureront-ils son bien-être? le rendront-ils plus riche?

Que vous fassiez du petit cultivateur le plus savant agronome du monde, que vous le déchargiez de l'impôt foncier, de tous ses impôts; que vous lui prêtiez de l'argent, ce qui est substituer un mal à un autre; que vous lui fassiez vendre l'hectolitre de ses denrées trois, quatre francs plus cher que le cours ordinaire, tout cela pourra peut-être adoucir sa position, mais ne la changera pas; vous appliquerez un sédatif sur une plaie douloureuse, mais vous ne la cicatriserez pas. Allez au cœur de la question, envisagez de front la situation du petit cultivateur? L'espace lui manque, il lui faut pour se dégager du réseau qui l'enlace, pour améliorer sa position, pour s'élever à la fortune, un sol vaste qui élaboré, manipulé par ses mains robustes, suinte l'or par tous ses pores; transformez-le d'emblée grand propriétaire, ne lui livrez pas seulement deux ou trois hectares de terrain, qui lui donneraient tout au plus du pain pour vivre, abandonnez-lui trente, quarante hectares. Qu'il récolte par an trois, quatre cents hectolitres de grain. Que le produit de son travail ne se borne pas à quatre ou cinq cents francs, mais bien qu'il s'élève à quatre ou cinq mille francs, dix mille francs. Aidez-le dans son entreprise; facilitez-lui les moyens d'in-

dustrie qui lui manquent; protégez-le, dirigez-le dans ce chemin de la fortune. Il n'a que ses bras à vous donner, contentez-vous-en; ses bras sont une puissance; placez sous cette puissance son levier naturel, le sol, et elle produira les merveilles de la Californie. Et puisque l'Amérique et les pays où se produisent ces merveilles, frayez au cultivateur le chemin de l'Amérique. Transportez-le dans la contrée des orangers, des bosquets et des prairies, dans ces contrées parfumées et fleuries où les dieux auraient demandé à vivre, si les dieux avaient habité notre planète. Donnez-lui à travailler des terres non pas épuisées, nécessitant plus d'engrais qu'elles ne donnent de produit, mais bien des terres vierges et fertiles, qui, sans engrais et avec moitié moins de travail, produisent double et triple que nos terres épuisées d'Europe; que la contrée où vous transportez le travailleur émigrant soit salubre, qu'il n'ait rien à craindre de ces grandes épidémies, la dyssenterie, le choléra, la fièvre jaune, qui dans d'autres régions dévorent les Européens. Ne l'abandonnez pas, isolé, sur cette terre étrangère; soyez toujours pour lui son patron, son ange gardien : qu'au milieu de cette grande propriété que vous lui livrez, il trouve une habitation pour s'abriter, du pain pour vivre, du bétail pour l'aider dans ses travaux; donnez-lui pour voisins des compatriotes, un curé pour bénir ses récoltes, un médecin pour le soigner dans ses maladies, un insti-

tuteur pour instruire ses enfants. Placez, dis-je, le petit cultivateur dans ces conditions, et alors, seulement alors, vous l'aurez arraché à la misère qui le dévore et l'enveloppe de toutes parts, alors vous l'aurez élevé d'un degré dans l'échelle de la fortune, ou plutôt vous aurez mis la fortune dans ses mains : d'un petit cultivateur vivant malheureusement au jour le jour, vous aurez fait un grand propriétaire; ce pauvre laboureur qui traînait une existence précaire, vous lui aurez créé une position, des ressources bien au-delà de ses besoins; vous aurez fait cet homme riche.

Telle est la position dans laquelle nous avons voulu placer le petit cultivateur, en concevant notre plan de colonisation, tels sont les moyens que par nos contrats nous mettons dans ses mains pour le faire parvenir à la fortune par le travail. A lui à faire le reste. Qu'il réfléchisse, qu'il médite bien sur la position que nous lui offrons; qu'il consulte des hommes compétents avant de se décider. Une fois décidé, qu'il soit persévérant, qu'il s'arme de courage, de résolution, qualités nécessaires aux grandes entreprises, et le succès dépassera nos prévisions et ses espérances.



Emigration européenne dans les provinces de la Plata.

> Il y a aujourd'hui cent mille européens dans le Rio de la Plata; dans cinq ans, il y en aura un million.
>
> SARMIENTO. — *Argiropolis.*

L'ÉMIGRATION de la population européenne est non seulement une nécessité d'intérêt public, mais une mesure de haute sagesse politique.

L'Europe regorge de population, le travail et le sol manquent à des millions de bras disponibles; l'armée des prolétaires augmente avec une progression effrayante, et le jour n'est peut-être pas loin où ces paroles d'une logique irréfutable et terrible, « *vivre en travaillant, ou mourir en combattant,* » viendront interrompre le festin des modernes Balthasar. Par une coïncidence non moins fatale, pendant que la population croît et que les besoins se multiplient avec le développement des arts et de l'industrie, les matières alimentaires diminuent et les salaires se maintiennent réduits : la production

du bétail, celle des céréales sont insuffisantes; la terre va s'épuisant de jour en jour, et les plantes, modifiées par la nutrition artificielle et forcée des engrais, sont frappées de maladie; la disette devient périodique; chaque année, deux des principales puissances de l'Europe, la France et l'Angleterre, sont obligées d'aller demander aux bouches du Danube ou à l'Amérique du Nord le supplément de blé qui leur manque (1). Dans de telles conditions, que l'on laisse doubler la population européenne qui déjà s'élève à 250,000,000 d'habitants, et le cataclysme social prédit, redouté par nos prophètes, spectateurs inactifs de l'orage qui gronde, ne peut que précipiter sa marche de destruction. Le danger est imminent, l'ennemi est à nos portes; que faire? Augmenter le salaire de l'ouvrier, quand le patron se ruine et voit ses bénéfices se réduire, serait

(1) La valeur du froment récolté en 1850 (bonne année) fut de 1,324,195,595 francs, d'après Moreau de Jonès; ce chiffre divisé par 17 francs, prix moyen de l'hectolitre, donne un quotient de 77,893,859 hectolitres de froment produit durant la même année. Si de ce chiffre on retranche 11,173,572 hectolitres pour les semences de l'année suivante, il ne reste en bonne année que 66,719,933 hectolitres pour la consommation. Or, comme la consommation annuelle du blé est de deux hectolitres pour chaque personne l'une dans l'autre, on voit qu'en France la production du blé, même en bonne année, ne suffit pas à la consommation de 36,000,000 d'habitants.

Les comptes-rendus de l'administration des douanes nous apprennent que dans l'espace de vingt années de 1827 à 1846, il a été importé en France, déduction faite des exportations, 21,940,280 hectolitres de froment valant ensemble 432,019,920 francs, soit en moyenne 1,094,014 hectolitres par année, valant 22,100,996 francs.

imposer à ce dernier un sacrifice qui ne tarderait pas à précipiter sa ruine, à anéantir l'industrie, conséquemment à aggraver la triste situation de l'ouvrier : créer de grands travaux publics pour ces millions de travailleurs; mais lorsque le réseau de chemins de fer sera terminé, que les capitalistes auront englouti le gros de leur bourse en constructions de palais ou de cités brillantes, à quoi occupera-t-on ces millions de travailleurs? Lorsqu'on aura prêté au cultivateur un capital qui grève sa propriété pendant quarante ans; lorsqu'on aura fourni au paysan, par des prêts faciles, le moyen de satisfaire sa grande passion, celle d'acheter à des prix exorbitants un terrain dont la valeur croît en raison des facilités pour l'acquérir; lorsqu'on aura défriché des terrains rocailleux et arides ou des dunes de sable stériles; lorsque tout cela sera accompli, pense-t-on avoir résolu la question du travail, avoir assuré l'avenir de l'ouvrier, pense-t-on avoir remédié au mal qui dévore la petite culture?

Pour ramener à leur équilibre le mouvement de la population et celui de la production; pour prévenir le débordement terrible, imminent, inévitable de la population européenne exubérante, la mesure la plus simple, la plus chrétienne, la plus politique, la plus efficace, consiste dans l'émigration, dans un bon système d'émigration qui assure à l'émigrant non seulement son existence, mais encore la possibilité, la certitude de se créer une petite

fortune, une aisance pour ses vieux jours, un patrimoine pour ses enfants, dans la colonisation agricole surtout, pivot et récipient de toutes les autres industries. Par un bon système d'émigration et de colonisation, on pose les fondements de nouvelles sociétés qui fleuriront en peu d'années, on crée de nouveaux centres de population, de production et de consommation, on agrandit le débouché pour le commerce et l'industrie européenne, conséquemment on élargit le cercle de travail pour l'ouvrier. Quinze millions d'émigrants européens ont en moins de cinquante ans fondé à travers les forêts de l'Amérique du nord une des plus riches et des plus florissantes nations du monde; en s'enrichissant, ils ont créé la richesse de leur nouvelle patrie et un marché immense pour leurs frères d'Europe. Etablir un débouché pour la population européenne exubérante, étant une nécessité reconnue aujourd'hui, quel est le continent, où est la région les plus convenables à cet effet? Dans quelle contrée rencontrera-t-on les conditions de salubrité, de fertilité du sol, de facilité commerciale, de libéralité des institutions, les plus appropriées pour cet objet?

L'Asie occupée par la race Indou et Tartare offre peu de place à l'émigration européenne; les Chinois à l'est, les Russes au nord, les Turcs à l'ouest, les Anglais au midi exploitent déjà le sol de ce continent, et y ont implanté un fanatisme religieux et des institutions politiques qui blesseraient les cro-

yances et contrarieraient les habitudes sociales de la population européenne.

L'Afrique, couverte de sables, en grande partie infertile, insalubre, dominée par les races nègre et arabe, l'Afrique, privée d'une législation protectrice des personnes et des intérêts, offre, à l'exception de l'Algérie, peu de ressources et beaucoup de dangers pour l'émigration européenne.

Reste l'Amérique, le dernier des continents qui ait ouvert les portes à l'ancien monde, la riche, la belle Amérique, la terre des mines d'or et d'argent, que la providence s'est plue à parer d'une végétation magnifique. L'Amérique, le pays de la liberté, où la démocratie règne en souveraine; l'Amérique, que les progrès de la navigation ont placée aux portes de l'Europe; l'Amérique, déjà à moitié européenne par le sang, par la langue, par la religion, les idées, les habitudes; l'Amérique est le continent désigné par la providence pour recevoir l'exubérance de la population européenne, dans sa partie méridionale principalement.

Seule, l'Amérique centrale, qui comprend les Antilles, le Mexique, la République Colombienne et une partie du Brésil, est redoutée avec raison par l'émigrant européen à cause de ses mauvaises conditions hygiéniques (1). Les fortes chaleurs, qui

(1) En 1851, la fièvre jaune a exercé ses ravages à Cayenne sur les Européens; en 1852, sur toute la côte du Brésil, à Rio Janeyro, Bahia, Fernambouc; en 1853, c'est le tour de la Nouvelle-Orléans, qui se trouve en ce moment décimée par ce terrible fléau.

se font sentir dans cette partie de l'Amérique et produisent des modifications trop profondes sur l'organisation de l'européen, développée sous l'influence des régions tempérées ou froides; les émanations, qui sous l'action des chaleurs tropicales se dégagent des eaux chargées de matières végétales et animales; les épidémies fréquentes de fièvre jaune, qui dévorent les Européens dans ces parages, constituent pour eux un véritable danger.

L'Amérique du Nord, plus salubre, située sous un climat plus tempéré, a dû nécessairement être le point de prédilection pour l'émigrant européen; c'est aussi vers les Etats-Unis du nord que s'est dirigée l'émigration européenne; plus de quinze millions d'Européens, en cinquante ans, y ont transporté leur industrie (1); vingt millions de leurs

(1) Il entra dans le port seul de New-Yorck, durant l'année 1851, 288,661 émigrants européens, appartenant aux nationalités suivantes :

Irlandais..........	163,256	Grecs...........	1
Allemands.........	69,885	Espagnols.........	278
Anglais...........	28,533	Danois...........	229
Ecossais..........	7,302	Américains du Sud.	121
Français..........	6,064	Sardes............	98
Suisses...........	4,499	Nouvelle-Ecosse...	81
Pays de Galles.....	2,189	Mexicains.........	42
Norwégeois.......	2,112	Portugais.........	26
Hollandais........	1,798	Russes............	23
Italiens...........	618	Siciliens..........	11
Des Indes occid[tales]	575	Des Indes orien[tales]	10
Belges............	475	Chinois...........	9
Polonais..........	422	Turcs............	4

(Message du Président des Etats-Unis pour l'année 1852.)

descendants, en s'enrichissant, ont enrichi leur nouvelle patrie, et ont fait de cette république une des nations les plus florissantes du monde.

De ce concours, de cette agglomération des Européens dans les Etats-Unis, envahis aujourd'hui du côté du Pacifique par les migrations asiatiques, il est résulté une population de 26,000,000 d'habitants qui suffit et au-delà aux besoins de ce vaste territoire : commerce, arts, industrie, l'anglo-américain s'est emparé de tout, et fait aujourd'hui à l'européen une concurrence redoutable. Tout le littoral océanique est déjà occupé depuis plusieurs années, et les nouveaux immigrants sont obligés, pour former leurs établissements agricoles, à s'en-

Le nombre des émigrants descendus à New-Yorck durant l'année 1852 fut de 293,000.

Les registres du port du Hâvre seul portent à 72,325 le nombre des émigrants avec direction sur New-Yorck durant la même année, savoir :

Bavarois..........	22,411	Belges...........	1,534
Badois...........	16,021	Italiens..........	208
Hessois...........	3,689	Français..........	13,845
Prussiens.........	3,685	Hollandais........	415
Suisses...........	9,532	Saxons et Autrichiens.	1,465

(*Journal du Hâvre.— Janvier* 1853.)

Durant la même année, il est sorti du port de Brême pour New-York 37,493 émigrants.

Nous ne connaissons pas le chiffre des émigrants pour la même destination sortis de Liverpool, Anvers, Hambourg, Bordeaux, etc., mais il doit être considérable.

De 1847 à 1851, il est sorti des ports d'Angleterre et d'Irlande 2,307,470 émigrants sur 11,050 navires.

(*Commercio del Plata.*— 29 octobre 1853.)

foncer à trois cents lieues dans les terres. De cet éloignement du littoral, il résulte que le transport des denrées aux ports de mer absorbe une partie de leur valeur avant d'être exportées sur les marchés étrangers, où elles ont à subir la concurrence des denrées similaires : conséquemment les produits du cultivateur diminuent d'autant et ses bénéfices se réduisent.

L'épuisement du sol se fait également sentir sur une partie des terres cultivées des Etats-Unis : « L'Etat de la Virginie, autrefois si fertile, ne pro» duit plus ni blé ni tabac. » LEIBIG, *Chimie organique.*— D'autre part, la valeur du sol a augmenté par le fait même du développement de la culture ; il est des états où la terre est aussi chère qu'en Europe ; les gens du pays eux-mêmes, s'ils veulent acquérir des propriétés à bon marché, sont obligés de se transporter dans les états lointains de l'ouest.

Ni les dangers de l'Amérique centrale, ni la concurrence, les inconvénients de l'éloignement, l'épuisement du sol, sa cherté, n'existent dans l'Amérique du Sud.

La salubrité du climat doux et tempéré des Provinces de la Plata est proverbiale, nous n'avons nullement besoin de le démontrer ; tous les voyageurs le constatent dans leurs œuvres (1), toutes

(1) Por lo que respecta à la salud, puede asegurarse que en todo el mundo no hay pais mas sano que el que describo. (D'AZARA, *Viages en la America del Sud*, p. 47.)

les personnes qui ont habité ce pays le reconnaissent. Jamais les grandes épidémies, telles que peste, fièvre jaune, choléra, n'ont été observées dans ces contrées. Les maladies ordinaires même vous atteignent rarement, pour peu que l'on use de précautions hygiéniques. La vie y est facile et peu coûteuse. Nulle part le principal aliment de l'homme, la viande, n'est aussi abondant, aussi bon marché (1). La propriété, la grande propriété est accessible aux plus petits capitaux; le sol se présentant à l'état de prairie (campo), dégarni d'arbres en majeure partie, est fertile, facile à défricher, facile à cultiver; il produit abondamment et sans engrais, et celui-ci peut s'obtenir, soit des nombreux troupeaux qui s'élèvent dans le pays, soit des îles voisines de la côte Patagonique, où existent d'inépuisables montagnes de guano. L'élève du bétail, cette mine d'or des Provinces de la Plata, cette industrie

(1) Dans les campagnes des provinces de la Plata, la viande coûte, terme moyen, trois réaux (1 fr. 50) l'arrobe de 25 livres.

Un espagnol d'Europe mange par an, terme moyen	5 liv.	de viande.
Un français	10	—
Un anglais	30	—
Un habitant de Londres	50	—
Un parisien	54	—
Un habitant de la ville de Buenos-Ayres	500	—
Un habitant de la campagne de Buenos-Ayres	2000	—

(*Revista del Plata*, septembre 1853.)

Je crois ce dernier chiffre un peu exagéré. Celui de 500 à 600 livres pour les gens de la campagne me paraît plus exact; c'est du moins celui que j'ai calculé dans l'Entrerios et Corrientes.

peu coûteuse, sûre et des plus lucratives, peut s'étendre sur une vaste échelle. Le pays est traversé par de grands fleuves navigables dont les charmantes rives peuvent fournir du sol à des millions de cultivateurs. Produit du croisement de deux races peu disposées au travail, l'espagnole et l'indienne, la population du pays, loin de faire concurrence à l'étranger comme dans l'Amérique du Nord, lui abandonne sans jalousie le travail, l'industrie et le commerce, pendant que très encline au luxe et aux plaisirs, elle prodigue l'or si facile à acquérir dans ces contrées par l'élève du bétail. L'esclavage, qui souille encore les institutions de l'Amérique du Nord et soustrait un tiers de travail au travailleur blanc, l'esclavage n'existe pas dans les Provinces de la Plata, où il a été aboli depuis longues années : ajoutez une grande liberté d'agir, de penser et de parler, des institutions protectrices et libérales, les modes, les habitudes, l'esprit européen, français surtout, se répandant, envahissant, prenant racine dans le pays ; Buenos-Ayres et Montevideo, villes européennes, peuplées de commerçants et d'artisans Français, fournis en grande partie par nos départements Pyrénéens ; la ville du Rosario, futur marché commercial de la République Argentine ; un fleuve immense, le Parana, ce Dardanelle, cette mer intérieure des Indiens, inondant, vivifiant, fertilisant ces riches contrées ; telles sont les conditions qu'offrent à l'émigrant européen les Pro-

vinces de la Plata, que l'on peut atteindre après deux mois d'une navigation facile et peu dangereuse, les tempêtes étant rares sous les tropiques.

Sans doute ces provinces ont été désolées par la guerre, de nombreuses révolutions ont sillonné ce pays émancipé dans les langes de son enfance. Les vices de l'organisation coloniale espagnole, le régime militaire, qui s'implanta dans les Etats de la Plata après la guerre de l'indépendance, les fautes, les faiblesses de la diplomatie européenne, ont pu prolonger la guerre dans ces belles contrées, suspendre pendant quelques années la marche de la civilisation, arrêter le cours d'une grande prospérité. Mais aujourd'hui la situation est différente, et la tendance des esprits a changé. Vingt ans d'expérience, vingt ans de ruines, une lassitude générale, ont modifié les idées, les instincts des gens du pays (1). Le

(1) Demandez à l'homme d'Etat, aux hommes intelligents qui sont appelés à diriger les affaires de leur pays, quelle sera à l'avenir la politique suivie dans les provinces de la Plata; ils vous répondront : « Toute une génération s'est perdue dans nos guerres civiles; » nous en sommes encore à recommencer l'œuvre de 1810; l'expérience nous trace la voie politique à suivre : ce sera celle du » progrès matériel, moral, intellectuel par la paix. » — Demandez à l'éleveur de bétail, au grand propriétaire du pays s'il désire la guerre; il vous répondra : « La guerre a déciné ma famille et » détruit mes troupeaux; j'étais riche, elle m'a appauvri; maudites soient la guerre et les révolutions. » — Demandez au soldat gaucho s'il veut faire la guerre, il vous répondra : non. « Si l'on » m'appelle de nouveau sous les armes, je me sauve vivre dans » les bois. » — Le général Urquiza lui-même, qui jouit d'un grand prestige et d'une autorité respectée dans sa province, ne vit-il pas la moitié de ses soldats se disperser lorsqu'il traversa le Diamant en février 1853?

cri d'organisation nationale, de paix, d'oubli des erreurs passées, poussé le 1er mai 1851 par le général Urquiza, son triomphe à Caceres, la chûte de Rosas, le sanguinaire représentant du régime militaire, le renversement de sa tyrannie, ont créé un nouvel ordre de choses dans les provinces de la Plata, en substituant le régime de la loi au régime arbitraire, capricieux, passionné des chefs de parti. Une constitution libérale et protectrice des personnes et des intérêts formulée par le congrès national de Santa-Fé, le 1er mai 1853, a été acceptée et jurée avec enthousiasme, le 9 juillet, par les treize provinces; un pouvoir central, fonctionnant sous le contrôle de deux chambres, a été créé; le gouvernement représentatif républicain fédéral, qui, dans les Etats-Unis du nord, a produit des résultats si heureux, a été établi (*Voir la Constitution plus loin*); des hommes d'une haute capacité ont été placés à la tête de l'administration; des gouverneurs intelligents administrent les provinces; la justice qui, jusqu'à ce jour, n'avait été que l'instrument complaisant des gouverneurs tyrans des provinces, est rentrée dans ses attributs de souveraineté légale, fonctionnant sous le contrôle d'un tribunal suprême de justice, reconnu par la Constitution, un des pouvoirs de l'Etat; les industries sont déclarées libres par la Constitution : nationaux et étrangers sont mis sur le même pied d'égalité et placés sous la protection immédiate de la loi. Déjà le général

Urquiza, le lendemain de sa victoire, avait proclamé le respect à la propriété et à la vie, l'abolition de la confiscation des biens et de la peine de mort pour délit politique, et avait ouvert tous les fleuves de la République aux pavillons des nations étrangères; ajoutons la cessation de la guerre civile dans la province de Buenos-Ayres, la tendance des esprits à se rallier aux autres provinces, une révolution pacifique dans la Bande Orientale, révolution qui a mis fin à l'antagonisme de deux partis dans le pouvoir, et a rétabli le cours normal des idées progressistes dans les pays. Tels sont les changements opérés sur les rives de la Plata pendant ces deux dernières années; telle est la situation dans laquelle le nouvel ordre de choses place les émigrants européens.

Aujourd'hui tout homme qui juge sans aigreur, sans prévention, sans esprit de parti, la situation, l'avenir des provinces argentines, peut dire que la période de guerre est passée, qu'une ère de paix, d'activité industrielle et commerciale, une ère de prospérité commence dans ces contrées. D'autre part, la population Européenne, de la France méridionale surtout, se répand sur les rives de la Plata, les immigrants affluent, quelques années encore, et leur influence dominera l'esprit du pays. Le maintien de la paix, de l'ordre, le respect à l'autorité, étant les premières conditions de sa prospérité, la population étrangère est devenue le plus

solide rempart de l'ordre et de l'autorité dans les provinces de la Plata. Les légions étrangères, défendant Montevideo contre les bandes sanguinaires d'Oribe, Buenos-Ayres contre les gauchos insurgés de Lagos, le principe d'autorité défendu, triomphant partout sous la bannière de nos légions, démontrent la puissance et l'heureuse influence des étrangers dans les Etats de la Plata. On peut dire dès aujourd'hui que l'instinct turbulent et révolutionnaire de l'espagnol-américain s'est non seulement grandement modifié au contact des étrangers, mais qu'il est tenu en échec par les intérêts et l'instinct conservateur de la population européenne de la Plata. L'émigrant européen a tout à perdre par les révolutions, tout à gagner par la paix; son travail trouve dans ces vastes contrées un aliment continuel; son industrie, son commerce s'y développent à l'aise; il se plaît dans ce pays de liberté, sous ce beau ciel d'azur, au milieu de ces campos couverts d'une nappe de verdure; pourquoi irait-il troubler le cours de la civilisation dans ces vastes et magnifiques contrées, dont la paix lui assure la conquête, où il entrevoit un avenir de fortune féérique, une nationalité puissante à créer, un vaste empire à fonder, un empire de deux cent mille lieues carrées, s'étendant du 22° au 53° de latitude sud, avec les Cordelières pour boulevard à l'ouest et huit cents lieues de côtes sur l'Océan.

L'émigration européenne a fondé dans l'Amérique

du Nord une riche et florissante république; il lui est réservé d'en créer une plus puissante dans l'Amérique du Sud, et cela en moins de temps, sans employer les moyens violents de la conquête à main armée, sans exciter la jalousie, les appréhensions de nations puissantes qui, comme l'Angleterre au Canada, l'Espagne à Cuba, ferment la barrière du nord et du sud à l'envahissant anglo-américain. Les Provinces de la Plata, vaste et fertile territoire, plongeant entre les deux Océans, attendent encore les populations qui doivent imprimer le cachet à leur future et grande nationalité.

Que l'Europe jette dans le Rio de la Plata dix millions de travailleurs, dix millions de ses prolétaires agricoles qui, comme le serpent de la fable, usent chez eux leur existence en efforts stériles, sans profit pour eux et pour la société, tandis que dans les plaines de la Plata un sol fertile et peu coûteux aujourd'hui, mais dont la valeur augmentera en peu de temps, leur assure une amélioration de leur sort, la possession d'une grande propriété, une fortune : que l'Europe détache de sa trop nombreuse population de deux cent cinquante millions quelques millions de travailleurs agricoles, que suivront bientôt des millions d'artisans, de commerçants, de capitalistes, et non seulement elle imposera dans l'Amérique du Sud des principes d'ordre et de conservation, mais dans cette vaste contrée, plus grande que l'Europe entière, et qui n'est occupée que par

un million et demi d'habitants, y compris les Indiens, elle pose les fondements d'une grande nationalité, elle prépare le meilleur débouché pour l'émigration européenne, pour son industrie, son commerce. La plus belle, la plus salubre contrée de l'Amérique devient l'apanage du travail et de l'industrie européens. En peu d'années, de nouvelles provinces peuvent se créer et s'ajouter aux quatorze provinces actuelles; le Paraguay, la Bande Orientale, Rio Grande ne tarderont pas elles-mêmes à demander à être annexées, et la grande confédération des Etats de l'Amérique du Sud, avec ses deux cent mille lieues carrées, Montevideo, Buenos-Ayres, le Rosario, Corrientes, l'Assomption pour marchés, formera une des plus puissantes nationalités du monde. Cent millions d'habitants peuvent vivre largement à l'aise dans les campos de la Plata, cent millions de producteurs de matières premières pour notre subsistance et nos manufactures, cent millions de consommateurs pour nos produits manufacturés, cent millions d'enfants qui s'enrichiront en enrichissant leurs pères, desquels ils ne seront éloignés que par un mois de navigation. « En » facilitant l'émigration de cette partie de la po- » pulation Européenne, dont les bras improduc- » tifs, faute de travail suffisamment rémunéré, » surchargent le sol de consommateurs infruc- » tueux, on obtiendra deux grands biens, richesse » et consommation des produits manufacturés....

» Tel est le but de la rédemption sociale dont nous » nous occupons. » ANDRÈS LAMAS. — *Notice sur la République de l'Uruguay.*

L'émigration européenne dans l'Amérique, dans l'Amérique du Sud surtout, étant devenue une nécessité sociale, un moyen de régénération pour les peuples des deux mondes, une mesure de haute sagesse politique, les gouvernements d'Europe et ceux d'Amérique devraient prêter leur concours à cette grande œuvre humanitaire et politique; ils devraient seconder, favoriser, régulariser ce mouvement que la Providence imprime aux populations trop nombreuses pour opérer des dégorgements salutaires et aller fonder de nouvelles sociétés; les gouvernements devraient tendre la main à ces malheureux prolétaires, à ces enfants d'Israël, qui tournent leurs regards vers la terre promise; ils devraient les aider, les guider dans leur marche, protéger, faciliter leur entreprise. Les gouvernements européens ne pourraient-ils pas accorder des passeports gratis aux émigrants indigents; ne pourrait-on pas obtenir des administrations des chemins de fer le transport à un prix réduit des émigrants pauvres jusqu'aux ports d'embarquement; ne pourrait-on pas mettre à la disposition de ces malheureux, pour les transporter en Amérique, quelques navires de l'Etat qui encombrent nos ports maritimes : combien de pauvres familles, qui béniraient le nom de celui qui ordonnerait cette mesure. La

population entière applaudirait (1). D'autre part, les gouvernements américains, qui font appel à l'émigration européenne, devraient préparer aux ports de débarquement des établissements pour recevoir les émigrants, établissements où les émigrants seraient logés et nourris à peu de frais en attendant leur placement ou qu'ils se seraient créé une industrie (2). Un bureau de placement devrait s'organiser dans ces établissements avec des correspondants dans les villes et villages de la campagne, où les personnes qui ont besoin d'ouvriers sont souvent très embarrassées pour en trouver, ne sachant à qui s'adresser. Les gouvernements américains devraient accorder le passage gratuit sur leurs navires aux

(1) Une autre mesure à prendre par les gouvernements européens, par le gouvernement français surtout, consiste à augmenter le nombre des agents consulaires dans les provinces de la Plata. Le Rosario et Corrientes, qui vont devenir deux marchés importants nécessitent la présence d'un vice-consul, d'un agent quelconque, qui protège nos intérêts commerciaux; les revenus de la chancellerie suffiront grandement à couvrir les frais de ces établissements consulaires.

(2) Il vient de se former à Montevideo un établissement de ce genre (maison de logement et de prévoyance pour les émigrants), par les soins de quelques riches commerçants qui ont souscrit un capital destiné pour cet objet.

C'était, en effet, triste de voir ces pauvres émigrants, à leur arrivée en Amérique, attirés dans de mauvaises auberges, où on leur faisait payer cinq francs et plus par jour leur nourriture, dépenser en peu de jours leur dernier sou avant de pouvoir s'établir ou se placer.

Une société de bienfaisance espagnole vient également de se fonder à Montevideo.

Le commerce italien fait construire en ce moment une église et un hôpital pour ses nationaux.

émigrants qui ont à se transporter à de grandes distances dans les terres; il serait convenable également qu'ils diminuassent le droit de visa sur les passeports, et même l'accordassent gratis aux émigrants européens.

A côté des gouvernements protecteurs de l'émigration, qu'il se forme des sociétés de colonisation pour l'Amérique du Sud ; qu'elles envoient des hommes capables et sérieux pour explorer, choisir les lieux les plus propres à ce genre d'établissements; qu'elles passent des contrats avec les gouvernements disposés à faire des concessions de terrain aux colons, et à accorder des priviléges aux entrepreneurs; qu'un bon système de colonisation soit adopté; qu'on facilite l'établissement du colon par des avances de passage, de farine, de bétail, d'habitation, objets de première nécessité, évalués à leur juste valeur, et remboursables en argent, et sans intérêt, après une courte période d'années; que les capitalistes, les commerçants, les manufacturiers, les armateurs, prêtent leur concours à cette grande œuvre de civilisation. Pour une œuvre si éminemment humanitaire, si chrétienne, et d'une si haute portée politique et commerciale, les souscripteurs ne manqueront pas. Que le capitaliste aide le travailleur agricole dans son entreprise de colonisation dans les conditions stipulées dans nos contrats avec les gouvernements de la Plata; que le capital et le travail se donnent la main, et je leur

prédis dans l'Amérique du Sud des résultats incalculables. J'oubliais un bienfait des plus importants de la société de colonisation agricole dans l'Amérique du Sud ; c'est l'action de la religion, cet avant-coureur de la civilisation, sur les populations indiennes, timides et inoffensives, qui demandent à grands cris des prêtres pour leur enseigner le catéchisme de la foi (1). Plus de deux cent mille indiens, dans les plaines des Pampas et à l'ombre des bosquets du Chaco, vivent errants, sans idée aucune de religion. Que les hommes de la propagande religieuse se rappellent les établissements florissants que les jésuites avaient créés dans les Missions avec cent mille indiens Guaranis ; l'impulsion civilisatrice qu'ils imprimèrent parmi ces populations vivant encore dans la simplicité du premier âge, qu'ils viennent achever l'œuvre de leurs prédécesseurs. Cette œuvre religieuse sera facile à réaliser, car la religion catholique est en quelque sorte l'unique religion des provinces de la Plata. Probablement que les protestants Allemands, Anglais, Anglo-américains, ne tarderont pas à s'y répandre, car la dernière constitution argentine déclare libre l'exercice de toutes les religions.

La colonisation des magnifiques et fertiles terres de l'Amérique du Sud doit précéder, doit former

(1) Pendant mon séjour à Corrientes, plusieurs indiens, et entre autres un cacique, vinrent me demander de leur envoyer des prêtres pour les instruire sur la religion.

la base du système d'émigration européenne. Les colonies agricoles serviront de récipient, de champ d'exploitation aux autres industries; la culture du sol est l'industrie mère, qui alimente, entretient toutes les autres. Commencez donc à créer de grandes colonies, de grands centres de population, qui produisent du grain, du bétail, du coton, du lin, du sucre...... placez le cultivateur dans des conditions favorables pour prospérer, et vous verrez promptement les autres industries se développer spontanément dans ces mêmes colonies et prospérer à leur tour.

Le mode d'émigration suivi jusqu'aujourd'hui dans les provinces de la Plata a été tout l'opposé de ce qu'il devait être : si les gouvernements de la Plata avaient depuis vingt ans fomenté l'émigration agricole comme ils le font aujourd'hui, s'ils avaient adopté un bon système de colonisation, ils auraient aujourd'hui des centaines de colonies, des centaines de cités florissantes au milieu de leurs campos déserts; les commerçants et les ouvriers, au lieu de se concentrer à Buenos-Ayres et Montevideo, se seraient répandus dans les lieux de production, au milieu de ces consommateurs de denrées étrangères, enrichis par le travail. Pendant que les Etats-Unis de l'Amérique du Nord fomentèrent, protégèrent l'émigration des cultivateurs Irlandais et Allemands, qui vinrent défricher leurs forêts, centupler la production du pays et activer sa prospérité, les estanciers

de la Plata ne comprirent pas les avantages de l'industrie agricole, ou ne voulurent pas sur leurs campos d'autre industrie que celle du bétail; ils repoussèrent l'homme pour multiplier la bête : ce qu'ils désirèrent, ce fut des commerçants qui leur vendissent les draps les plus fins, les soieries les plus riches, et leur achetassent en échange leurs cuirs et leurs laines. L'immigration qu'ils provoquèrent fut celle des artisans pour leur construire des palais, leur confectionner d'élégants habits, des meubles somptueux. Aussi le cultivateur est-il resté seul éloigné de cette riche contrée. Moins entreprenant que le commerçant et l'artisan, et peut-être aussi arrêté par les difficultés inhérentes à son industrie, il a rarement osé aborder cette terre qui lui promettait d'abondantes moissons, mais où personne ne l'appelait, où personne ne s'offrait pour le protéger. En touchant le sol américain, l'artisan et le commerçant trouvaient dans le métier ou le négoce des ressources pour pourvoir aux premières nécessités de la vie : mais le cultivateur que pouvait-il faire? que devait-il espérer? Qui lui livrerait cette terre, premier élément de son industrie? Qui l'abriterait, qui lui donnerait du pain en attendant le produit de son travail? Il avait épuisé ses ressources pour payer son passage, celui de sa famille, il avait brûlé ses vaisseaux derrière lui, et quand arrivé sur ce magique sol américain, il croyait saisir ce trésor objet de ses rêves, la réalité ne lui offrait

que difficultés, déceptions..... Cette magnifique terre qu'il convoitait, nul ne la lui offrait; maison, bétail, ustensiles aratoires, tout pour lui était à créer, et personne ne venait lui tendre la main pour le protéger et l'aider dans sa courageuse entreprise.

Et cependant l'industrie qui est appelée à donner les meilleurs, les plus sûrs résultats à l'émigrant européen dans les provinces de la Plata, celle qui doit l'enrichir plus promptement, et cela avec son seul travail libre et indépendant, c'est la culture du sol.

Pendant que l'artisan et le négociant ont à subir les conséquences des crises politiques et commerciales, celles de la concurrence qui pèse sur le travail et le commerce, les frais d'entretien et de loyer (1) sont tellement considérables que quelques jours de chômage pour l'ouvrier ou de suspension de négoce pour le commerçant, une faillite ruineuse, suffisent pour absorber les économies, les bénéfices, fruit du travail de plusieurs années. Pour le cultivateur il n'y a jamais de chômage. La concurrence ne lui est pas nuisible, et les crises politiques et commerciales ne pèsent sur son industrie que légèrement; quand elles surviennent, il les voit passer impassible et

(1) Le loyer d'un magasin de vingt à trente mètres de profondeur sur huit à dix de largeur coûte à Buenos-Ayres et à Montevideo de soixante à cent vingt patacons (300 à 600 fr.) par mois, selon sa situation; une chambre seule de six mètres carrés environ, de huit à seize patacons (40 à 80 fr.) par mois.

indifférent; il sait qu'il n'a pas de loyer à payer, qu'il vendra toujours ses denrées et que la terre lui donnera du pain pour vivre. Je dis plus, c'est qu'avec une terre extraordinairement fertile comme l'est celle de l'Amérique du Sud, terre qui sans engrais, avec peu de travail, donne des produits doubles et triples à ceux que fournissent nos terres épuisées d'Europe; avec ces conditions du sol, en donnant la main au colon, en lui aplanissant les difficultés comme nous le faisons dans notre système de colonisation, nous le plaçons dans une situation bien plus avantageuse pour s'enrichir que celle de l'artisan et du commerçant : premièrement, avant de quitter ses foyers, le cultivateur émigrant connaît la position qui lui est faite sous le sceau du contrat; il sait qu'en arrivant sur les lieux d'exploitation il trouvera une habitation pour l'abriter, du pain, le lait de ses vaches, ses veaux pour vivre; il sait qu'il se trouvera là à côté de compatriotes, avec un curé pour l'accomplissement de ses devoirs religieux, un médecin pour le soigner dans sa maladie, un instituteur pour élever ses enfants; il sait que le vaste terrain qui lui est livré lui donnera d'une manière ou d'autre des produits qu'il vendra au commerce et qui se traduiront en belles onces d'or. Son travail n'est pas à la merci d'un patron ou d'un industriel; tous les jours que Dieu lui donne il peut travailler, et il travaille quand il veut, il se repose quand il veut. Notre colon tient dès le premier jour de son arrivée

en Amérique une position toute faite; il n'a pas à se préoccuper comme l'artisan si le travail lui manquera, son industrie est assurée : perdre, il ne peut pas perdre, il n'engage pas de capital; gagner, il gagne toujours, si réduits que soient les produits que lui donne son industrie. Il sait qu'après cinq ans il devient propriétaire d'un domaine de trente-trois hectares et d'un troupeau de bétail; sa position il l'améliore quoiqu'il arrive, ce que l'artisan, ni le commerçant ne peuvent pas se promettre avec certitude. Après cinq ans la propriété étant acquise au colon, celui-ci peut à cette époque se retirer en Europe avec un capital, abandonnant sa position et un beau domaine à ses enfants moyennant un revenu convenable pour vivre. Obtiendrait-il ce résultat en Europe? Bien certainement non.

La colonisation agricole dans les provinces de la Plata dans les conditions que nous venons d'exposer n'aura pas seulement pour résultat d'améliorer la situation matérielle du petit cultivateur, en lui ouvrant largement la voie de la fortune, elle aura encore un résultat non moins important, celui d'agrandir dans ces contrées notre débouché industriel et commercial. L'immigration augmentant la consommation des denrées européennes augmentera en proportion; le goût de celles-ci se répandra parmi les indigènes; le désir du bien-être croîtra chez eux; ils voudront eux aussi participer aux douceurs et aux agréments de la vie; le vin de

Bordeaux se substituera au matté, les riches estancières ne resteront pas insensibles aux charmes du velours et de la soie; le piano aura des attraits pour elles; enfin le jour viendra où la magnificence de la nature sera peut-être éclipsée dans ces belles régions par la magnificence de notre industrie et de nos arts, ces puissants conquérants de notre époque qui tendent à envahir le monde. Un million d'émigrants cultivateurs dans les provinces de la Plata tripleront notre débouché commercial dans ces contrées; nos manufactures y posséderont un écoulement double pour leurs produits, pourront conséquemment occuper un plus grand nombre d'ouvriers. Si je ne me trompe, la grave question du travail peut trouver en partie sa solution dans la colonisation de l'Amérique du Sud par la famille agricole européenne.

Un autre résultat non moins important : ces riches provinces qui jusqu'à ce jour n'ont échangé avec l'Europe qu'une seule classe de produits, ceux du bétail, cuirs, laines, suif, crins... verront sous la main de nos travailleurs agricoles surgir du sol des produits nouveaux, que par paresse, insouciance ou ignorance de leur valeur ne recueille pas ou ne veut pas recueillir l'indigène hispano-américain; sans parler du coton, du lin, du chanvre, du tabac, de la canne à sucre, de la garance..... qui se produisent d'une manière phénoménale sous la même zône dans les Missions de Corrientes, le Paraguay,

le Chaco, Salta et Tucuman, nos industrieux colons pourront cultiver en grand le riz dans les terrains inondés du Parana, cet aûtre Nil avec ses crûes régulières et annuelles, la vigne à Mendoza et San-Juan, le mûrier, le maïs, le froment dans les provinces de Buenos-Ayres, de la Bande Orientale, d'Entrerios, de Santa-Fé; le froment surtout dont il importe de propager la culture dans ces vastes plaines, afin que, à une époque qui n'est pas éloignée, notre population européenne surabondante, menacée de l'insuffisance de grains par l'effet de l'épuisement du sol, trouve du moins dans l'Amérique du Sud un grenier où elle pourra s'approvisionner.

L'œuvre de colonisation et d'émigration européenne dans les riches contrées de l'Amérique du Sud, si importante au point de vue du débouché pour notre population agricole exubérante, pour notre commerce, notre industrie et notre subsistance, a une portée tout aussi élevée considérée sous le rapport moral et politique de cette partie de l'Amérique, à tel point que les hommes éminents du pays jugent qu'elle doit être la pierre angulaire de leur édifice politique, et l'agent principal de la régénération sociale des peuples de la Plata. Modifier les habitudes, les instincts de ces peuples par l'élément travailleur européen, telle est la pensée qui les domine. « Nous demandons à l'économie politique, » dit Alberdi, des émigrants européens, parce que » des pays d'où ils viennent, ils apportent à nos

» populations leurs bonnes coutumes, leur intel-
» ligence, l'exemple de leur pratique qui est le
» meilleur catéchisme. » ALBERDI, *Elementos de derecho publico provincial* (Valparaiso, 1853).

La race hispano-américaine produite par le croisement de l'espagnol conquérant et de l'indien indigène, se caractérise surtout par la négation du désir d'acquérir, et par sa grande propension à dépenser quand elle possède, conditions heureuses pour l'émigrant européen; car d'un côté il reste sans concurrence pour le travail, et de l'autre il trouve des acheteurs généreux pour ses marchandises. Le paresseux et indolent espagnol s'accommoda bien vite de la vie oisive de l'indien errant au milieu de ces immenses prairies, ou à l'ombre des grandes forêts, trouvant dans la pêche et la chasse une alimentation substantielle et abondante, vivant comme avaient vécu ses pères, sans préoccupation pour le sort futur de ses enfants, lesquels à leur tour héritant des mêmes dispositions, suivaient le même genre de vie. Tel est encore aujourd'hui l'habitant de la campagne des provinces de la Plata, autrement dit le *Gaucho*, paresseux, dépensier, joueur, aimant les plaisirs, sans ambition, mais généreux, chevaleresque, hospitalier. La riche terre qu'il foule, couverte d'une luxuriante végétation, il n'en apprécie pas la valeur; dans son orgueil il croirait ravaler sa dignité d'homme, s'il se baissait pour en recueillir les trésors. « Ce qui fait que ce pays est peu cultivé, dit

» d'Azara, et que l'agriculture est si arriérée, c'est » la paresse et l'indolence générales, le salaire trop » élevé des ouvriers, le penchant à la destruction » et l'esprit de gaspillage qui caractérise les habi- » tants, le peu de besoin qu'ils éprouvent, l'absence » d'ambition, leur esprit chevaleresque qui dédai- » gne et repousse toute espèce de travail, enfin » leur peu d'instruction et l'incroyable imperfection » de leurs instruments. » D'Azara, *Viages en la America del Sud.* — Aussi les hommes éminents du pays qui comprennent les besoins de ces provinces et la grande destinée qui leur est réservée, lorsque le travail et l'industrie viendront faire jaillir de leur sol les trésors qu'il renferme, s'occupent-ils activement à modifier la race des hommes qui l'occupent en les mettant en contact avec les émigrants travailleurs et industriels européens. Lisez les œuvres d'Alberdi, de Sarmiento, d'Andrès Lamas, les journaux le *Comercio del Plata*, le *National de Buenos-Ayres*, le *Diario de Valparaiso*, partout vous retrouverez la même pensée, tous font entendre le même cri : « Immigration européenne dans les » Provinces de la Plata. » — « Notre avenir, notre » prospérité, la grandeur de notre nationalité dé- » pendent de vos colons, » m'écrivait un jour l'habile ex-ministre du général Urquiza, le bon et illustre Louis-Joseph de la Pêna. « *Necessitamos » mas poblacion y mejor poblacion para la libertad » y la industria*, » s'écrie à son tour Alberdi.

L'extrait suivant d'une lettre adressée aux Représentants de la Province de Corrientes par son gouverneur, l'intelligent et patriote don Juan Pujol, suffira pour faire connaître les dispositions des gouvernements actuels pour l'immigration européenne.

Ville de Curusu-Cuatia, 30 octobre 1853.

« HONORABLES REPRÉSENTANTS,

» Le gouvernement a attendu durant un mois » votre décision sur le projet de loi d'immigration » européenne qu'il eut l'honneur de soumettre à » vos souveraines délibérations.

» Avant de la présenter à l'honorable Salle des » Représentants, le Chef du Pouvoir Exécutif étudia » pendant dix ans cette question vitale pour la » République Argentine, avec tout l'intérêt qu'inspirent le patriotisme et l'amour ardent des sciences » économiques, et toujours il a trouvé en elle non » seulement la solution de notre incertaine destinée, » mais encore le moyen unique d'établir dans la » République Argentine des institutions, l'ordre et » une paix durables.

» Le Chef du Pouvoir Exécutif pense, Messieurs, » qu'il n'y a pas un homme en Amérique, ni en » Europe, si peu instruit qu'il soit de l'histoire du » progrès de notre siècle, qui ne sache, qui ne

» soit intimement convaincu que la prodigieuse
» prospérité qui s'est produite en quelques années
» dans les Etats-Unis, est exclusivement due au
» torrent d'émigration que l'Europe leur a envoyée.
» On peut ajouter que dans notre province il n'y
» a pas d'homme, si peu disposé qu'il soit pour
» l'immigration, qui ne considère que le moyen
» uniquement efficace pour accroître notre pros-
» périté nationale consiste dans l'introduction
» d'étrangers, qui, avec leur intelligence et leur
» travail, fomenteront notre industrie, stimule-
» ront nos compatriotes et leur inspireront par
» leur exemple le désir du bien-être, sentiment
» inséparable de l'amour du travail et agent puis-
» sant de moralisation chez les masses.

» Les lois, les règlements, les constitutions sont
» un cadavre, un corps sans âme, sans esprit, sont
» enfin sans application possible là où manque la
» société laborieuse, laquelle promptement se fait
» propriétaire, et se trouve conséquemment inté-
» ressée à la conservation de l'ordre, de la justice,
» du droit.

» Le temps n'est plus où l'étranger était considéré
» dans ce pays comme un spéculateur carthaginois,
» ennemi de notre prospérité : les idées ont changé ;
» aujourd'hui, c'est l'étranger qui nous porte avec
» son travail la richesse, la moralité, la civilisation.
» En un mot, Messieurs les Représentants, le Chef
» du Pouvoir Exécutif, qui comprend et apprécie

» le sort et les destinées de sa patrie, fera des
» efforts incessants, usera de tous les moyens qui
» sont à sa disposition pour couvrir, pour saturer
» notre pays de fragments vivants de la civilisation
» européenne.

» S'opposer à ces efforts, Messieurs les Repré-
» sentants, serait antinational; car ce serait con-
» trarier les tendances, la volonté, l'aspiration du
» pays, qui est de prospérer et de s'agrandir : ce
» serait un acte contraire à la nature, à la religion,
» à la civilisation, parce qu'il étoufferait une noble
» pensée sous une préoccupation idiote qui paralyse
» les nobles efforts de ceux qui veulent voir grande
» la patrie qui leur donna le jour, de ceux qui veu-
» lent la voir dégagée de cet esprit de *gaouchage*
» qui règne dans nos campagnes, de ceux enfin
» qui la veulent voir libre de ce silence imposé par
» la force brutale, qui dans nos contrées a opprimé
» jusqu'à ce jour l'homme intelligent et civilisé.

» Pour établir l'ordre, la justice, le respect à la
» loi, pour assurer la paix, la prospérité de cette
» contrée, pour réaliser ces biens précieux, une
» condition est indispensable, l'immigration euro-
» péenne. Enfin nous-mêmes, Messieurs, ne som-
» mes-nous pas fils et petit-fils de ces immigrants
» européens? Seulement nos pères furent cent fois
» plus arriérés que l'immigration moderne, car ils
» ne cherchèrent à s'ouvrir un chemin dans ces
» contrées qu'avec l'épée et à force de baïonnettes,

» tandis que l'immigration moderne se répand pa-
» cifiquement parmi nous avec les connaissances de
» l'industrie, des arts et des métiers.

» Les arts et les métiers progressent peu chez
» nous, parce qu'il nous manque ce précieux ins-
» tinct, le désir d'acquérir, ce levier moral, intel-
» ligent, économique, qui surmonte les obstacles,
» rapproche et prépare les matériaux de l'œuvre.

» Notre intelligence est bornée, car nous ne
» l'appliquons qu'à un petit nombre d'industries :
» or le Chef du Pouvoir Exécutif veut la développer
» et l'appliquer à toutes les branches industrielles
» et agricoles; c'est dans ce but qu'il veut remplir
» nos riches mais désertes campagnes et compléter
» nos villages avec l'immigration européenne, c'est
» pour cela qu'il est disposé à la recevoir, les bras
» ouverts.

» L'européen aime le travail, la propriété; il ap-
» précie les commodités, les jouissances de la vie;
» il sent que son devoir, son intérêt, est de res-
» pecter les lois et les autorités constituées; aussi
» l'européen est-il l'élément le plus robuste de l'or-
» dre, de la paix, du progrès.

» Nous manquons d'ouvriers qui élaborent la ma-
» tière première et lui donnent une forme utile et
» agréable, nous manquons d'hommes intelligents
» qui sachent tirer parti des trésors que notre sol
» possède; car ces produits à l'état brut, nous
» sommes obligés de les exporter à bas prix.

» Je le répète, notre amélioration matérielle,
» morale, intellectuelle, dépend de l'immigration
» européenne.................................
» ....

» Le Gouverneur de la province de Corrientes,

» Dn JUAN PUJOL. »

(Traduit de l'Espagnol.)

Le docteur Alberdi, à son tour, dans une œuvre remarquable sur l'organisation politique des Provinces Argentines, indique l'immigration européenne comme agent puissant de la prospérité de l'Amérique du Sud et un moyen de solution de la grande question de la propriété en Europe, question brûlante et difficile à résoudre, outre à tempêtes, qui comprimée aujourd'hui peut éclater demain.

« Nous sommes, dit Alberdi, en présence d'une
» nécessité qui réclame au profit de la civilisation
» moderne un sol magnifique que nous conservons
» désert au préjudice de notre pays.
» La loi d'expansion du genre humain se réalise
» nécessairement, ou sans violence et par les mo-
» yens pacifiques qu'emploie la civilisation, ou par
» la conquête à main armée. Cependant, ce n'est
» qu'à de longs intervalles que les nations anciennes
» et populeuses déchargent le superflu de leur

» population sur ce continent qui manque d'habi-
» tants et abonde en richesses.

» Le socialisme européen est l'avant-coureur d'un
» cataclysme qui tôt ou tard aura son contre-coup
» violent dans le nouveau monde, si dans l'intérêt
» des deux continents nous ne prenons pas dès
» aujourd'hui des mesures pour le conjurer. Déjà
» le Mexique a essuyé cette conquête violente dont
» nous sommes menacés dans un temps qui n'est
» pas éloigné, et que nous pouvons prévenir en
» livrant spontanément aux nations civilisées le sol
» d'où nous les repoussons par une injustice qui
» peut avoir de tristes conséquences.

» L'Europe, comme l'Amérique, souffre de cet
» arrêt violent fait au cours naturel des choses. Là-
» bas surabonde la population jusqu'à constituer un
» danger, pendant qu'elle manque chez nous.

» Les sociétés européennes sont menacées d'un
» bouleversement profond par la question de la
» propriété, pendant que nous avons à leur offrir
» la cinquième partie du globe inhabité. Le bien-
» être des deux mondes peut se réaliser heureuse-
» ment par l'emploi d'un système politique et d'ins-
» titutions appropriées à cet effet.

» Les Etats de l'ancien continent doivent tendre
» à nous envoyer par des émigrations pacifiques la
» population que nous devons attirer par une poli-
» tique et des institutions analogues.

» Telle est la loi capitale, nécessaire, du déve-

» loppement de la civilisation chrétienne moderne
» dans ce continent, tel fut son caractère à l'ori-
» gine; aujourd'hui elle doit compléter l'œuvre à
» peine ébauchée par les Espagnols.

» Les constitutions politiques du pays ne nous
» assureront la marche du progrès, n'atteindront le
» but de nos destinées, que lorsqu'elles seront
» l'expression organisée de cette loi de civilisation,
» qui peut s'accomplir par l'action pacifique de
» l'Europe et du monde entier. » — ALBERDI. — *Bases y puntos de partida para la organisacion politica de la Republica Argentina.* — Valparaiso, 1° de junio 1852.)

Comme le dit Alberdi, la question de la propriété ce grand problème de notre époque, cette épée de Damoclès pendue sur les vieilles sociétés européennes, peut trouver sa solution dans l'Amérique du Sud. Trente millions de cultivateurs en Europe usent leur existence en efforts héroïques mais stériles; la trop faible rémunération du travail, d'un côté, la cherté du sol, de l'autre, les condamnent à vivre dans un espace trop circonscrit pour qu'il leur soit permis d'améliorer leur position; leur industrie est donc fatalement enchaînée à la misère.

L'Amérique du Sud souffre d'une situation tout opposée; les travailleurs fourmillent en Europe, ils manquent dans le Sud Amérique; la terre abonde en Amérique, elle manque en Europe; le sol est

épuisé dans le vieux continent, il a toute sa puissance, toute sa richesse dans le nouveau, dans l'Amérique du Sud surtout; depuis des siècles, des millions de troupeaux ont déposé sur ce sol d'alluvion un fumier qui l'a fécondé : beaucoup de produit avec peu de travail en Amérique, peu de produit avec beaucoup de travail en Europe. « La » rédemption de la race blanche se trouverait dans » l'acquisition morale de tout un monde riche et » vierge, d'un monde qui donnerait terre, travail, » fortune. » ANDRÈS LAMAS, *Notice sur l'Uruguay*.

Donc la solution de la grande question de la propriété peut résulter du rapprochement, du mariage, de ces deux puissants agents, travail européen, sol de l'Amérique du Sud.



SYSTÈME DE COLONISATION

DANS LES

PROVINCES CONFÉDÉRÉES DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

PAR DES

FAMILLES AGRICOLES EUROPÉENNES.

CONTRAT

Passé entre M. BROUGNES et le Gouvernement de CORRIENTES.

L'OBJET principal de notre œuvre de colonisation est de faire acquérir au travailleur agricole européen le sol incultivé, mais fertile, de l'Amérique du Sud, le constituer propriétaire d'un terrain assez vaste pour lui permettre de se créer par son travail une aisance pour ses vieux jours, une fortune pour ses enfants. A cet effet, nous avons conçu une combinaison qui, en assurant la position et l'avenir du colon, concilie les intérêts de l'entrepreneur et ceux de l'Etat, lequel en vue d'augmenter la production du pays et la richesse nationale, fait au colon des conditions très avantageuses.

Premièrement, nous avons voulu éviter au colon l'isolement, et lui conserver les habitudes sociales au milieu desquelles il vit en Europe; nous créons d'emblée des colonies de deux cents familles ou de mille travailleurs, sachant que la prospérité d'une localité croît en raison de sa production et du chiffre d'habitants qui la composent.

Bien que le contrat n'en fasse pas mention, l'entrepreneur pourvoira chaque colonie d'un curé, d'un médecin et d'un instituteur : chacun d'eux recevra en dehors de sa rétribution particulière deux cents patacons (1000 fr.) à titre de gratification ; ils seront prélevés sur les revenus de l'entrepreneur.

En second lieu, nous nous sommes réservé le choix des lieux à coloniser sur les deux mille lieues carrées que possède le gouvernement de Corrientes. Nos colonies seront établies sur la rive gauche du Parana, dans le territoire des antiques Missions Jésuitiques, sur des terrains qui ne laissent rien à désirer par la beauté du paysage, leur fertilité, leur salubrité. La possession d'un port sur un fleuve navigable non seulement permettra aux colons d'écouler leurs denrées facilement et sans frais de transport, mais encore augmentera promptement l'importance de la colonie, où le sol ne tardera pas à prendre une grande valeur, partant doublera la richesse particulière du colon.

En troisième lieu, nous avons sollicité et obtenu

du gouvernement de Corrientes les conditions suivantes au profit du colon, c'est-à-dire, de chaque famille agricole composée de cinq travailleurs : deux familles associées et formant ensemble un groupe égal de cinq travailleurs jouiront des mêmes priviléges (1).

Concession de terrain. **A.** — Il est livré à chaque famille agricole vingt cuadres carrées de terrain de cent cinquante vares de côté (33 hectares 28 ares 20 centiares) (2). Après cinq ans de culture, le colon en deviendra propriétaire absolu et en disposera comme bon lui semblera. Les lots seront tirés au sort. Il est entendu que le colon qui abandonnerait l'exploitation avant l'expiration des cinq années, ne pourra pas jouir du bénéfice de la concession.

B. — De plus, le gouvernement de Corrientes fait à chaque colonie de 200 familles cession, à titre de propriété communale, de quatre lieues carrées de terrain s'étendant autour de la colonie, de ma-

(1) Cet article a été introduit dans le contrat pour faciliter leur admission aux familles peu nombreuses et principalement aux jeunes ménages.

(2) La cuadre argentine se composant de 150 vares, et la vare équivalant à 86 centimètres, la longueur de la cuadre transformée en mètres est de 129 mètres; partant, la cuadre carrée équivaut à 1 hectare 66 ares 41 centiares : cette superficie multipliée par 20 donne 33 hectares 28 ares 20 centiares, ou 168 journaux de 20 ares chaque.

nière que chaque colon pourra communiquer de son domaine à la propriété communale, laquelle servira de pâturage au bétail.

C. — Le terrain intermédiaire aux deux rangées de propriétés des colons, et celui situé entre le fleuve et la colonie (400 hectares environ) reste destiné à la construction de maisons pour les étrangers qui viendront s'établir dans la colonie. Le produit de la vente sera versé par moitié au trésor de l'Etat et à la caisse communale. L'administration coloniale devra affecter ses premières ressources à la construction d'une église, d'une maison d'école et d'une justice de paix.

Avances faites au colon, remboursables après deux ou trois ans (1).

Il ne suffisait pas de créer le colon propriétaire d'un domaine, il était indispensable de l'aider dans son entreprise, ou du moins de pourvoir aux premières nécessités de la vie et de son industrie, en lui fournissant un abri, du pain, du bétail, des semences.

Le gouvernement de Corrientes s'est encore en-

(1) Ces avances sont évaluées à mille francs : les colons du cinquième et dernier établissement les remboursent en argent; l'entrepreneur sollicitera auprès du gouvernement de Corrientes que cette faculté s'étende aux colons de tous les autres établissements.

gagé à faire à chaque famille agricole les avances suivantes :

1° Une habitation composée de deux pièces de la valeur de cinquante patacons ou deux cent cinquante francs.

2° Six barriques de farine de huit arrobes chaque, c'est-à-dire douze cents livres de farine, pour la subsistance de la famille, en attendant la première récolte.

3° Douze têtes de bétail, savoir : deux chevaux ou juments, deux bœufs pour le labour, huit vaches pour la production.

4° Des semences de blé, maïs, coton, canne à sucre, tabac, fruits les plus productifs et les plus appropriés au sol et au climat de cette contrée.

Nous ne fournissons pas des instruments aratoires : nous avons pensé que ceux que possède déjà le petit cultivateur et qu'il pourra emporter suffiront pour son exploitation, laquelle est facile dans ces contrées. D'ailleurs, ayant à sa disposition du bois dans les forêts voisines, un charron et un forgeron, dont nous pourvoirons chaque colonie, il pourra compléter ses instruments ou outils à mesure que le besoin s'en fera sentir.

Le colon exercera son industrie librement et sans contrôle, ni surveillance étrangère ; il n'aura qu'à se conformer aux stipulations du contrat.

Il sera exempt de tout impôt personnel, mobilier et immobilier pendant cinq ans.

Il sera également exempt du service militaire. Il pourra toutefois, pour le maintien de l'ordre dans la colonie, s'organiser en garde nationale : dans ce dernier cas, le service se circonscrira à la colonie même.

La colonie sera administrée civilement par une commission élue par les colons eux-mêmes. La seule autorité qui représentera le gouvernement dans la colonie sera le juge de paix.

Des moulins pour le nettoyage du coton seront établis dans chaque colonie.

En échange des avantages concédés au colon, celui-ci cède pendant cinq ans le tiers des produits du sol : ce tiers a été attribué à l'entrepreneur par le gouvernement de Corrientes, à titre de gratification pour ses travaux et pour indemnité de frais faits ou qu'il aura à supporter. Tous les autres produits du bétail, de la basse-cour ou de toute autre industrie, appartiendront en totalité au colon.

Le gouvernement, pour sa part, trouvera une compensation suffisante dans le produit de la douane et dans l'accroissement de valeur des terres situées dans le voisinage de la colonie, terres qu'il trouvera à vendre plus facilement et à meilleur prix, soit pour estances, soit pour établissements de culture.

La vue du plan que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs suffira pour faire apprécier la disposition de la colonie. Chargé de la direction des établissements coloniaux par une des stipulations

du contrat, l'entrepreneur a dû s'attacher, dans un esprit de justice, à établir des conditions égales pour chaque famille, et à les faire participer toutes, autant que possible, aux mêmes avantages territoriaux et sociaux. Ainsi chaque famille possèdera :

1° Une propriété égale de 33 hectares, de 129 mètres de front (une cuadra) sur 2580 mètres de fond (20 cuadras).

2° Chaque famille communiquera également de sa propriété à la propriété communale, qui doit servir de pâturage au bétail.

3° Chacune aura la même facilité pour la prise des eaux, qu'il sera facile de diriger dans un canal commun au moyen d'une machine hydraulique ou d'une machine à vapeur, placée le long du fleuve.

4° L'habitation de chaque famille construite entre cour et jardin, à l'une des extrémités du domaine, sera également rapprochée du centre des affaires commerciales et des relations sociales, c'est-à-dire de la ville, qui ne tardera pas à s'édifier sur le terrain intermédiaire aux deux rangées des propriétés coloniales. Le commerce et l'industrie sont placés au centre, le travail producteur agricole sur les côtés.

Le second plan que nous avons dessiné pour les propriétés particulières est tout-à-fait gratuit ; nous ne faisons que l'indiquer, le colon restant libre de distribuer son exploitation comme bon lui semblera.

Données pour servir à évaluer approximativement les bénéfices du colon.

En se transportant sur la terre riche et fertile des Missions Jésuitiques Correntines, il ne suffit pas au colon de savoir qu'il possédera un domaine assez vaste pour occuper ses bras et ceux de sa famille durant toute l'année, et que certainement son travail sera toujours récompensé par les produits que lui fournira le sol, il importe encore qu'il puisse d'avance évaluer approximativement les bénéfices que lui procurera son industrie. — Dans l'Amérique du Sud, ce qui réduit les bénéfices du cultivateur, c'est la cherté de la main d'œuvre ; là où la journée de l'ouvrier coûte un patacon (5 francs), et le valet agricole un once d'or (80 francs) par mois, le cultivateur qui entreprendrait une exploitation rurale avec des ouvriers étrangers courrait risque de voir ses bénéfices absorbés par les frais d'exploitation. Voilà pourquoi dans notre système de colonisation nous n'admettons que la famille agricole composée de cinq travailleurs, et que nous n'exigeons d'elle que la culture de la moitié du domaine (16 hectares). Notre colon, entouré de sa famille, possédant sous sa main des ouvriers dociles, dévoués, bien supérieurs à ceux du pays, n'ayant pas de salaire à payer, peut compter sur des bénéfices assurés.

En second lieu, les cultures dans l'Amérique du Sud, dans les provinces nord de la République Argentine surtout, nécessitent peu de travail. Le défrichement de ces prairies est facile et peu coûteux; l'oranger n'exige d'autres soins que la cueillette des fruits; le cotonnier, parvenu à l'état d'arbuste trois mois après son ensemencement, ne demande pendant dix ans qu'un labour au commencement du printemps pour extirper les herbes, et la coupe de ses tiges au mois d'août. Des femmes, des enfants peuvent s'employer à cueillir le coton, opération qui se fait à Corrientes durant six mois de l'année, de février à août. Le blé, le maïs, le tabac, la canne à sucre, demandent plus de travail, mais moins qu'en Europe. Le colon n'aura pas à employer un ouvrier à la garde du bétail, quatre hommes pourront garder le bétail de toute la colonie. — Les terres de l'Amérique du Sud peuvent se passer d'engrais pendant plusieurs années, et, lorsque le colon le jugera convenable, il lui suffira, pour fumer ses terres, de les faire parquer par son bétail en le renfermant dans une enceinte formée de piquets. Dans cette contrée où les saisons ne sont pas rigoureuses, on n'enferme jamais le bétail, ce qui évite les grands frais de construction d'étables, d'écurie, de bergerie... La terre pourra produire successivement plusieurs années de suite; à Corrientes, on fait quelquefois deux récoltes sur la même terre, la même année. D'ailleurs le colon pourra remplacer

le sol fatigué par la terre qui reste incultivée dans son domaine.

Comme on le voit par l'exposé que nous venons de faire, les frais de culture, si l'on excepte la main d'œuvre, sont peu considérables comparés à ceux de nos cultures d'Europe.

Pour écouler facilement ses produits agricoles, le colon devra s'attacher à cultiver des fruits d'exportation, que le commerce s'empressera de lui acheter, et choisir parmi ces fruits ceux qui conviennent le plus au climat et au sol de la contrée, le coton, le tabac, la canne à sucre, la garance, le maïs, l'oranger, l'arbre matté (psoralea glandulosa, Linnée), le café, le cacao, les plantes textiles, lin et chanvre, et enfin le froment, bien qu'il produise moins à Corrientes que dans les provinces du sud, Buenos-Ayres, Santa-Fa, Entre-Rios, Saint-Louis et la République de l'Uruguay.

Coton *(gossypium)*. — Le coton de Corrientes se caractérise par une soie fine, assez longue, d'un blanc argenté passant plus tard au blanc beurré. Il se produit bien plus abondamment que dans l'Amérique du Nord, et exige trois fois moins de frais de culture. Aussi plusieurs planteurs des Etats-Unis ont-ils transporté leur industrie dans le département de Bellavista, province de Corrientes.

D'après les renseignements que j'ai pris et mes propres observations à Goya, à Corrientes, à San-

Cosme, la cuadra (hectare et demi), rendrait de huit à dix mille livres de coton brut, c'est-à-dire un tiers de plus qu'à la Louisiane.

En raison de la qualité et de l'abondance de production, chaque hectare rapporterait annuellement au minimum de 1,000 à 1,500 francs. Le colon pourra en semer six hectares.

Tabac. — Le tabac fournit un produit plus considérable que le coton; mais il demande plus de travail et surtout plus de soins dans la préparation de la feuille : aussi conseillerai-je de réduire sa culture à un hectare, dont le rendement peut être calculé dans la province de Corrientes, dans la région du Nord surtout, à cent quintaux, soit à 25 francs le quintal, 2,500 francs, produit de l'hectare.

Canne a sucre. — Cette plante dans les localités humides prend un accroissement considérable; l'industrie pour la préparation du sucre ne s'étant pas encore établie à Corrientes, le suc exprimé de la plante est vendu pour la distillation au prix de 10 à 15 francs l'arrobe de 25 livres.

Un hectare de canne à sucre peut produire de 800 à 1,000 francs.

Plantes textiles. — Le lin et le chanvre se développent prodigieusement même à l'état sylves-

tre. La culture de ces plantes serait très avantageuse si l'on introduisait dans la contrée des procédés faciles pour en opérer le rouissage en grand.

Toutefois le colon pourra en cultiver un demi hectare de chaque, dans le cas où le commerce les coteraient à un bon prix.

Maïs. — Le maïs vient bien dans les Missions; il fournit dans la province de Corrientes quatre-vingts pour un, environ 30 hectolitres par hectare; le cours régulier est de 2 à 4 patacons la fanègue (13 décalitres), 7 à 14 francs l'hectolitre. Le colon pourrait en cultiver quatre hectares.

Froment. — Le froment est le produit agricole le plus incertain dans la province de Corrientes, soit parce que l'hiver ne se faisant pas sentir dans cette province, son développement est trop rapide, et que la fructification reste incomplète, soit parce que la maladie, le *polvillo*, qui souvent vient le frapper, en rend le produit éventuel. Ordinairement il rend dix pour un, tandis que le rendement est de trente pour un dans la Bande Orientale, les provinces de Buenos-Ayres, Entre-Rios et Santa-Fé.

Oranger. — L'arbre qui fournit un bon revenu dans la province de Corrientes et qui ne demande d'autre travail que la cueillette du fruit, c'est l'oranger; à trois ans, il est déjà en plein rapport : un

hectare planté d'orangers peut fournir annuellement pendant vingt ans de deux mille à trois mille francs. Les oranges sont exportées au Rosario, à Buenos-Ayres et Montevideo; on les vend à Corrientes de 5 à 15 francs le mille; le citronnier produit dans la même proportion.

PLANTES TINCTORIALES. — La garance, le nopal (cactus opuntia), qui produit la cochenille, l'*indigofera anil*, plante de laquelle on extrait l'indigo, se rencontrent à l'état sylvestre; personne n'a encore cherché à les cultiver; le colon pourra toutefois tirer parti de la garance qui, en France même, donne un produit de 1,400 francs par hectare dans le département du Bas-Rhin. L'arachide, les pommes de terre, la mandioca, les batates, les melons, les pastéques, qui constituent en partie l'alimentation des gens du pays, se produisent abondamment.

Je ne parlerai pas des autres industries agricoles, telles que celles de la vigne, du mûrier, dont la culture, sur une grande échelle, n'a pas encore été essayée à Corrientes, mais que nos colons pourront tenter.

BÉTAIL. — L'élève du bétail étant une industrie des plus productives, le colon devra s'attacher à multiplier le sien de manière à former une petite estance après quelques années : possédant le bétail,

cela lui sera facile, car la terre à pâturage est à bas prix dans ces contrées; le cours actuel est de mille patacons (5,000 francs) la lieue carrée (la lieue carrée argentine comprend 2662 hectares). L'élève de bétail nécessite peu de frais; le bétail vivant toujours au grand air, l'éleveur n'a ni étables à construire, ni fourrage à préparer : quelques gardiens suffisent à tout. En affectant les bénéfices de la culture à l'achat de bétail, en peu d'années le colon se créera une industrie assurée et très productive, c'est-à-dire une fortune.

A l'âge de deux ans le bœuf et la vache sont vendus de dix à vingt francs chaque, c'est-à-dire pour la valeur du cuir.

On peut évaluer sans exagération à quatre-vingts pour cent le revenu que donne l'industrie de l'élève du bétail dans les provinces Argentines.



CONTRAT DE COLONISATION

Passé entre M. BROUGNES et le Gouvernement de CORRIENTES

(République Argentine).

Loi de la Chambre des Représentants de la province de Corrientes.

SÉANCE DU 25 JANVIER 1853.

L'honorable Chambre permanente de la Province de Corrientes, vu les propositions et projets de colonisation que le Pouvoir Exécutif lui a soumis; considérant que le bien-être, la prospérité, le développement matériel de la Province, résulteront de l'augmentation de la population agricole et industrielle européenne; en second lieu, désirant voir se réaliser le plus promptement possible le bien que l'immigration européenne introduite sur une grande échelle produira au pays par son travail, son intelligence, sa moralité, ses capitaux, décrète ce qui suit avec toute la valeur et la force de loi :

ARTICLE 1er. — Le Pouvoir Exécutif est autorisé à traiter, passer et ratifier des contrats tendant à

fomenter l'immigration et à introduire dans la Province sur une vaste échelle des immigrants agricoles et industriels européens.

La présente loi sera soumise au Pouvoir Exécutif.

JEAN-PHILIPPE GRAMAGO, Président.
MANUEL-JOSEPH RUDA, Secrétaire.

Corrientes, le 25 janvier 1853.

La présente loi sera publiée et promulguée; il en sera accusé réception.

JEAN PUJOL, Gouverneur.

Le Secrétaire général du Gouvernement,
GRÉGOIRE VALDÈS.

Conforme,
MARTIN BLANCO, premier commis.



CONTRAT.

En la ville de Corrientes, capitale de la province du même nom, le 29 janvier 1853, par devant moi, notaire public et du gouvernement, et les témoins soussignés, ont comparu le sieur Grégoire Valdès, secrétaire du gouvernement, et le docteur Auguste Brougnes, propriétaire à Caixon, département des Hautes-Pyrénées (France), lesquels je certifie connaître, ont déclaré, le premier, qu'il avait été délégué par Son Excellence le Gouverneur et Capitaine-Général de la province, don Juan Pujol, pour s'entendre avec le docteur Brougnes, relativement à un établissement de colonies agricoles dans la province et traduire la convention sous forme d'acte public; le second, qu'il accepte la présente déclaration et reconnaît le secrétaire susnommé pour légitime représentant du Gouvernement; en vertu de ce, les deux parties contractantes ont convenu ce qui suit :

Article 1er. — M. le secrétaire Valdès dit que le gouvernement de sa patrie désirant fomenter et

développer dans la province toutes les classes d'industrie et particulièrement l'agriculture, comme véritables sources de la richesse d'un pays, autorise M. Brougnes à introduire dans le territoire de la province mille familles appartenant à cette dernière industrie, et composées chacune de cinq personnes que M. Brougnes conduira aux lieux d'exploitation, avec cette clause que si le gouvernement de Corrientes, au moment de l'arrivée des familles au Rio de la Plata, possédait un navire à vapeur sur quelque point de la République Argentine, il le mettra à la disposition de M. Brougnes pour remorquer les navires de transport des passagers jusqu'aux lieux d'exploitation.

Art. 2. — La majeure partie des cinq personnes qui composeront la famille agricole seront mâles, capables de travailler et âgées de dix ans au moins. Le père de famille restant libre toutefois d'emmener un plus grand nombre de personnes.

Art. 2. — Deux familles distinctes associées par un acte authentique et formant entr'elles le nombre de cinq travailleurs, seront admises au même titre qu'une seule famille, et dès-lors jouiront des mêmes priviléges concédés à cette dernière.

Art. 4. — M. Brougnes s'engage à transporter les mille familles ci-dessus par groupes de deux cents familles, le premier, dans l'espace de deux ans, et les autres en dix ans à partir de la date du contrat.

Art. 5. — Chaque groupe de deux cents familles sera destiné à former une colonie sous la direction de M. Brougnes ou d'un chargé de ses pouvoirs, restant libre ledit sieur Brougnes de faire pour son propre compte avec chacune des familles telles conventions qu'il jugera convenable (1).

Art. 6. — Le terrain destiné par le gouvernement de Corrientes à l'établissement des colonies, sera choisi par le sieur Brougnes sur toutes les terres que l'Etat possède sur les rives du Parana et de l'Uruguay, dans la contrée désignée sous le nom de Missions.

Art. 7. — Le gouvernement de Corrientes, au nom de la Province qu'il administre, alloue à chaque famille agricole, sur les terrains choisis par M. Brougnes, vingt cuadres carrées de terrain de cent cinquante vares de côté (2). Ce terrain appartiendra en toute propriété à la famille agricole après cinq ans à partir de son arrivée sur les lieux d'exploitation ; cette concession est faite par le gouvernement de Corrientes, en échange des avantages que procurera au pays l'industrie des colons.

(1) Par l'article 5, M. Brougnes a le droit de faire avec les familles agricoles les conventions qu'il lui conviendra ; néanmoins il fut tacitement convenu entre le gouvernement de Corrientes et l'entrepreneur que celui-ci ne retirerait d'autre bénéfice que le tiers des produits annuels du sol de chaque famille pendant cinq ans seulement, de manière que les familles soient après cinq ans dégagées de tout compromis soit avec le gouvernement, soit avec l'entrepreneur.

(2) Trente-trois hectares vingt-huit ares.

Art. 8. — Chaque colonie se formera en deux sections se faisant face, de cent familles chaque section, lesquelles s'étendront sur une longueur de cent cuadres. En vue d'augmenter la population de la colonie, le terrain intermédiaire aux deux sections sera vendu par le gouvernement aux personnes qui voudront y construire des maisons. Il reste convenu toutefois que la moitié du produit de la vente sera versé dans la caisse de l'Etat, et l'autre moitié dans la caisse communale de la colonie pour servir à ses besoins et améliorations. Le terrain situé entre la colonie et le fleuve aura la même destination.

Art. 9. — Le gouvernement de Corrientes alloue également à chaque colonie, à titre de terrain communal, quatre lieues carrées de terrain s'étendant autour des propriétés particulières des colons. Ce terrain communal reste inaliénable.

Art. 10. — Indépendamment des concessions mentionnées, le gouvernement de Corrientes fournira, à titre d'avance, à chaque famille une habitation en bois (rancho) composée de deux pièces carrées de cinq vares de côté; une de ces pièces aura une porte, l'autre une croisée; le tout évalué à cinquante patacons (250 francs); il fournira aussi à chaque famille six barriques de farine de huit arrobes chaque (1200 livres), des semences de coton et de tabac pour semer une cuadre carrée de chacune de ces plantes, quatre fancgues (5 hecto-

litres) de froment, et une de maïs également; pour semences des plantes de canne à sucre pour une cuadre; il fournira aussi à chaque famille douze têtes de bétail, savoir : huit vaches pour la production, deux chevaux ou juments, deux bœufs pour les travaux de labour.

Art. 11. — Les familles agricoles seront établies aux conditions suivantes : les avances ci-dessus mentionnées seront restituées par chaque famille au gouvernement deux ans après leur livraison, observant toutefois que si les récoltes des colons étaient mauvaises pendant les deux premières années, la restitution ne se fera qu'après la troisième année ; mais alors aussi l'établissement colonial suivant, au lieu de se former deux ans après le premier, ne se formera que la troisième année, de manière que les avances faites aux colons de la première colonie puissent servir à l'établissement de la seconde, ainsi successivement jusqu'à ce que l'Etat soit remboursé par la dernière colonie, laquelle remboursera en argent sur le pied de deux cents patacons (1,000 francs) par famille.

Art. 12. — Les colons défricheront les terrains concédés. Chaque famille cultivera la moitié dudit terrain en coton, tabac, canne à sucre, froment, maïs.... Le colon usera de l'autre moitié comme bon lui semblera.

Art. 13. — Les colonies établies dans la province dépendront d'elle et ne pourront appartenir d'aucune

manière à un autre État ou nation. Elles seront administrées civilement et judiciairement, conformément aux lois du pays, par un juge de paix nommé par le gouvernement et choisi parmi les colons ou parmi les fils du pays.

Art. 14. — Les colons auront le droit d'élire une commission coloniale composée de dix membres pris parmi les colons eux-mêmes. Cette commission sera chargée d'aider le juge de paix dans ses fonctions judiciaires, lorsqu'il y aura lieu de voter les fonds pour les travaux d'intérêt public, et d'adresser des vœux au gouvernement sur les besoins de la colonie et les améliorations à y introduire.

Art. 15.— Les colons exerceront librement leur industrie, en se conformant toutefois aux lois du pays.

Art. 16. — Pendant cinq ans, les colons seront exempts de tout impôt personnel, mobilier ou immobilier.

Art. 17. — Les droits d'importation et d'exportation seront les mêmes dans les ports coloniaux que ceux perçus dans les autres ports habilités de la Province.

Art. 18. — Les colons seront exempts du service militaire; ils pourront toutefois s'organiser en garde nationale pour leur propre défense, leur sécurité et le maintien de l'ordre dans la colonie. Le service de la garde nationale se circonscrira à la colonie même, et il ne lui sera pas permis de se présenter en corps armé au-delà d'un rayon

d'une lieue à partir de la circonférence du terrain colonial.

Art. 19. — Le sieur Brougnes avisera le gouvernement de Corrientes de la prochaine arrivée des colons quatre mois avant, afin que ledit gouvernement ait le temps nécessaire pour construire les habitations et préparer les autres avances.

Art. 20. — Le présent contrat sera soumis à l'approbation de Son Excellence le Gouverneur de Corrientes, que représente son secrétaire Valdès, et dès que la ratification sera accordée et acceptées toutes les obligations qu'il impose, il sera observé et exécuté exactement, loyalement, sans modification, altération, ni interprétation aucune contraire à l'esprit des stipulations qu'il renferme. Ainsi l'ont signé les contractants, en présence des témoins Barthélemi Lescano, don Manuel-Joseph Ruda et Ezequil Madeyro, que je garantis.

Par devant moi Genaro Nibeyro, notaire public et du gouvernement,

Grégoire VALDÈS.

Dr Auguste BROUGNES.

Témoins :

Barthelemy Lescano. — Joseph Ruda. — Joseph Ezequil Madeyro.

En vertu de la loi du 25 du courant, insérée en tête de cet acte, j'approuve le présent contrat et le ratifie dans toutes ses parties (1).

JEAN PUJOL.

(1) L'original de ce contrat a été déposé en l'étude de Me Deville, notaire à Tarbes.



TERRITOIRE DES MISSIONS CORRENTINES.

Le territoire des Missions, qui aujourd'hui fait partie de la province de Corrientes (1), formait autrefois le centre des Missions Jésuitiques ; il est renfermé dans un triangle dont les côtés seraient tracés par les eaux du fleuve Uruguay à l'est, par celles du Parana au nord, par la lagune Ibera et le Rio Mirinaï au sud-ouest.

Sa superficie de près de 2000 lieues carrées s'étend par les 28me et 29me degrés de latitude sud, 58me et 59me longitude ouest méridien de Paris.

Cette contrée, que le naturaliste français Bonpland qualifie de *Jardin de l'Amérique du Sud*, fut celle que les Jésuites choisirent au commencement du 17me siècle pour leurs établissements agricoles. Tous les voyageurs qui l'ont explorée la considèrent

(1) Par le traité de limites et de commerce conclu le 22 juin 1852 entre le Paraguay et la Confédération Argentine, les fleuves Vermejo et Parana forment la ligne divisoire des deux Républiques.

comme une des plus remarquables par la beauté du paysage, la fertilité du sol, la salubrité du climat.

Cent mille Indiens Guaranis convertis, élevés, dirigés par les Jésuites, y avaient formé de riches établissements sous le régime de la communauté religieuse, lorsque l'expulsion de leurs directeurs, en 1767, ordonnée par le Roi d'Espagne, et les réformes introduites par les nouveaux administrateurs, vinrent interrompre le cours de cette grande prospérité. La guerre de l'indépendance de 1810 à 1814, en donnant la liberté à ces hommes d'une nature docile et paisible, porta un coup mortel aux établissements des Missions; abandonnés par leurs administrateurs, les Indiens restés sans protection, sans direction, se dispersèrent dans les cités éloignées de Corrientes et d'Entre-Rios; ce qui resta de cette nombreuse population fut enlevé en 1815 par le célèbre chef de parti Artigas, qui organisa son armée dans les Missions pour aller délivrer la Bande Orientale de la domination de Buenos-Ayres. Dès-lors la dépopulation des Missions fut consommée; il n'est resté des magnifiques établissements des Jésuites que des ruines et un beau désert couvert d'une végétation luxuriante qui a échappé à la main dévastatrice de l'homme absent.

Vu à vol d'oiseau, le territoire des Missions Correntines offre l'aspect d'un vaste jardin anglais dessiné par la nature, ou bien celui d'une immense prairie à surface ondulée entrecoupée de lacs, de

rivières, et parsemée de bosquets (islas), couvrant les monticules et les bords des fleuves. Un printemps continuel semble régner dans cette contrée, où les arbres ne se déparent jamais de leur feuillage, et où la nappe de verdure qui couvre le sol est pendant dix mois de l'année émaillé de fleurs diverses, qui répandent un arôme suave sous les pieds du voyageur qui traverse ce beau et délicieux désert.

Pour mieux fixer le lecteur sur la topographie de cette contrée, je vais lui mettre sous les yeux sa description, extraite d'un mémoire adressé en 1800 à d'Azara par le colonel Gonzalès de Doblas, qui administra les Missions pendant douze ans, à titre de lieutenant-gouverneur du vice-roi de Buenos-Ayres.

« Le climat des Missions est doux et salubre, et
» bien que les deux saisons d'hiver et d'été soient
» bien caractérisées, ni l'une ni l'autre ne sont
» rigoureuses. De même qu'à Buenos-Ayres et au
» Paraguay, l'atmosphère est plus souvent humide
» que sèche. Cette condition tient au grand nombre
» de rivières et de forêts qui existent dans la pro-
» vince. Par la même raison, les villages situés dans
» leur voisinage sont souvent couverts, en hiver
» surtout, de brouillards qui se dissipent vers les
» dix heures du matin. Les orages sont fréquents,
» mais il grêle rarement. On n'a pas encore essuyé
» de tremblement de terre.

» La surface du sol est ondulée, on ne voit ni de
» grandes plaines, ni de hautes collines, ni des
» montagnes; celles qui s'étendent de Santa Anna
» et San José jusqu'à San Xavier à l'est sont peu
» élevées et couvertes de forêts impénétrables. Hors
» de là on rencontre un grand nombre de bosquets,
» situés généralement sur des monticules ou le long
» des rivières. Le reste du sol est entièrement
» découvert au point qu'on n'y aperçoit pas un seul
» arbre.

» Les forêts sont tellement touffues qu'il est très
» difficile d'y pénétrer. Dans ces forêts on trouve
» diverses espèces de bois propres pour la cons-
» truction de maisons, de navires et pour la menui-
» serie. Quelques-unes de ces espèces sont de
» qualité supérieure. Je ne donnerai pas ici leur
» catalogue, il me suffira de dire que l'on rencon-
» tre dans les Missions les mêmes bois et les mêmes
» fruits qu'au Paraguay.

» Le territoire est traversé par deux grands
» fleuves, le Parana et l'Uruguay, lesquels se rap-
» prochent l'un de l'autre; le premier entre Cande-
» laria et Corpus, le second entre Apostoles et San
» Xavier, de manière à ne laisser entre eux qu'une
» distance de quinze à dix-huit lieues. Ces deux
» fleuves reçoivent les eaux de plusieurs rivières qui
» prennent leur source dans l'intérieur des terres.
» L'agriculteur pourrait en tirer grand parti pour
» l'arrosement du sol. Les eaux des rivières, ainsi

» que celles des nombreuses fontaines que l'on ren-
» contre, surgissent du sein de marécages plus ou
» moins étendus, selon l'abondance des sources qui
» les forment.

» Le sol paraît être formé d'un mélange d'argile,
» de terreau, de pierre d'émeri et d'un peu de
» sable, sa couleur est rougeâtre; dans les bas fonds
» seulement se rencontre la terre noire, laquelle
» paraît résulter de la décomposition de végétaux
» qui dans ces lieux se développent et se multiplient
» plus qu'ailleurs. — La masse de la terre est pier-
» reuse et généralement fertile, principalement sur
» le versant des collines, dans le voisinage des
» forêts et dans les quartiers arrosés. Le peu de
» terre que les gens du pays cultivent, produit
» abondamment surtout en légumes.

» Bien que le froment rende moins qu'à Buenos-
» Ayres, il fournit néanmoins d'abondantes récoltes,
» son rendement est de dix pour un. Le riz pro-
» duit également beaucoup, ainsi que le maïs, et
» en général toutes les semences et tous les
» fruits.

» L'arbre à Ierba se développe bien : chaque
» particulier en possède un certain nombre plantés
» près de l'habitation. Chaque année il prend de sa
» récolte de Ierba la quantité qui lui est nécessaire
» pour la consommation, le reste il l'envoie vendre
» à Buenos-Ayres. Il est plus facile aux habitants
» de ce pays de préparer de plus grandes quantités

» de Ierba qu'aux habitants du Paraguay, les Ierba-
» les dans les Missions étant moins éloignés, et le
» fleuve leur permettant de transporter facilement
» leur récolte, avantage que ne possèdent pas les
» Paraguayos.

» Le cotonnier se développe bien et produit
» abondamment. La canne à sucre, si elle n'est pas
» aussi belle qu'au Paraguay, est par compensation
» de qualité supérieure; il en est de même du cacao.
» L'arbrisseau qui produit l'indigo (indigo fera anil),
» se couvre d'un beau feuillage; on ignore ses quali-
» tés, car on ne l'a pas encore exploité.

» La batate et la mandioca constituent le principal
» aliment des habitants. Si l'on parvenait à inspirer
» à ces derniers le goût de la culture, on pourrait
» récolter dans nos jardins pendant toute l'année
» les légumes qui dans d'autres pays ne produisent
» qu'en certaines saisons. Tous les arbres fruitiers
» rapportent dans ce pays, les oranges et les
» citrons y acquièrent une grosseur extraordinaire.

» La vigne vient parfaitement bien et fournit un
» bon raisin. Il fut un temps ou dans quelques
» localités, notamment à la Cruz, sous l'administra-
» tion des Jésuites, on préparait un excellent vin.

» Le bétail de toute espèce se conserve et se
» reproduit parfaitement bien. Enfin sous quelque
» face que l'on examine ce sol, on constate qu'il
» est des plus fertiles et dans les meilleures condi-
» tions pour former une province la plus commer-

» çante, conséquemment la plus riche de la vice-
» royauté ; dans tous les cas celle qui offre la vie la
» plus commode.

» Près des villages de Candelaria et de Santa-
» Anna existent des mines de cuivre très pur ; mais
» bien que l'on ait travaillé à l'extraire depuis l'ex-
» pulsion des Jésuites, l'opération a été abandonnée,
» le produit ne couvrant pas les frais. On dit aussi
» qu'il existe des mines de mercure et d'autres
» minerais ; mais, pour mon compte, jusqu'à ce
» jour, je ne les ai pas constatées. Dans certaines
» localités, on rencontre du cristal de roche très
» beau, qui se forme dans certaines pierres de
» grosseurs diverses, et qui, d'après moi, croissent.
» Les cristaux sont incrustés dans la concavité de
» ces pierres de la même manière que les grains
» de grenade : ces grains laissent au centre de la
» concavité un vide vers lequel tous convergent en
» pointe, offrant plusieurs facettes. Elles sont telle-
» ment bien arrangées, que l'on dirait qu'elles ont été
» disposées par un artiste. Quelques-unes de ces
» pierres sont violettes et tellement dures et dia-
» phanes, que je ne doute pas que ce ne soient des
» améthystes fines. Il est probable que si l'on faisait
» des recherches dans l'intérieur de la terre, on
» en rencontrerait de grande valeur.

» Dans toute la province, on rencontre des car-
» rières de marbre facile à travailler et de longue
» durée. Dans quelques-unes d'elles, la pierre se

» présente sous forme de lavasses, disposées en » plusieurs couches, se séparant très facilement. » Leur surface est tellement unie qu'on peut se dis» penser de les polir. Le porche de Saint Ignace-» Mini offre trois de ces lavasses, dont la plus grande » a plus de quinze pieds de long sur dix de large. » Il existe une autre espèce de pierre très dure, et » cependant facile à travailler, laquelle par son » poids et les autres caractères paraît contenir du » fer. C'est celle qui est la plus employée pour la » construction.

» Il existe dans la contrée un nombre considéra» ble de plantes médicinales. Les Indiens, qui les » emploient dans leurs maladies, leur ont donné » des noms divers; mais tant qu'un homme de l'art » ne les aura pas étudiées et n'aura pas déterminé » leurs propriétés, il sera difficile d'en faire une » application utile.

» Deux articles de première nécessité manquent » dans la province, le sel et la chaux. On retire le » premier de Buénos-Ayres et du Paraguay, et on » extrait le second de coquillages que l'on trouve » en abondance dans la plaine et que l'on fait cal» ciner. La chaux ainsi préparée sert à blanchir les » maisons et les églises.

» Il est rare de rencontrer des insectes qui incom» modent tels que puces, punaises et poux... On » voit même peu de moustiques (cousins) dans les » habitations, bien que dans la campagne on en

» rencontre de très gros qui tourmentent les animaux et même l'homme. Le seul insecte incommodant dans nos villages, c'est celui que nous appelons *pique;* il s'introduit facilement sous la peau, s'y développe et y dépose ses œufs; mais outre qu'il est facile de l'extraire, il s'écoule des mois entiers sans en rencontrer un seul, quand les habitations sont tenues proprement.

» Il existe des serpents en assez grand nombre; généralement ils ne sont pas aussi dangereux qu'on le dit; on en voit peu dans les lieux habités.

» Dans les forêts et même dans la plaine on rencontre des tigres, des léopards, des renards, des tapirs, des autruches..... Ces animaux attaquent rarement l'homme. Il existe également plusieurs espèces d'oiseaux : les plus remarquables sont les perroquets, les aras (quacomayo), le corbeau blanc, le tucan, le pigeon ramier, la tourterelle, le canard marin et sauvage, et une infinité d'autres, bons pour la table.

» Le climat est tellement salubre que je doute qu'il en existe un autre dans n'importe quelle partie du monde qui le soit autant, même pour les étrangers. Seulement les personnes qui se livrent au libertinage sont souvent atteintes de siphilis, maladie assez commune chez les indigènes, mais qui n'exerce pas les mêmes ravages chez eux que chez les espagnols. — Les fièvres intermit-

» tentes désignées ici sous le nom de *chucho* s'ob-
» servent dans certaines saisons de l'année, prin-
» palement en automne; mais elles sont si peu
» graves que quand elles frappent de mort, c'est
» parce qu'aucun secours n'a été donné au malade.
» Seules, la variole et la scarlatine font parfois des
» ravages épouvantables : cette mortalité s'explique
» parfaitement par cette habitude des habitants de
» s'éloigner des malades et de les abandonner sans
» secours aussitôt que l'épidémie se déclare (1).

» Je n'ai pas vu et je ne sache pas qu'il existe
» dans toute la province des Missions un seul fou
» ou aliéné : les difformités et les paralysies sont
» rares, et on rencontre très peu de maladies chro-
» niques..................................
» .... »

(Extrait traduit d'un Mémoire sur les Missions adressé à d'Azara, en 1800, à Paris, par Gonzalès de Doblas, Lieutenant-gouverneur des Missions. — *Colleccion de Obras por Pedro de Angelis, tomo tercero).*

On peut consulter encore un Mémoire très détaillé sur les Missions par le général Diego Alvear, le rapport du Père jésuite Henin, et les Voyages de d'Azara.

---

(1) A l'époque où écrivait Doblas, la vaccine n'était pas encore pratiquée dans l'Amérique du Sud : aujourd'hui on vaccine dans toutes ses contrées, et les malades mieux soignés échappent généralement à l'épidémie.

TABLEAU

Comprenant les Etablissements Jésuitiques les plus considérables, avec le chiffre de leur population recensée en 1800, *l'année de leur fondation, leur latitude et longitude, d'après* D'ARAZA.

VILLES ET VILLAGES.	Année de leur fondation.	Latitude Australe.			Longitude Occidentale.			NOMBRE d'habitants.
San José Y.	1633	27	45	52	58	8	57	1352
San Carlos Y.	1631	27	44	36	58	17	12	1280
Apostoles Y.	1632	27	54	43	58	9	19	1821
Concepcion Y.	1620	27	58	44	57	57	13	2104
Santa Maria la Mayor Y.	1626	27	53	44	57	46	4	911
Martires Y.	1633	27	47	37	57	40	2	937
San Javier Y.	1629	27	51	8	57	34	4	1379
San Nicolas Y.	1627	28	12	0	57	39	53	3667
San Luis Y.	1632	28	25	6	57	22	14	3500
San Lorenzo Y.	1691	28	27	24	57	8	30	1275
San Miguel Y.	1632	28	32	26	56	59	27	1973
San Anjel Y.	1707	28	17	19	57	0	12	1986
Yapeyu Y.	1626	29	31	47	58	58	28	5500
La Cruz Y.	1629	29	29	1	58	48	28	2500
Santo Tomé Y.	1632	28	32	49	58	17	43	1500
San Borja Y.	1690	28	39	51	58	15	58	1800
Ytaty Y.	1588	27	17	0	60	31	38	712
Loreto Y.	1555	27	19	28	57	54	39	1519
San Ignacio-Miny Y.	1555	27	14	52	57	55	14	806
Itapua Y.	1614	27	20	16	58	12	59	1409
Candelaria Y.	1627	27	26	46	58	7	35	1514
Santa-Ana Y.	1633	27	23	45	57	58	39	1430
Corpus Y.	1622	27	7	23	57	52	29	2267
Concepcion B A.	1773	23	23	8	59	36	4	1551

CONCLUSION.

Je termine ici le tableau abrégé de la situation malheureuse de la petite culture en Europe, et l'exposé des ressources qu'offrent les provinces de la Plata pour l'améliorer. Je suis loin d'avoir épuisé le sujet : j'ai oublié bien de misères d'un côté; de l'autre n'ayant observé que partiellement cette vaste, riche et magnifique contrée, je n'ai pu avoir, je n'ai eu d'autre prétention que d'indiquer aux économistes et aux amis des améliorations sociales, une voie qui, selon ma conviction, produira des résultats immenses au bénéfice de l'intéressante population agricole, de l'industrie et du commerce européens. D'autres, je l'espère, viendront combler avec plus de talent la lacune que le temps, ni mes faibles facultés ne me permettaient pas de remplir (1);

(1) Les Etats de l'immense bassin de la Plata attendent leur Tocqueville : histoire politique, histoire naturelle, géographie; tout est à faire : un vaste champ d'exploration est ouvert aux intelligences, une grande gloire à acquérir, un immense service à rendre aux sciences, à l'industrie, au commerce, à l'humanité.

ils agrandiront, ils complèteront mon œuvre à peine ébauchée. Je n'entends en ceci ne m'attribuer d'autre mérite que celui d'avoir popularisé dans les provinces de la Plata l'idée de la colonisation par des éléments européens, celui d'avoir entrevu les richesses immenses qu'offrent à l'industrie agricole ces terres vierges et d'une fertilité sans égale, celui enfin d'avoir combiné un système de colonisation, tel que jamais il n'en a été proposé un plus avantageux aux cultivateurs.

Mon système de colonisation n'est ni une conception de cabinet, ni le produit d'un caprice. Fils de cultivateur et cultivateur moi-même, quarante années de relations avec la population agricole m'avaient initié aux privations, aux souffrances, aux misères du petit cultivateur. Trois années de voyages dans l'intérieur des provinces de la Plata, trois années d'étude et de fatigue, tels ont été les éléments préparatoires de mon œuvre de colonisation. Les circonstances providentielles qui, en renversant la tyrannie militaire de Rosas, ont créé le nouvel ordre de choses dans l'Amérique du Sud, ont placé à la tête du gouvernement des provinces des hommes intelligents et amis du progrès humain, ont substitué aux bruits de la guerre les préoccupations des questions économiques, industrielles et commerciales, l'activité du travail, l'esprit d'entreprise que suggère une époque de paix; telles sont, dis-je, les circonstances qui m'ont permis de pour-

suivre et de réaliser ma pensée: L'extinction du paupérisme agricole par la colonisation dans l'Amérique du Sud, la régénération de la population agricole européenne par l'acquisition pacifique et laborieuse du riche sol des provinces de la Plata : « Faire tourner au profit de la civilisation moderne » un sol magnifique, conservé, désert au préjudice » du pays par des gouvernements égoïstes et inintel- » ligents qui se sont succédé jusqu'à ce jour dans » les provinces de la Plata. » — ALBERDI. — *Bases y puntos de partida para la organisacion politica de la Republica Argentina.* — Buenos-Ayres 1852.

FIN

DE L'EXTINCTION DU PAUPÉRISME AGRICOLE.

61

R. Vermejo
Paraguay
Nembuca
Rio Verde
Rio
R i
Ensenadas
S. Cosme
Fernado
S.
CORRIENTES
S. Louis
M E D
Empedrado
M
28
Riacho ou R. Blanco
R. S. Lorenzo
Ambrosio
Rio
Saladas
R. Brancas
Carzas
Parana
A R G E N T I N
Lucia
Bellavisto
S. Roque
S. Miguel
S. Lorenzo
R. Capiveras
S.
Rio
Sta. Lucia
29
R. Sn. Geronimo
Goya
Bateles
Rio
Corrientes
Rio
Ouest
Est
Malabrigo
Rio
Ovegai
C H A C O
Esquina
30
Cu
R. Sarandi
Pago Largo
E
ce de
NTES
Rio Guaiquiraro
par
UGNES
E N T R E R I O S
s des Jesuites
Concord) du temps des Jésuites
61

Gravé chez Erhard r. St. André des Arts 14
u 6 rue Antoine Dubois Paris

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

ET INDUSTRIEL

DES

PROVINCES CONFÉDÉRÉES

DE LA

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

APERÇU

GÉOGRAPHIQUE ET INDUSTRIEL

DES

PROVINCES CONFÉDÉRÉES

DE LA

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Les Provinces Argentines désignées sous le nom de *Provinces Unies* du Rio de la Plata, lors de la proclamation de leur indépendance à Tucuman en 1816; sous celui de *Provinces Confédérées* après le traité quadrilatère de Santa-Fé, le 4 janvier 1831, viennent définitivement de se constituer en nation sous le nom de *Provinces Confédérées de la République Argentine*.

Le nombre des provinces qui ont accepté la constitution nationale le 9 juillet 1853 est de treize. Mais le Chaco austral se trouvant compris dans le territoire argentin par le traité du 22 juin 1852, conclu entre le Paraguay et la Confédération, le

nombre des provinces de la République Argentine peut s'élever à quatorze qui sont : *Santa-Fé — Cordova — Saint-Louis — Mendoza — San-Juan — La Rioja — Catamarca — Santiago d'el Estero — Tucuman — Salta — Jujuy — Chaco — Corrientes — Entre-Rios*. — Le territoire de ces provinces, y compris celle de Buenos-Ayres, séparée encore aujourd'hui, s'étend entre le 22° et 40° de latitude sud, 58° et 71° de longitude occidentale, méridien de Paris.

Limites. — Les limites sont les Cordillères chiliennes à l'ouest, les fleuves Vermejo et Parana au nord, l'Uruguay et l'océan à l'est, les Pampas et la Patagonie au sud.

Superficie. — La superficie du territoire argentin est de 138,000 lieues carrées d'après Magariños Cervantes (*Nacional de Buenos-Ayres*, du 10 novembre 1852); c'est-à-dire qu'elle est égale à celle de l'Europe entière, la Russie exceptée.

Population. — La population totale des Provinces Argentines ne dépasse pas un million et demi d'habitants, y compris les étrangers et les indiens.

Religion. — La religion catholique est la religion de l'Etat, mais l'exercice des autres cultes est libre.

Langue. — La langue espagnole est généralement parlée, le guarani est la langue vulgaire des provinces du nord.

Climat. — Le climat est des plus salubres, jamais on n'a observé dans ces provinces les grandes épidemies de peste, de choléra, de fièvre jaune qui, à certaines époques, déciment la population dans d'autres régions.

A l'exception du sud de la province de Buenos-Ayres et des Cordillères, on n'observe jamais ni neige, ni grandes gelées dans les Provinces Argentines. Le froid ne se fait sentir que par les vents du sud; les chaleurs sont modérées, et celles un peu fortes en été durant les mois de décembre et janvier, sont supportables. La température entre Buenos-Ayres et le Paraguay varie de 3 à 37 centigrades. — *(Observations faites en 1822, à Buenos-Ayres et d'après d'Azara et d'Arenales.)*

Dans les provinces du nord, Corrientes, Chaco, Jujui, Salta, Tucuman, les arbres conservent leur feuillage vert pendant tout le cours de l'année, un printemps continuel paraît régner dans ces contrées.

Météores. — Les orages sont fréquents surtout en hiver et au printemps, néanmoins la grêle est rare, et les pluies qui sont en général des pluies d'orage sont de courte durée. La température est variable et plus souvent humide que sèche.

Aspect du territoire. — Si l'on excepte la partie montagneuse des Cordillères à l'ouest, le territoire de la Province Argentine offre l'aspect d'une immense prairie ondulée, traversée par des milliers de cours d'eau. Nue vers le sud, cette plaine est parsemée de forêts dont les arbres acquièrent plus de grosseur à mesure que de la ligne de Santa-Fé on avance vers le nord. Ces forêts sont en général situées le long des fleuves et rivières, ou disposées en bosquets d'orangers, de lapachos, de palmiers, d'espenillos... principalement dans la province de Corrientes, Chaco, Salta.

Fleuves et Rivières. — Des flancs du vaste amphitéâtre montagneux formé par les Cordillères à l'ouest, et la chaine de Matogrosso au nord, surgissent d'innombrables sources d'eau qui alimentent les milliers de rivières, qui fertilisent en l'arrosant l'immense plaine argentine. Ces rivières se réunissent les unes aux autres pour former une multitude de fleuves navigables, qui presque tous vont se jeter dans le fleuve roi, le Parana, dont la jonction avec l'Uruguay, à vingt lieues nord-ouest de Buenos-Ayres, forme le Rio de la Plata.

La Plata. — La Plata (*Parana guazu* des Indiens), immense estuaire de soixante-dix lieues de longueur, sur une largeur de dix lieues à

son origine, et de trente à son embouchure dans l'océan, entre les caps Sainte-Marie et Saint-Antoine. Le Rio de la Plata est le vestibule de la navigation des Provinces Argentines et de la République de l'Uruguay. Les navires de tout calage peuvent le remonter, en suivant les deux canaux nord et sud, séparés par le banc Ortiz.

Le Parana. — Le Parana (1) est un des fleuves les plus considérables du globe. Son parcours du nord au sud est de plus de cinq cents lieues. D'Azara pense que le volume de ses eaux égale celui de tous les fleuves de l'Europe réunis.

Le Parana se forme de la réunion de deux grandes rivières brésiliennes, — le Rio-Grande qui prend sa source vers le 20e degré dans la province de Minas-Geracs, et le Paranahiba dont l'origine au nord se confond avec celle de certains affluens de l'Amazone. — A partir du point de jonction de ces deux rivières, le Parana se dirige vers le sud-ouest, arrose la province brésilienne de Saint-Paul, qui lui fournit de nombreux affluents, rencontre vers le 23e degré le territoire de la République du Paraguay, prend de là sa direction vers le sud et baigne les cent lieues frontières de cette république; arrivé aux

(1) Parana dérive de la langue Guarani, *para*, mer et *ana*, comme, — fleuve grand comme la mer : — Le Rio de la Plata était appelé Parana Guazu, grand Parana.

Missions Correntines, il se contourne vers l'ouest pour aller à cent lieues de là recevoir les eaux du fleuve Paraguay; là le Panara prend une forme grandiose et majestueuse. Le volume de ses eaux rétréci en face de la ville de Corrientes dans un lit d'environ trois kilomètres de large, ne tarde pas à s'élargir et à se diviser en canaux secondaires, qui plus loin rentrent dans le canal principal pour se séparer de nouveau et s'y réunir encore, formant ainsi dans tout son parcours un archipel d'îles et d'îlots, couverts de joncs, de saules, de sang dragon, de ceibos aux éclatantes fleurs, paniculées de couleur purpurine..... Plusieurs de ces îles offrent une superficie de plusieurs lieues carrées; quelques unes près de Buenos-Ayres sont couvertes de pêchers et d'orangers, qui fournissent à la saison, au marché de cette ville, une quantité considérable de fruits. A partir de Santa-Fé, à 160 lieues au-dessous de Corrientes, le Parana se contourne de nouveau vers le sud-est, et va à 130 lieues de là se jeter par neuf embouchures différentes dans le Rio de la Plata, où il unit ses eaux à celles du fleuve Uruguay.

D'après le capitaine anglais A.-T. Hotham, le point où les navires qui remontent la Plata et le Parana trouvent le moins de profondeur est situé près de l'île Martin-Garcia, où par les basses eaux la profondeur n'est que de 14 pieds anglais (4 mètres 20). A dix lieues plus haut s'ouvre la grande

embouchure du Parana, le Guazu. A partir de ce point la profondeur est plus considérable; elle est de plus de dix mètres en certains endroits.

« Après le difficile passage de Martin-Garcia, » dit M. Hotham (Commercio del Plata du 28 » août 1853), aucun obstacle ne s'offre à la navi- » gation du Parana jusqu'à 150 mille (50 lieues) » plus haut. Partout le canal est profond, et on peut » naviguer sans crainte de jour et de nuit claire, » jusqu'au Rosario, point le plus important de la » côte, car là est le marché, sinon le plus impor- » tant, du moins le plus occidentalement situé sur » le fleuve, conséquemment le plus rapproché des » provinces intérieures. Le mouillage en est excel- » lent, les navires peuvent jeter l'ancre à proximité » de la terre, décharger et charger avec la plus » grande facilité : et comme j'ai déjà dit que les » navires jaugeant 4 mètres peuvent en toute saison » naviguer jusqu'à ce point, il n'est pas douteux » pour moi qu'un commerce direct de l'Europe au » Rosario ne puisse s'établir avantageusement pour » un grand nombre de bricks et de corvettes.

« A 240 milles (80 lieues) du Rosario on ren- » contre le paso Saint-Jean, le plus difficile du fleuve » par son peu de profondeur durant les basses eaux; » seuls les navires calant 7 pieds et demi (2 mè- » tres 25) peuvent le traverser en toute saison. » A partir de ce point les navires ne trouvent plus » d'obstacles jusqu'à Corrientes et même l'Assomp-

» tion. Voici un tableau qui pourra servir pour
» la navigation de ces contrées.

RIO DE LA PLATA.

De Montevideo au canal Martin-Garcia, distance 100 milles (33 lieues);
accessible pour les navires calant.. 16 à 18 pieds (4 m 80 à 5 m 40).

RIO PARANA.

Du canal Martin-Garcia à Corrientes, distance 540 milles (180 lieues) :
accessible pour les navires calant : basses eaux. 7 pieds 1/2 (2 m 25).
crues d'eau.. 14 pieds (4 m 20).
De Corrientes à Candelaria (1), distance 150 mille (50 lieues).
accessible pour les navires calant : basses eaux. 7 pieds 1/2 (2 m 25).

RIO PARAGUAY.

De Corrientes à l'Assomption, distance 200 milles (62 lieues).
Pour navires calant........................ 7 pieds 1/2 (2 m 26).
De l'Assomption à Cuyaba et Matagrosso (Brésil), distance 800 milles (220 lieues).
Je crois que les navires calant 7 pieds 1/2 (2 mètres 26), peuvent remonter jusqu'à Coïmbre.

RIO VERMÉJO.

De son embouchure avec le Paraguay, jusqu'au 28me degré, 500 milles (160 lieues).
Pour navires calant................... 7 pieds 1/2 (2 m 25). (2)

« Le Parana paraît former un canal naturel
» pour les vents, car continuellement ils soufflent
» du nord ou du sud : les observations météoro-

(1) M. Hottham commet ici une erreur; la distance de Corrientes à Candelaria est d'au moins 80 lieues. Les autres chiffres de distance me paraissent également trop réduits.

(2) Soria et le R. P. jésuite Murillo donnent par les plus basses eaux une profondeur de 3 vares (2 mètres 58), sur toute la longueur du Vermėjo, de son embouchure à la Esquina — 200 lieues.

» logiques faites à Buenos-Ayres en 1822, donnent
» deux jours vent du nord pour un du sud.

« Le courant des eaux varie selon la saison de
» 2 mille à 4 mille à l'heure (3 à 6 kilomètres.) »

A.-T. Hotham,
Capitaine au 17e Régiment.

(Extrait du journal le Times.*)*

Les crues du Parana ont régulièrement lieu de décembre à fin avril, époque où elles commencent à diminuer. L'inondation des rives se fait par regorgement des eaux vers les affluens.

Uruguay. — L'Uruguay est le second grand fleuve du bassin de la Plata. Il prend sa source dans la province de Sainte-Catherine (Brésil), se dirige d'abord vers l'ouest, puis sud-ouest : arrivé aux Missions Correntines, à une distance de 18 lieues du fleuve Parana, il prend sa direction vers le sud, sépare la République de l'Uruguay et la province de Rio-Grand (Brésil) de la Confédération Argentine, et se jette dans le Rio de la Plata en confondant ses eaux avec celles du fleuve Parana. Il est navigable pour les navires de 80 tonneaux, jusqu'au Salto, à 60 lieues de son embouchure.

Paraguay. — Le Paraguay est le principal affluent du Parana, dans lequel il se jette à dix

lieues au nord de la ville de Corrientes. Ce fleuve est profond et sinueux; il est navigable jusqu'à Coïmbre (Brésil), à 200 lieues au nord de son embouchure. Il sert de limite occidentale à la République du Paraguay, et reçoit les eaux d'une infinité de rivières dont les principales sont le Pilcomayo et le Verméjo.

PILCOMAYO. — Le Pilcomayo prend son origine dans les environs de Chuquisaca, capitale de la Bolivie, se dirige vers l'est sud-est, jusqu'à sa rencontre avec le Paraguay : son cours qui traverse le grand Chaco, est encore peu connu.

VERMÉJO. — Le Rio Verméjo se jette dans le Paraguay à vingt lieues environ au nord de la ville de Corrientes. Les nombreux torrents qui descendent du versant méridional des montagnes Boliviennes forment en se réunissant le Rio Verméjo, dont le rameau principal est le Rio grande de Jujuy : sa direction vers le sud est parallèle au cours du Pilcomayo. Son parcours, depuis sa jonction avec le Rio grande (Las Juntas) jusqu'à son embouchure, est de 352 lieues, d'après Murillo, et de 366 d'après Cornejo. Son minimum de profondeur est de trois vares (2 mètres 58), ce fleuve est très sinueux et inonde de vastes contrées pendant ses crues. Il traverse les belles terres du Chaco et sert de limite nord au territoire

de la Confédération Argentine. Le Rio Verméjo est appelé, dans un temps qui n'est pas éloigné, à desservir le commerce de la Bolivie et celui des riches provinces Argentines, Jujuy, Salta, Tucuman, en les mettant en communication avec le Parana.

Je ne parlerai pas de plusieurs autres fleuves navigables dans une partie de leur cours, tels que les Rios Tibicuari, Corrientes, Mirinay, Salado, Dulce, Tercero, San Géronimo,..... ni des milliers de rivières qui traversent la plaine Argentine; elles sont, commercialement parlant, d'une importance trop secondaire pour que je les décrive.

Sol. — La croûte terrestre qui compose le sol des provinces Argentines repose sur une roche continue de nature granitique, qui des Cordillères va se perdre dans l'Océan à l'est et au cap Horn au sud. La profondeur de cette croûte, d'après d'Azara, ne dépasserait pas sept toises. Ce chiffre ne me paraît pas absolument exact, car les barrancas de Bellavista, celles situées entre cette ville et Sainte-Lucie, et plusieurs autres points, offrent une profondeur de plus de quinze mètres.

Les couches profondes varient de nature, argileuse entre la Colonia et las Vacas, calcaire et marneuse à Montevideo et dans l'Entre-Rios, elle est sabloneuse à Bellavista; dans cette dernière localité le sable qui paraît avoir été déposé par les eaux offre plusieurs couches distinctes de couleurs diverses.

La couche superficielle du sol, sabloneuse dans les Pampas, nitreuse et salée dans certaines localités des provinces de Buenos-Ayres et Saint-Louis, est généralement composée d'une terre noire dont l'épaisseur varie de un pouce à un mètre. Sa composition est argilo-sabloneuse; sa couleur noire paraît résulter d'éléments carbonés, provenant de détritus végétaux que les eaux ont mêlés au sol en s'y infiltrant. Je ne suis pas éloigné de croire que cette terre qui porte le caractère des terrains d'alluvion, n'ait été déposée, soit par les eaux de la mer en s'éloignant de ces parages, soit par les nombreux courants d'eau qui descendent des Cordillères et des montagnes Brésiliennes. C'est à ce terreau, sur lequel depuis trois siècles des millions d'animaux ont déposé leur fumier, qu'est due la grande fertilité du sol du bassin de la Plata.

Culture. — Si l'on considère le peu de population qui existe dans les immenses plaines des provinces de la Plata, le peu de disposition des gens du pays pour le travail, leur prédilection pour l'industrie si productive de l'élève du bétail, on comprendra pourquoi la culture du sol y est si peu répandue. C'est tout au plus si le nombre de cultivateurs s'élève à dix mille dans tout le territoire de la confédération Argentine.

Froment. — Le froment est principalement cul-

tivé dans la province de Buenos-Ayres et celle d'Entre-Rios ; plusieurs français viennent d'entreprendre, sur une plus grande échelle, et avec plus d'intelligence et de soin, cette industrie dans les environs de Montevideo.

La charrue se compose d'une longue perche, traversée à son extrémité postérieure d'une espèce de coin en bois, en forme de soc et d'un manche pour la diriger. La terre est mal labourée par cet araire qui la rompt sans la verser, pendant que de grandes parcelles de sol restent non labourées entre les raies.

Le blé semé en juin et juillet (1), sans engrais, est recouvert au moyen d'un fagot d'épines, promené sur cette terre friable. Il est récolté en décembre. La main d'œuvre est si chère (80 à 100 francs par mois), et le cultivateur si peu disposé au travail, que l'on voit des propriétaires qui pour les travaux de moisson et de dépiquage, cèdent la moitié de leur récolte.

Le blé faucillé n'est enlevé que pour être immédiatement dépiqué au moyen de chevaux ; cette opération n'est qu'un jeu pour ces hommes vivant à cheval. L'incurie du cultivateur est poussée si loin, que souvent les blés fauchés restent en terre si

(1) Le lecteur sait que les Provinces de la Plata se trouvant situées au sud de l'équateur, les saisons sont interverties, c'est-à-dire que l'été dans la Plata correspond à notre hiver, l'automne à notre printemps, et *vice versâ*.

longtemps, que les épis s'égrenant par les chaleurs, ou le grain s'altérant par les pluies, fait qu'ils perdent une partie de leur récolte. Néanmoins le rendement est de 25 pour 1 et même de 30 pour 1, d'après Manuel de la Sotta qui a cultivé dans la province de Buenos-Ayres. (*Historia del Uruguay, 1837*). — Wilde et Nunez dans la notice sur les Provinces Argentines, élèvent le rendement du blé à 80 pour 1 dans les provinces de Saint-Jean et de Santiago de l'Estero.

Le cours du froment a été en moyenne en 1853 à Montevideo et à Buenos-Ayres de sept piastres argent (30 francs) la fanègue (13 décalitres). D'après le colonel Arénales, le cours du blé serait à Salta de 8 à 12 patacons (40 à 50 fr.) la double fanègue (26 décalitres).

Maïs. — Le maïs est généralement cultivé dans toutes les provinces de la Confédération. Il en existe cinq espèces : 1° le blanc, 2° le *morocho* à grain plus dur et à épi plus gros que le précédent, 3° le quarantain, 4° le *pesingallo* à épi long, à grain pointu, crêvant facilement, 5° le rouge.

Culture. — La terre légèrement labourée on trace des rayons parallèles, distancés les uns des autres d'une vare environ (86 centimètres); le maïs se sème sur ces rayons dans des trous de quatre pouces environ de profondeur, pratiqués avec le plantoir, et séparés les uns des autres d'environ

deux pieds. Trois grains sont déposés dans chaque trou que l'on couvre de terre avec le pied; les trois tiges qui en sont le produit acquièrent jusqu'à deux et trois mètres de hauteur, et fournissent généralement trois et quatre épis chaque.

Le maïs rend ordinairement 80 pour 1 d'après Manuel de la Sota; je l'ai vu rendre 100 pour 1 à Corrientes et à Bellavista, c'est-à-dire quarante hectolitres par hectare.

Le cours ordinaire à Montevideo et Buenos-Ayres est de deux à trois patacons (10 à 15 fr.) la fanègue de treize décalitres.

Les gens du pays mangent beaucoup de maïs, soit en épi tendre, bouilli au pot (*choclo*), soit rôti sous la cendre (*tostado*), soit concassé pour la préparation de diverses pâtes.

Orge. — L'orge est cultivée aussi dans quelques localités, mais en petite quantité. Le seigle, l'avoine, ne sont pas cultivés.

Les haricots, les pois, les lentilles, les pommes de terre, qui pourraient fournir abondamment de magnifiques produits, sont également peu cultivés. L'importation étrangère approvisionne de ces grains les marchés de Montevideo et de Buenos-Ayres. Aujourd'hui que le commerce étranger est étendu dans l'intérieur de ces contrées par la navigation libre, il est probable que tous ces produits prendront de la valeur et seront cultivés plus en grand.

Coton. — Le cotonnier *(gossypium)*, de la famille des malvacées, est cultivé dans les provinces nord de la Confédération, Corrientes, Salta, Tucuman, Catamarca. Les habitants en bornent la culture aux besoins de la famille. Dans un temps qui n'est pas éloigné, le coton est appelé à jouer un rôle important dans la production des Provinces Argentines, car les commerçants européens dans ces contrées ne peuvent tarder de comprendre dans leurs chargements de retour cette précieuse denrée, destinée par sa qualité et l'abondance de sa production à lutter avantageusement avec le coton des Etats-Unis. Déjà des planteurs de l'Amérique du Nord, frappés de la supériorité du coton de Corrientes, ont transporté leur industrie dans cette province, aux environs de Bellavista.

Le genre arborescent est le plus généralement cultivé, son coton à soie longue et fine est d'un blanc argenté.

Culture. — La terre préparée par un labour, on trace comme pour le maïs des rayons distancés de deux mètres, on fait avec le plantoir des trous avec écartement d'un mètre, autour desquels on sème trois graines de cotonnier, que l'on recouvre de terre. Quand après huit jours la plante s'est élevée au-dessus du sol, on sarcle, et aussitôt que le cotonnier a poussé des rameaux, on fait un second sarclage et on le chausse, en ayant soin de ne laisser qu'un seul pied et d'arracher les autres.

Plusieurs planteurs se bornent à un seul sarclage, il en est même qui ne sarclent pas du tout, et laissent pousser la plante à la grâce de Dieu. La graine semée en septembre (printemps) donne des fleurs en décembre, et le coton peut commencer à être récolté dès la fin de janvier. Cette opération se pratique à la main, en enlevant des capsules le coton que l'on renferme dans une sacoche pendue aux épaules de la personne. On recueille ainsi le coton à Corrientes et à Salta durant six mois de l'année, de février à août. Pendant ce dernier mois on coupe ras de terre la tige du cotonnier, on pratique un labour pour enlever les herbes parasites, et l'on attend la saison nouvelle pour la récolte suivante; ainsi successivement pendant huit à dix ans, époque à laquelle on renouvelle la plante.

Chaque plante de cotonnier produit une livre de coton la première année, de deux à quatre les années suivantes. J'ai vu à Corrientes un cotonnier qui en 1852 fournit dix livres de coton; ainsi 5,000 cotonniers semés dans un hectare de terre produisent au minimum dix mille livres de coton, lesquel se réduisant au quart par le nettoyage, donne pour rendement net 2,500 livres ou 25 quintaux, soit à 40 fr. le quintal, le rapport brut de l'hectare serait 1,000 francs.

TABAC. — Le tabac (*nicotiana tabacum*) est généralement cultivé dans les Provinces Argentines du

nord; sa culture pourrait donner des bénéfices considérables si on y apportait les soins intelligents que cette plante exige. Jusqu'à ce jour on l'a bornée de même que celle du coton aux besoins de la localité.

Culture.— La culture du tabac dans ces contrées consiste à semer la graine au printemps (septembre), à transplanter la plante à trente centimètres de distance, et à récolter les feuilles aussitôt qu'elles commencent à sécher : on complète la dissication de ces dernières en les suspendant ou en les étalant à l'ombre. On les tasse ensuite par paquets, et on les roule en masses, que l'on lie avec des joncs ou de la ficelle. Cette culture peut se pratiquer durant toute l'année, et la récolte durer le même laps de temps.

Un hectare de terre pouvant contenir 20,000 pieds de tabac, et chacun de ceux-ci fournissant une demi livre de feuilles sèches, soit 10,000 livres, au cours de 25 centimes la livre, minimum du prix, un hectare produirait 2,500 francs au moins.

La culture du tabac étant libre, et celui-ci produisant beaucoup, un homme industrieux qui achèterait la feuille au cultivateur et la préparerait par de bons procédés, réaliserait certainement de grands bénéfices sur les marchés de Montevideo et de Buenos-Ayres, où la consommation du tabac est considérable.

Canne a sucre *(saccharum)*. — Cette plante donne de magnifiques produits à Jujuy, Salta, Tucuman et Corrientes, cependant la culture en est bornée, attendu qu'il ne se trouve pas des industriels pour en opérer l'extraction du sucre, et que à l'exception de Corrientes, favorisée par la navigation du Párana, le transport du sucre de ces provinces sur les marchés d'exportation du Rosario et de Buenos-Ayres est trop coûteux. Néanmoins la province de Salta, d'après Arenales, en produit pour la consommation locale 8,000 arrobes ou 2,000 quintaux.

Culture. — La terre suffisamment préparée dans une localité légèrement humide, on plante au printemps, par bouture, l'extrémité des tiges de la canne à 7 ou 8 pouces de profondeur sur 15 de diamètre ; un mois après on sarcle et on butte la plante, en tassant la terre autour du collet. On pratique plus tard un nouveau sarclage pour débarrasser la plante des herbes parasites et on l'abandonne ainsi jusqu'à la récolte, laquelle se fait au mois d'août (hiver). Les tiges coupées ras de terre et effeuillées, sont transportées dans un pressoir à cylindre que font mouvoir des bœufs pour en extraire le suc. Ce suc que les gens du pays appellent *miel*, est vendu aux distillateurs pour la préparation d'une liqueur *(cagna)*, très usitée dans le pays. Le prix de l'arrobe de miel (25 livres) est de 2 à 4 patacons (10 à 20 francs). Un hectare

planté en cannes à sucre peut produire net mille à quinze cents francs.

Vigne. — La vigne, qui fournit cependant d'assez beaux produits dans les Provinces Argentines, n'est cultivée un peu en grand que dans les provinces de Mendosa et San Juan, où l'on prépare un vin assez bon et de l'eau-de-vie excellente. Ces deux provinces exportent au Chili une quantité considérable de raisins secs. Dans les autres provinces la vigne n'est cultivée que dans les jardins. J'ai vu dans l'Entre-Rios, notamment à la Bajada et à Gualeguachu, de beaux et excellents raisins peser jusqu'à deux livres.

Oranger. — L'oranger acquiert dans les provinces du nord de grandes dimensions et fournit considérablement du fruit durant toute l'année. Semé en grain et transplanté, il produit du fruit la troisième année. L'oranger ne demande aucun soin, ni travail; il produit pendant quinze et vingt ans.

Un hectare planté d'orangers produit de mille à deux mille francs par an. Les oranges se vendent à Corrientes 1 à 2 patacons (5 à 10 fr.) le mille.

Plantes textiles. — Le lin et le chanvre peuvent être cultivés avec avantage, car on les voit à

l'état sylvestre acquérir un grand développement. Je ne les ai rencontrés cultivés nulle part dans les localités que j'ai traversées.

Il en est de même de l'arbuste qui produit l'indigo (*indigofera anil*), — de la garance et de plusieurs autres plantes utiles que l'on rencontre dans ces parages et qui ne sont pas cultivées.

MINERAIS. — Il existe de nombreuses mines dans les provinces de l'ouest; elles restent inexploitées par manque de bras et d'hommes intelligents pour les diriger; les plus renommées sont les mines d'or d'Upsalata, dans la province de Mendosa, de Famativa, dans celle de la Rioga, de la Rinconade, à Salta. Il existe également des mines de plomb et de cuivre dans la province de Cordova.

ÉLÈVE DU BÉTAIL.

La principale industrie dans les provinces du Rio de la Plata, la plus importante, la plus lucrative, est sans contredit l'élève du bétail. Cette industrie fera toujours la richesse de cette fortunée contrée. Une estance (propriété à pâturage) donne plus de revenu que la plus riche mine d'or, avec

cette différence qu'elle exige moins de frais et de travail que cette dernière. Le bétail se reproduisant, se développant lui-même au millieu de ces immenses prairies, pouvant être vendu à toutes les époques de l'année, la fortune, c'est le cas de le dire, vient à l'éleveur en dormant.

On peut juger des bénéfices que procure aux estanciers (éleveurs) l'élève des bœufs et des vaches par le calcul suivant fait par un estancier de la Bande Orientale, M. de Brayer : « Un capital de » neuf mille piastres (40,000 francs), employé à » l'achat de trois mille têtes de bétail placées sur un » établissement déjà monté, produit net au bout de » six années, tous frais payés, la somme de trente » mille huit cent cinquante piastres (137,193 fr. » échange de 4 fr. 25 c. la piastre), c'est-à-dire » que ce troupeau de trois mille vaches s'accroît » chaque année dans une proportion croissante de » de trente-un à trente-deux pour cent, et que, en » déduisant les animaux tués pour la nourriture des » pions (pâtres), ainsi que ceux qui ont été en état » d'être vendus sur pied pour les abattoirs ou sala- » deros, l'estancier se trouve avoir, au bout de six » années de travail et de soins, un troupeau de dix » mille quatre cent quatorze têtes de bétail.

» Il ne faut qu'un pion ou pâtre par mille têtes » de bétail, et vu la nature du terrain et la qualité » des pâturages, on compte généralement une lieue » carrée pour deux mille vaches.

» L'éducation des chevaux et des mulets exige » un peu plus de travail et de terrain. » — *Emigration et colonisation par* Arsène IZABELLE, *ex-chancelier du Consulat à Montevideo*, p. 43.

Le bétail vivant toujours au grand air sous ce climat tempéré, les étables que nous construisons à grands frais en Europe ne sont point nécessaires; une enceinte plus ou moins spacieuse, palissadée de piquets, suffit; plusieurs estanciers s'évitent même ce travail en se bornant à réunir le bétail tous les huit jours (rodeo).

La plaine du bassin de la Plata, formant une immense prairie ondulée, chaque propriété est un pâturage. Sous le climat doux et tempéré de ces contrées, les saisons n'y étant pas rigoureuses, et les pluies fréquentes, mais de courte durée, des orages y provoquant continuellement la pousse de l'herbe, l'estancier n'a nullement besoin de faire provision de fourrage pour son bétail : aussi abandonne-t-il celui-ci en plein campo et ne s'occupe de lui que pour le marquer et en opérer la vente. C'est ainsi que l'élève du bétail nécessite peu de frais et produit d'énormes revenus.

Dans les plaines de la Plata l'animal a acquis son maximum de développement à trois ans; il est vendu à cet âge pour les saladeros au prix de deux à quatre patacons (10 à 20 francs). — Les vaches produisent régulièrement tous les dix mois.

L'étendue commune des estances varie de 1 à 50

9

lieues carrées ; et le nombre d'animaux que chacune d'elles renferme, s'élève de mille à cent mille. Nicolas Anchoréna, dans la province de Buenos-Ayres, possède plus de vingt estances, comprenant plus de deux cent lieues carrées de terrain et environ trois cent mille têtes de bétail. Le général Urquiza, dans l'Entre-Rios, n'en possède pas moins de deux cent mille têtes. Le bétail était tellement multiplié en 1840 dans la province de Corrientes, que les personnes qui voyageaient dans la campagne étaient obligées de faire marcher des gens devant elles pour leur ouvrir un passage à travers les nombreux troupeaux d'animaux.

Le bétail a diminué dans les provinces de la Plata pendant les guerres qui se sont succédées sous la dictature de Rosas de 1840 à 1852 ; mais peu d'années suffiront pour le multiplier. On calcule que le chiffre des bêtes à corne qui existe aujourd'hui dans les provinces Argentines, s'élève de quinze à vingt millions, quinze par habitant. En Europe, la proportion est d'un quart pour un (1).

(1) En Europe sur deux cents cinquante millions d'habitants, le nombre des bêtes à cornes est de moins de 61,613,389, c'est-à-dire une tête de bétail pour quatre habitants.

Ils se répartissent ainsi dans les principaux Etats, d'après Moreau de Jonès *(Statistique agricole)* :

Empire d'Autriche	14,689,000.
France	9,936,538.
Angleterre, Ecosse et Irlande	7,414,000.
Prusse	5,042,010.
Espagne	2,680,000.
Suisse	1,617,000.

L'élève du bétail offre dans la Plata un vaste et riche champ d'exploitation aux capitalistes européens. Là où la terre ne coûte que cinq mille francs la lieue carrée, et chaque vache dix à quinze francs, avec un capital réduit, il est permis de former des établissements de ce genre et se créer une fortune en peu d'années.

SALADERO. — Le saladero est un établissement où l'on abat les animaux pour les dépouiller de leur cuir, saler la viande et extraire la graisse. Ces divers produits sont ensuite livrés au commerce d'exportation.

On tue parfois dans chacun de ces établissements 500 animaux par jour, bœufs, vaches, chevaux, juments...

Cette industrie occupe beaucoup d'ouvriers dont le salaire est de un à deux patacons (5 à 10 francs).

La chair des animaux est salée et transportée dans les pays à esclaves, Brésil, Cuba... où elle est employée pour la nourriture des esclaves. Pourquoi cette énorme quantité de viande, que l'on achète à vil prix dans les saladeros, ne serait-elle pas préparée sous forme de conserve ou en salaison, et envoyée à notre population pauvre d'Europe, à laquelle on fournirait ainsi un aliment à bon marché?

ÉLÈVE DU MOUTON.

—

L'élève du mouton, surtout du mérinos, est encore plus productif que celui du bétail; mais il demande plus de soins et est susceptible de plus de perte. « L'éducation des moutons donne moins » de mal que les autres, et produit incontesta- » blement beaucoup plus. Cette industrie rend » trente capitaux pour un dans l'espace de dix » années, surtout si l'on sait améliorer la qualité de » la laine par le choix des pâturages et le croise- » ment des races. » — (Arsène IZABELLE, *p.* 43).

La brebis produit deux fois par an et fournit un minimum de trois livres de laine, laquelle se vend ordinairement un réal argent (cinquante centimes) la livre.

Les moutons et brebis se vendent de deux à cinq francs chaque.

Les troupeaux sont abandonnés dans le campo et renfermés la nuit dans une enceinte clôturée de piquets (corral). Si l'on donnait au mouton, dans les provinces de la Plata, les mêmes soins qu'on lui donne en Europe, qu'on le mît à l'abri des pluies et de la rosée froide de la nuit, certainement il donnerait des bénéfices plus considérables.

Les insectes, très répandus dans ces régions, sont quelquefois préjudiciables aux agneaux; ils se fixent sur le cordon ombilical de l'animal quelques jours après sa naissance, s'y multiplient et le font quelquefois périr. Avec des soins un bon berger évite cet accident.

ÉLÈVE DU CHEVAL.

On rencontre dans les campos des provinces de la Plata de nombreux troupeaux de chevaux d'assez belle espèce, excellents pour le service de la selle. On en tue dans les saladeros un nombre considérable; le cuir, la graisse, le crin, sont livrés au commerce. Ils sont élevés de la même manière que le bétail. Dans les provinces de Cordova, Salta et Tucuman, on élève des mules que l'on fait passer en Bolivie, où elles sont vendues à un bon prix.

ÉLÈVE DU PORC.

L'élève du porc est encore une excellente industrie dans les provinces de la Plata, pour ceux qui s'y livrent avec intelligence. Le porc se multiplie considérablement et s'entretient à peu de frais. Généralement on l'élève dans les environs des saladeros où il se nourrit de chairs abandonnées. Il est moins délicat, moins susceptible de maladies, conséquemment donnant moins de pertes que le mouton.

Engraisser des troupeaux de porcs avec du maïs, comme on le fait aux Etats-Unis, en vendre la graisse et la viande salée au commerce qui l'achèterait pour approvisionner les navires, serait une excellente spéculation. Quelques européens, dans les environs de Montevideo et de Buenos-Ayres, se sont mis à engraisser des porcs et s'en sont bien trouvés. La charcuterie a pris une certaine extension dans ces deux villes pendant ces trois dernières années. J'y ai vu vendre des porcs gras quatre-vingts et cent francs. La livre de graisse se vend de deux à trois francs sur le marché de Montevideo.

Je ne parlerai pas du produit que peut fournir l'élève des autres classes d'animaux domestiques,

tels que oies, canards, poules... Je me bornerai à dire que sous le climat tempéré des provinces de la Plata, tous les animaux se multiplient et se développent d'une manière prodigieuse. Les Provinces Argentines peuvent devenir le laboratoire du pain et de la viande pour la population de la moitié du globe (1).

COMMERCE.

Le commerce le plus considérable et en même temps le plus productif dans les provinces de la Plata, est celui des cuirs, laines, crins, suif. Ces produits sont exportés en Europe et aux Etats-Unis du nord. Le commerce des mules est également assez avantageux sur les frontières de la Bolivie. Les provinces de Mendosa et San Juan font des envois assez considérables de fruits secs au Chili.

(1) En France, la part annuelle de la viande pour chaque habitant est de vingt kilogrammes, — en Angleterre, trente-deux kilogrammes, — en Prusse, dix-sept kilogrammes, — en Espagne, vingt-un kilogrammes, — en Suède, vingt kilogrammes, — dans le duché de Bade, vingt-quatre kilogrammes, — en Bavière, vingt-un kilogrammes.

Dans les provinces de la Plata, chaque habitant consomme par an mille kilogrammes de viande (*Revista industrial del Plata, setiembr.* 1853). — Aussi on ne voit parmi les gens de ce pays ni scrofuleux, ni crétins, ni bossus, ni boîteux.

TRAVAIL ET INDUSTRIE.

La cessation de la guerre civile sur les rives de la Plata, une organisation politique des provinces conçue avec intelligence et libéralité, la fusion des deux partis *unitaire* et *fédéral*, honteux aujourd'hui de s'être dévorés l'un l'autre durant vingt années, ces diverses circonstances créent pour les Provinces Argentines une nouvelle situation de laquelle va dater une ère d'une rapide et grande prospérité.

Aux préoccupations de la guerre a succédé la passion des études économiques, travaux publics, production indigène, émigration, industrie, navigation intérieure.... Telle est la nouvelle carrière que se proposent de suivre les intelligences actives de ce pays. Heureuse transformation de l'esprit humain qui, après avoir par un amour excessif pour la liberté poussé l'homme à se détruire, rentre dans la voie humanitaire pour améliorer son sort et agrandir le cercle du bien être par le travail, le commerce, l'industrie.

Dans ces contrées si peu peuplées, où les arts ont fait si peu de progrès, où la main d'œuvre est chère, nos travailleurs et artisants Européens trouveront à l'avenir un débouché qui s'étendra de jour

en jour, les capitalistes un placement avantageux pour leurs capitaux (1), et les hommes d'entreprise un vaste champ d'exploitation pour leur activité.

Le salaire pour le travailleur des diverses industries est le suivant :

1° Ouvrier agricole — par journée avec nourriture...........	1/2 à 1 patacon (3 à 5 fr.)
Ouvrier agricole — par mois avec logement et nourriture.	12 à 16 patacons (60 à 80 fr.)
2° Charretier en ville conduisant sa charrette avec un ou deux chevaux, par jour.........	5 à 6 patacons (25 à 30 fr.)
3° Charron, charpentier, journée sèche.....................	1 à 2 patacons (5 à 10 fr.)
4° Menuisier, journée sèche.....	1 1/2 à 2 patacons (8 à 10 fr.)
5° Serrurier, forgeron, journée sèche.....................	1 1/2 à 2 patacons (8 à 10 fr.)
6° Tailleur, homme par j. sèche.	1 à 2 patacons (5 à 10 fr.)
Tailleur, homme au mois....	35 patacons (175 fr.)
Femme, par j. sèche.	1 patacon (5 fr.)
7° Cordonniers en chambre :	
Homme, une p. de bottes vernies	2 patacons 1/2 (12 fr.)
une p. de bottes de cuir.	2 patacons (10 fr.)
Femme, par jour pour piquer.	1 patacon (5 fr.)
8° Boulanger, au mois, logé et nourri....................	20 à 30 patacons (100 à 150 fr.)
9° Cuisinières, bonnes d'enfants, nourrices, par mois, logées et nourries................	12 à 16 patacons (60 à 80 fr.)
10° Peintre en bâtiments, journée sèche....................	1 1/2 patacon à 2 (8 à 10 fr.)

(1) L'intérêt régulier de l'argent sur hypothèque est, à Montevideo et Buenos-Ayres, de 12 et 18 pour cent par an. On peut juger des bénéfices que doivent rapporter le commerce et l'industrie d'après ce chiffre d'intérêt du capital.

ORGANISATION POLITIQUE

DES

PROVINCES ARGENTINES.

Après la guerre de l'indépendance de 1810 à 1814, les Provinces Argentines se constituèrent séparément (1); chacune eut son pouvoir législatif (chambre des représentants), son pouvoir exécutif (gouverneur), son pouvoir judiciaire (tribunal de justice).

Les tentatives faites en 1819 et 1826 pour réunir toutes ces provinces en un seul faisceau national, échouèrent, parce que les constitutions de ces deux époques, élaborées, discutées sous l'influence des hommes de Buenos-Ayres, créaient une prépondérance trop marquée à cette dernière province, et

(1) Constitution d'Entre-Rios, en 1821.
Constitution de Corrientes, en 1824.
Constitution de Mendosa, en 1827.
Constitution de Buenos-Ayres, en 1833.

portaient atteinte au principe d'égalité de souveraineté provinciale. De là refus des provinces d'obéir à ces constitutions, de là l'origine des deux partis, *unitaire et fédéral.*

Rosas, qui avec l'aide du parti fédéral, renversa dans la province de Buenos-Ayres le parti unitaire, et en poursuivit les membres pendant vingt ans, de la manière la plus sanguinaire, Rosas ne fit en définitive autre chose que imposer par la terreur son pouvoir dictatorial au nom de la fédération; les provinces qui avaient tant lutté pour le grand principe de l'égalité de droits et priviléges provinciaux, devinrent les vassales du tyran et de la ville de Buenos-Ayres. Autorité, droits de douane, monopole commercial, tout se concentra sur Buenos-Ayres et sur la personne du despote qui la gouvernait. Cet état anormal dura vingt ans. Ce n'est pas que les provinces n'aient cherché de temps en temps à secouer le joug qui les opprimait, et à détruire le monopole qui les ruinait; Corrientes, Tucuman, Catamarca, prodiguèrent le sang de leurs enfants pour cette noble cause; elles tombèrent victimes de leur généreux dévouement. — Enfin le 1er mai 1851, le général Urquiza (1), gouverneur

(1) Quelques passionnées et injustes que soient les accusations dirigées contre le général Urquiza par ses ennemis, quel qu'aient été ses antécédents, l'histoire plus impartiale dira : en brisant la dictature militaire du tyran de Buenos-Ayres, en faisant cesser le monopole commercial et politique de cette province sur les pro-

d'Entre-Rios, un des principaux lieutenants de Rosas, jugeant que le moment était venu d'en finir avec le monopole de Buenos-Ayres, et la dictature de Rosas qui cherchait à perpétuer son pouvoir; qu'au régime du caprice et de la terreur, il était urgent de substituer le régime de la loi, celui du véritable gouvernement représentatif; le général Urquiza, dis-je, entreprit dès lors la difficile mais glorieuse mission de renverser le tyran de Buenos-Ayres, cause perpétuelle de guerre dans cette belle mais infortunée contrée, et de doter les Provinces Argentines de l'organisation nationale, après laquelle elles aspiraient depuis trente ans.

Le succès couronna l'entreprise du général Urquiza; le tyran renversé, les députés des provinces, constitués en Congrès National, en vertu du traité de Saint-Nicolas, ont pu se réunir à Santa-Fé le

vinces intérieures, en préparant à ces dernières la voie à leur organisation nationale, le général Urquiza a rendu un service d'une immense portée à sa patrie; il a bien mérité de la civilisation et de l'humanité, en proclamant l'abolition de la peine de mort et de la confiscation des biens pour cause politique; les nations étrangères plus reconnaissantes n'oublieront pas que le général Urquiza ouvrit libéralement à tous les pavillons les fleuves et le commerce de la confédération argentine, qu'il décréta le libre exercice du travail et de l'industrie. A coté du nom du général Urquiza, l'histoire et les peuples n'oublieront pas le nom de son digne et habile ministre, Louis José de la Pena, et ceux des Représentants des provinces au Congrès National, lesquels ont rempli leur mission avec intelligence, avec sagesse, avec libéralité, malgré les attaques peu réservées des journaux de Buenos-Ayres, et la dissolution décrétée par le gouvernement révolutionnaire de cette province.

20 novembre 1852, et rédiger sous la protection de leur libérateur la pacte fondamental qui unit les Provinces Argentines. La constitution votée le 1er mai 1853, a été proclamée et jurée avec enthousiasme par les provinces, le 9 juillet de la même année.

De cette constitution il résulte :

Que les Provinces Argentines se constituent en nation, sous le nom de Confédération Argentine,

Article 1er. — La nation Argentine adopte pour son gouvernement la forme représentative fédérale, ainsi que le dispose la présente constitution.

Art. 2. — Le gouvernement fédéral salarie le culte apostolique romain.

Art. 4. — Le gouvernement fédéral pourvoit aux frais de la nation avec les fonds du trésor national, provenant du produit des droits d'importation et d'exportation, de la vente ou fermage des biens nationaux, des revenus de la poste ou de toute autre contribution décrétée par le congrès, aussi équitablement que possible et proportionnellement à la population ; enfin des emprunts que décrètera le congrès pour les entreprises d'intérêt national.

Art. 5. — Chaque province confédérée se dictera une constitution sous le régime représentatif républicain fédéral, en harmonie avec les principes, déclarations et garanties formulés dans la présente constitution nationale ; cette constitution comprendra l'organisation judiciaire et municipale et l'instruction primaire gratuite. Les constitutions provinciales seront soumises à la révision du Congrès National avant leur promulgation. A cette condition,

elles adoptent pour gouvernement la forme *représentative républicaine fédérale*, en déléguant l'exercice de la souveraineté aux trois grands pouvoirs de l'Etat.

1° Pouvoir législatif. — Représenté par deux

le gouvernement fédéral garantira à la province la jouissance et l'exercice de ses institutions.

Art. 9. — Dans tout le territoire de la Confédération, il n'y aura d'autres douanes que celles établies par le congrès.

Art. 14. — Tous les habitants de la Confédération jouissent des droits suivants, en se conformant toutefois aux lois qui en réglementeront l'exercice; — droit de travailler et d'exercer toute espèce d'industrie licite, — de naviguer, — de commercer, — d'adresser des pétitions aux autorités, — d'entrer, — de séjourner, — de voyager, — de sortir du territoire Argentin; — de publier leurs idées par la voie de la presse sans censure préalable, — d'user et disposer de ses biens, — de s'associer dans un but utile, — d'exercer librement son culte, — d'enseigner, — d'apprendre.

Art. 17. — La propriété est inviolable, et nul habitant ne peut en être privé sans un jugement des tribunaux. — L'expropriation pour cause d'utilité publique est déclarée par jugement, et le propriétaire préalablement indemnisé.

La confiscation des biens est abolie pour toujours du Code pénal Argentin. — Aucun corps armé ne peut ni faire des réquisitions, ni exiger des secours d'aucune espèce.

chambres, celle des *Représentants*, et celle des *Sénateurs* pour dicter les lois.

Les *Représentants* sont nommés directement par le peuple des provinces dans la proportion de un pour vingt mille habitants. La durée de leur mandat est de quatre ans; ils sont renouvelés par moitié tous les deux ans; à la chambre des représentants seule

Art. 18. — Nul ne peut être arrêté sans un ordre émané de l'autorité judiciaire. Le domicile du citoyen, sa correspondance épistolaire sont inviolables. La torture, la peine de mort pour crime politique sont abolies.

Art. 20. — Les étrangers jouissent dans le territoire de la Confédération des mêmes droits que les nationaux; ils peuvent exercer toutes les industries, tous les genres de commerce, toutes les professions; posséder des biens, meubles et immeubles, acheter ou aliéner, naviguer dans nos rivières ou sur nos côtes, exercer leur culte, tester et se marier. Ils ne sont pas obligés à se faire naturaliser, ni à payer des contributions forcées ou extraordinaires. Ils obtiennent leur naturalisation après deux ans de séjour dans le pays; mais ce délai peut être réduit par l'autorité sur leur demande.

Art. 25. — Le Gouvernement fédéral favorisera l'immigration européenne. Il ne pourra réduire, limiter, ni grever d'aucun impôt l'entrée dans le territoire aux étrangers qui se proposent de travailler nos terres, améliorer notre industrie, ou enseigner les arts et les sciences.

Art. 26. — La navigation des rivières intérieures de la Confédération est libre pour tous les pavillons, à la seule condition de se conformer aux lois de douane.

appartient l'initiative des lois sur les impôts et le recrutement de l'armée.

Les *sénateurs* sont nommés par la chambre des représentants de chaque province, au nombre de deux pour chacune d'elles. Pour être sénateur il faut être âgé de trente ans et posséder un revenu de 2,000 patacons (10,000 fr.). Sont principalement attribués au sénat, la conservation des institutions et le jugement des hauts fonctionnaires de l'Etat. Seul il peut autoriser le Président de la Confédération à mettre en état de siége un point du territoire.

L'initiative pour la réforme de la constitution appartient au sénat.

2° Pouvoir exécutif. — Le pouvoir exécutif est représenté par un Président de la Confédération Argentine. Il est chargé de faire exécuter les lois décrétées par le Pouvoir législatif.

Art. 32.— Le Pouvoir Législatif est confié à un congrès composé de deux chambres, l'une des Représentants de la nation, la seconde de Sénateurs.

Art. 33 — La Chambre des Députés se compose des Représentants des provinces, dans la proportion de un pour vingt mille habitants. Ils sont nommés directement par le peuple.

Art. 36. — Pour être nommé Député, il faut avoir vingt-cinq ans d'âge, jouir des droits de citoyen depuis quatre ans au moins, et être résidant dans la Province au moment de l'élection.

En cas de décès, absence, démission ou destitution, le Vice-Président le remplace.

Le Président et le Vice-Président sont nommés par des électeurs délégués par le peuple, le nombre de ceux-ci doit être double de celui des représentants et sénateurs élus dans chaque province. L'élection a lieu dans la capitale de la province; les procès-verbaux d'élection signés par les électeurs sont envoyés cachetés au Président du sénat

Art. 38. — Les députés sont élus pour quatre ans; ils sont rééligibles. La Chambre des Députés se renouvellera par moitié tous les deux ans.

Art. 41. — La Chambre des Députés seule a le droit de mettre en accusation devant le Sénat le Président de la République, ses Ministres, les membres des deux Chambres, ceux de la Haute Cour de Justice et les Gouverneurs de Province, pour délits de trahison, concussion, violation de la Constitution.

Art. 42. — Le Sénat se compose de deux Sénateurs par Province; ils sont élus par l'Assemblée Législative de chaque Province.

Art. 43. — Pour être Sénateur, il faut être âgé de trente ans, avoir joui pendant six ans du titre de citoyen Argentin, et posséder un revenu de deux mille patacons (10,000 fr.)

Art. 44. — Le mandat de Sénateur dure neuf ans; ils se renouvellent par tiers tous les trois ans.

Art. 71. — Le Pouvoir Exécutif de la nation est exercé par un citoyen Argentin avec le titre de Président de la Confédération Argentine.

qui les ouvre en présence des chambres réunies. L'élu est immédiatement proclamé.

Le Président de la République est assisté par des ministres responsables.

Art. 73. — Pour être élu Président ou Vice-Président de la Confédération, il faut être né dans le territoire Argentin, appartenir à la religion catholique apostolique romaine, et de plus remplir les mêmes qualités exigées pour être Sénateur.

Art. 74. — Les fonctions de Président ou de Vice-Président durent six ans, ils ne peuvent être réélus qu'après une égale période.

Art. 78. — L'élection du Président et du Vice-Président de la Confédération se fera de la manière suivante : il sera élu dans chaque Province par vote direct et universel, une junte d'électeurs dont le nombre sera égal au double de celui des députés et sénateurs envoyés au congrès. Ni les députés, ni les sénateurs, ni les employés salariés du gouvernement ne peuvent être électeurs pour la présidence. Quatre mois avant l'expiration de la présidence, les électeurs pour la présidence seront convoqués au chef-lieu de leurs provinces respectives. Ils procéderont à l'élection au scrutin secret, en écrivant sur deux bulletins séparés et signés par eux, dans l'un le nom du Président, dans l'autre celui du Vice-Président.

Il sera fait deux listes des individus élus pour la présidence, deux autres pour ceux élus à la vice-présidence, avec le nombre des votes obtenus par chacun d'eux. Les listes signées par les électeurs seront envoyées cachetées, deux au Président de la Chambre des Représentants de la Province, pour être déposées aux archives ; les deux

Le Président de la Confédération Argentine est chargé de l'administration générale du pays; il promulgue et fait exécuter les lois, il commande les armées de terre et de mer, représente la nation auprès des puissances étrangères. Conjointement avec le sénat il nomme les membres de la Cour suprême et les juges des tribunaux. Il fait annuellement l'ouverture du congrès, proroge les sessions ordinaires, ou le convoque en session extraordinaire. Il fait les traités de paix, de commerce, de limites..., déclare la guerre avec l'autorisation et

autres seront adressées au Président du Sénat, qui les ouvrira en présence des deux Chambres réunies; le dépouillement fait, les candidats qui auront réuni la majorité des suffrages seront proclamés Président et Vice-Président (1).

(1) En réservant l'élection des Sénateurs aux Assemblées législatives, provinciales et celle du Président de la Confédération, à un nombre déterminé d'électeurs choisis par le peuple, le Congrès National a voulu donner plus de garantie à l'élection et éviter les aberrations de l'élection directe. Le docteur Alberdi avait déjà donné ce sage conseil:

« Le système électoral, dit Alberdi, est la clef du gouvernement » représentatif : élire, c'est discerner et délibérer. L'ignorance ne » discerne pas, elle cherche un tribun et prend un tyran. — La » misère ne délibère pas, elle se vend. Retirer le suffrage à l'igno- » rance et à l'indigence, c'est assurer la pureté et la rectitude de » son exercice : c'est ce que ne veut pas la démagogie, qui a appris » à traiter à demi entre le vendeur et l'acheteur. Au lieu de » supprimer le suffrage, donnez-lui divers degrés, diverses » applications, réservez aux uns l'élection du législateur, aux » autres l'élection des corps municipaux.

» ALBERDI, Derecho publico. »

l'approbation du congrès, en un mot exerce tous les attributs de l'autorité sous le contrôle du congrès national.

3° Pouvoir judiciaire. — Le pouvoir judiciaire interprète et applique les lois d'intérêt national; il est exercé par une haute cour de justice composée de neuf membres, nommés par le sénat et le Président de la Confédération.

La constitution Argentine du 1er mai 1853, en organisant le gouvernement national de la Confédération, a dû respecter la souveraineté des provinces

Art. 91. — Le Pouvoir Judiciaire de la Confédération est exercé par une Haute-Cour de Justice composée de neuf membres et de deux procureurs.

Art. 94. — Nul ne pourra être nommé membre de la Cour suprême de Justice s'il n'a exercé pendant huit ans les fonctions d'avocat et s'il ne remplit les conditions exigées pour être Sénateur.

Art. 97. — A la Haute-Cour appartiennent la connaissance et la décision de tout ce qui se rattache aux lois constitutionnelles et aux traités avec les nations étrangères. Elle est juge des conflits qui surviennent entre les pouvoirs publics d'une province, ou entre le gouvernement et les ministres étrangers, entre deux provinces différentes; elle prononce sur les différends entre l'Etat et une province, entre l'Etat et un particulier étranger.

Art. 99. — Les faits réputés criminels seront jugés par le jury aussitôt que cette institution sera créée dans la Confédération.

et leur régime intérieur; en les plaçant toutes sur le même degré d'égalité, elle s'est bornée à bien déterminer le cercle dans lequel devra fonctionner le gouvernement provincial, et à mettre en harmonie l'administration de toutes les provinces avec la constitution nationale, réservant au congrès la révision des constitutions provinciales.

En séparant le gouvernement national du gouvernement provincial, le congrès de Santa-Fé a sagement agi; il a respecté d'abord le droit acquis par ces provinces de se gouverner elles-mêmes, droit qu'il eut été imprudent de restreindre ou d'abolir; par le même fait il a épargné au gouvernement central les difficultés, la responsabilité compromettante de l'administration de détail, toujours mieux comprise et plus facilement exécutée par l'autorité locale que par l'autorité supérieure. Et d'ailleurs comment surveiller, comment diriger à deux ou trois cents lieues de distance, le rouage administratif de ces provinces, dont la moins étendue est aussi vaste que vingt de nos départements réunis. En délimitant ainsi les deux gouvernements provincial et central, on rend plus facile leur fonctionnement respectif, et chacun des deux acquiert plus d'indépendance, plus de force, plus de prestige.

Art. 3. — Les autorités du Gouvernement fédéral résideront dans la ville de........ qui sera déclarée capitale de la Confédération par une loi spéciale.

Ce qui a été une cause permanente de guerre dans les Provinces Argentines, ce qui a toujours excité leur légitime défiance contre Buenos-Ayres, ça été la cumulation par cette dernière des deux pouvoirs national et provincial ; la nouvelle constitution fait cesser cette anomalie : elle crée une nouvelle capitale de la Confédération Argentine, siége des autorités nationales et l'isole complètement du territoire des autres provinces. Seul le gouvernement de la confédération en dirigera l'administration.

GOUVERNEMENT PROVINCIAL.

Les Provinces Argentines n'ont pas encore réformé leur constitution particulière pour la mettre en harmonie avec la libéralité, et l'esprit du pacte fédéral. Mais comme leur organisation gouvernementale est maintenue par la constitution nationale, que cette organisation adoptée depuis un quart de

Art. 101. — Les Provinces conservent tout le pouvoir qui n'est pas délégué par la présente Constitution au Gouvernement fédéral.

Art. 102. — Elles se dictent leurs propres institutions

siècle paraît devoir être conservée par elle, j'extrairai de ces constitutions les dispositions qui règlent la formation du gouvernement provincial.

Au gouvernement de chaque province est dévolu l'exercice souverain du pouvoir, pour tout ce qui est d'intérêt provincial.

Le gouvernement de chaque province se compose :

1° D'une Assemblée législative pour la confection des lois : elle est formée des députés des départements élus par le vote universel direct.

La durée de la législature dure trois ans.

2° D'un gouverneur promulguant et faisant exécuter les lois; il exerce le pouvoir exécutif, administre la province, nomme les fonctionnaires subalternes, commande la force armée et pourvoit à la sûreté de l'Etat. Il est assisté d'un ministre, secré-

locales et s'administrent elles-mêmes; elles élisent leurs gouverneurs, leurs législateurs et autres fonctionnaires provinciaux sans intervention aucune du Gouvernement fédéral.

Chaque Province se donnera une Constitution; mais avant de la mettre à exécution, elle sera soumise au Congrès National pour être examinée par lui, conformément aux dispositions de l'article 5.

Art. 6. — Aucune Province ne peut déclarer ni faire la guerre à une autre Province. Ses griefs seront soumis à la Haute-Cour de Justice, qui les examinera et prononcera son jugement.

taire-général. Le gouverneur est élu par l'Assemblée législative.

La durée de ses fonctions est de trois ans.

Il ne peut être réélu qu'après une période de temps égale.

3° Le pouvoir judiciaire est exercé par un tribunal de justice, dont les membres sont nommés par l'Assemblée législative.

Un juge de Paix est établi dans chaque département. A ses fonctions judiciaires sont jointes celles de chef de la police départementale ; il est assisté par un ou deux lieutenants de police, selon les besoins et l'importauce du département.

Une junte administrative et économique, présidée par le juge de paix, est instituée dans chaque département, pour l'administrer et fomenter l'agriculture. Les membres sont élus par le peuple.

Il n'existe dans le département d'autre force armée que celle de la garde nationale et des hommes de police.

PROVINCES ARGENTINES.

SANTA-FÉ.

La province de Santa-Fé fait suite à celle de Buenos-Ayres, de laquelle elle est séparée par l'Arroyo del Médio, près de la ville de San-Nicolas. Son territoire qui s'étend le long de la rive droite du Parana jusqu'au Chaco Argentin au nord, occupe une superficie d'environ 7000 lieues carrées. Sa population est de 40000 habitants.

L'élève du bétail, des moutons et des chevaux est la principale industrie de la province, la culture y est très réduite, bien que le sol soit très propre à la culture des céréales.

Son commerce consiste en cuirs, laines, bois, charbon...

Villes. — Santa-Fé à 117 lieues de Buenos-Ayres, avec une population de 6000 âmes. Cette ville est située près d'un grand lac où se déversent les eaux du Saladillo grande avant de se jeter dans le Parana, qui forme en ce point un angle en se

contournant vers le sud-est. — Santa-Fé est la capitale de la province, et le siége du Congrès National. Sa position centrale fera qu'elle deviendra probablement la capitale de la Confédération.

Le Rosario, ville avantageusement située sur la rive droite du Parana, à 81 lieues de Buenos-Ayres et 36 de Santa-Fé. Sa population peut s'élever de 8000 à 10000 âmes. Cette ville par son port, que peuvent fréquenter les navires d'outre-mer de deux cents tonneaux, est destinée à une grande et rapide prospérité. Elle va devenir le marché des provinces de l'intérieur, en leur abrégeant quatre-vingt lieues, qu'elles ont à faire en plus pour arriver à Buenos-Ayres. Son port est excellent, il offre un bon mouillage et de grandes facilités pour le déchargement et chargement. La ville bâtie sur une hauteur de plus de cinquante mètres au-dessus des eaux du fleuve, s'embellit tous les jours par de nouvelles constructions. Vingt maisons de consignation anglaises, allemandes, françaises et italiennes, y avaient à mon départ établi leurs comptoirs, et les transports de l'intérieur des provinces devenaient tous les jours de plus en plus considérables.

Un service direct de vapeur vient de s'établir de Montevideo au Rosario, pour le transport des passagers et des marchandises.

CORDOVA.

La province de Cordova est pour le chiffre de sa population, l'importance de la ville capitale, la première de la Confédération.

Sa population s'élève à près de 150000 habitants, et sa superficie est d'environ 8000 lieues carrées.

Le sol montagneux et boisé à l'ouest et au nord, s'étend en plaine vers l'est et le sud. Le blé y rend régulièrement 30 pour 1. Bien que le sol soit très fertile, l'agriculture n'y est pas très pratiquée, mais on y élève de nombreux troupeaux de bétail, de moutons, et surtout de mules que l'on envoie vendre chaque année en Bolivie.

Les principales productions minérales sont les marbres, la chaux hydraulique d'excellente qualité, le plâtre... Il y a plusieurs mines de plomb et de cuivre. On vient de découvrir à quatre lieues de Cordova une mine de charbon de terre.

Les vivres sont abondants et à bas prix dans toute la province. Le jour où la navigation s'établira sur le Rio Tercero, qui est profond et considérable, ou qu'un chemin de fer reliera Cordova au Parana, cette province acquerra un grand développement. Le Rio Tercero vient se jeter dans le Parana à quatre lieues du Rosario.

Villes. — Cordova, capitale de la province, est une ville de 25000 âmes, bâtie au pied d'une montagne qui la cache à la vue. Elle possède de nombreuses églises, les mieux construites après celles de Buenos-Ayres. Cordova est depuis longtemps renommée par son université, où viennent faire leurs études les jeunes gens des familles riches des autres provinces.

Cordova est un centre commercial assez considérable, de nombreux commerçants y sont établis. Les marchandises étrangères, transportées du Rosario, Montevideo et Buenos-Ayres, sont vendues aux commerçants des provinces environnantes, St-Louis, Catamarca, Santiago de l'Estero.

Il existe à Cordova quatre tanneries de cuir et une de marroquin.

Les habitants de la ville de Cordova ont la réputation d'être polis, bons et affables, les femmes surtout. Cordova est à 192 lieues de Buenos-Ayres, 111 du Rosario.

Les autres villes les plus importantes sont Villa-Nueva, avec 1800 habitants, — Fraile-Muerto, 2000, — Saladillo, 800 habitants, — Cruz-Alta, Torumba, 1600, — San Xavier, 2000, — Rio le Sauce, 7000.

—

SAINT-LOUIS.

Cette province, bien qu'elle possède un vaste territoire et de riches pâturages, est une des moins importantes de la Confédération. Sa superficie est de plus de 6000 lieues carrées, et sa population de 35000 habitants.

Le sol est excellent, mais la culture y est peu pratiquée; la principale industrie consiste dans l'élève du bétail, des moutons, des chevaux et des mules. La frontière sud de cette province est exposée aux invasions des Indiens des Pampas, qui parfois y font irruption.

Cette province possède une mine d'or assez importante, celle de la Caroline, qui occupe six cents ouvriers pour le lavage de l'or.

Villes. — Saint-Louis, capitale de la province, ville de 6000 âmes, agréablement située sur le sommet d'une colline, à l'extrémité sud d'une chaîne de montagnes qui s'étend vers le nord. Elle est distante de Buenos-Ayres d'environ 242 lieues, du Rosario 160. Les autres villes sont Renka avec 3000 habitants, la Caroline 1200.

MENDOSA.

La province de Mendosa est comprise entre le 33° et 34° de latitude sud, elle forme l'angle sud-ouest du territoire argentin, elle est limitrophe du Chili, et s'étend sur le versant oriental des Cordillères. Les habitants de cette province sont ceux qui, de toute la confédération, se font le plus remarquer par leur génie industriel, et surtout par leurs dispositions pour le travail. — L'agriculture y est généralement pratiquée ; le blé et le maïs y produisent abondamment, la quantité de farine qui dépasse les besoins de la consommation locale est vendue dans les provinces voisines. La vigne est cultivée dans cette province sur une assez grande échelle, le vin et l'eau-de-vie sont fabriqués et exportés au Chili et à Buenos-Ayres. Il se fait un assez grand commerce de raisins et de fruits secs. La culture du mûrier multicaule s'y est également répandue et on commence à élever des vers à soie. L'olivier y donne de magnifiques produits.

L'importation fournit la Ierba Matté du Paraguay, les tissus étrangers, les articles de quincaillerie et de mode.

Les habitants sont laborieux, polis, d'un caractère doux et très prévenant, très hospitaliers. Les fem-

mes se font remarquer par leur affabilité et leur beauté qui porte le caractère du type andalous.

Cette province est dans une situation de prospérité croissante; il est à regretter qu'elle soit si éloignée des fleuves navigables. Sous l'intelligente administration du nouveau gouverneur, le colonel Seguro, l'instruction publique, les travaux publics, ont reçu une forte impulsion.

La superficie de la province peut se calculer à 5000 lieues carrées, et sa population à 60000 habit.

Villes. — Les principales villes sont :

Mendosa, capitale de la province, avec une population de 15 à 20000 âmes, distante de 310 lieues de Buenos-Ayres et de 230 lieues de Rosario. Cette ville est bien bâtie et jolie. Elle est destinée ainsi que la province à une grande prospérité, lorsqu'un chemin de fer facile à construire à travers ces plaines reliera le Chili au Parana.

Les autres villes les plus importantes sont San Carlos dans la belle vallée de Uco, Corococto, Barriales à trois lieues à l'est de Mendosa, Saint Vincent à deux lieues au sud-ouest.

Les principaux bourgs sont Cienaja, Pescara, Catita, Chacon, Rio Negro, Plumerillo, Cruz de Piedra, Lujan, Barrancas, Retamo.

A Upsalata, à vingt-cinq lieues à l'ouest de Mendosa, des Chiliens exploitent une bonne mine d'or donnant de grands produits.

SAN JUAN.

La province de San Juan est située au nord de celle de Mendosa, entre les 31° et 33° de latitude sud, sur le versant oriental des Cordillères, avec une plaine immense à l'est.

Le territoire de la province occupe plus de dix mille lieues carrées de superficie, sa population totale est de 50000 habitants.

Le sol est des plus fertiles, dans les vallées comme dans la plaine. D'après Nunez *(Esquisses historiques sur les provinces de la Plata)*, le rendement du blé serait dans cette province de 80 pour 1. Celui du maïs est dans les mêmes proportions; les arbres y acquièrent une grosseur colossale. Les habitants, en général laborieux se livrent à la culture des céréales, de la vigne, des arbres fruitiers, de l'olivier, du mûrier; ils possèdent de belles prairies qu'ils arrosent comme à Mendosa avec les eaux qui descendent des montagnes. A l'est dans la plaine on se livre à l'élève du bétail, dont une partie est engraissée pour être vendue au Chili.

Dans cette province on fabrique du vin et de l'eau-de-vie, et on prépare des fruits secs; ces produits sont transportés en partie à dos de mule au Chili et à Buenos-Ayres, pour être échangés avec des marchandises étrangères.

Il existe de nombreuses mines dans cette province; la mine d'or de *Jacha*, à soixante lieues de la capitale est seule exploitée. La quantité d'or extraite, donne chaque année en monnaie d'or frappée au Chili, plus de 400,000 francs de revenu brut.

VILLES. — San Juan, capitale de la province avec 12000 âmes, à 340 lieues de Buenos-Ayres et 268 du Rosario. (*Itinéraire du courrier Sotelo.*)

Les principaux bourgs sont Pueblo Viego, Jacha, Valle fertil... La population de chacun d'eux ne dépasse pas 1,000 âmes.

RIOJA.

Cette province s'étend entre le 23° et 30° de latitude sud. Elle comprend de grandes et délicieuses vallées entre la chaine de montagnes, dont les dernières ramifications viennent se perdre au sud-est de cette province. Sa longueur du nord au sud est de 130 à 140 lieues. Sa largeur de 140 à 150 de l'est à l'ouest. Sa superficie est de plus de vingt mille lieues carrées.

Sa population ne dépasse pas trente mille habitants.

L'aspect du territoire, entrecoupé de montagnes

et de vallées, est des plus pittoresques; il peut être comparé à celui de la Suisse à part la différence du climat, plus doux et plus tempéré dans la province de la Rioja.

La culture est assez variée, le blé, la vigne, les arbres fruitiers, donnent des produits considérables, mais la difficulté du transport, et le peu de population réduisent ces diverses cultures aux besoins de la consommation locale. L'élève du bétail est également une industrie assez répandue.

De nombreuses mines se rencontrent dans cette province; une seule néanmoins est exploitée, la mine d'or de Famatina, à 35 lieues à l'ouest de la capitale. C'est une des plus productives de la contrée.

Ville.— La Rioja à 350 lieues de Buenos-Ayres, ville de 5,000 habitants, capitale de la province; Los Listanos— Arauco— Famatina— Cuandacol— chefs-lieux des quatre autres départements de cette province sont les villes les plus importantes.

CATAMARCA.

Le territoire de la province de Catamarca est situé entre les provinces de la Rioja et Tucuman, dans une délicieuse et immense vallée, arrosée par de nombreux cours d'eau qui coulent des montagnes.

Son climat est doux et des plus salubres. Sa superficie, y compris la partie montagneuse, est de 9000 lieues carrées, et sa population de 55000 habitants.

Cette province possède des mines de cuivre et de mercure. Un négociant de Cordova m'a assuré qu'on venait d'en découvrir une de platine.

Bien que le sol de ce pays de vallées soit très fertile, les céréales y sont peu cultivées. La culture la plus généralement pratiquée est celle du coton : des connaisseurs ont estimé le coton de Catamarca, supérieur à tous les cotons de la terre par la longueur et la finesse de la soie. Il est à regretter que l'éloignement où se trouve cette province de fleuves navigables et le transport coûteux par terre, ne permettent pas d'en tirer parti pour l'exportation.

On élève dans cette province de nombreux troupeaux de bétail, de moutons, et surtout des chevaux que l'on envoie vendre en Bolivie.

Villes. — Catamarca, capitale de la province, avec 6000 âmes ; elle est située dans la belle et grande vallée qui porte son nom. — Belen avec 2000 âmes, — Piedra Blanca, — Sierra de Ancasti, — Santa Maria, sont les autres centres de population les plus importants.

—

SANTIAGO DE L'ESTERO.

Cette province s'étend le long de la frontière ouest du Chaco Argentin ; sa superficie est d'environ 6000 lieues carrées ; et sa population de 80000 habitants, au nombre desquels on compte un grand nombre d'indiens convertis. La chapelle de Sumampa construite par les Jésuites, est destinée à catéchiser les Indiens qui manifestent le désir d'être chrétiens.

Cette province possède huit autres cures, savoir : celles de Silipica — Loreto — Guanagasta — Sococha — Salavina — Mula-Corral — Rio Salado — Petacas.

Il existe dans cette contrée de nombreux bas fonds (esteros), qui parfois se remplissent par regorgement de l'eau des fleuves. Le blé se produit abondamment même sans culture ; l'industrie principale est celle de l'élève du bétail, des moutons et des chevaux.

Les femmes, en général, sont plus laborieuses que les hommes dans cette province ; elles s'occupent à tisser et à teindre des draps de laine pour ponchos (manteaux) ; elles confectionnent de belles housses pour chevaux.

Santiago de l'Estero est la seule ville importante

de cette province; elle renferme 6000 âmes. Le bétail, la laine, les chevaux, les manteaux, les housses sont les principaux articles de son commerce.

TUCUMAN.

Au nord des provinces de Catamarca et de Santiago, entre les 25° et 28° de latitude sud, les 69° et 65° de longitude ouest de Paris s'étend le territoire de la province de Tucuman, une des plus remarquables de la Confédération. Sa superficie s'élève à environ 8000 lieues carrées, et sa population à 60000 habitants.

Cette province peut se diviser en trois segments, la partie montagneuse à l'ouest, les vallées au centre, la plaine à l'est. Les montagnes couvertes de neige à leur sommet durant toute l'année, et de forêts à leur base, sont très élevées dans cette partie des Andes. De leurs flancs coulent des milliers de courants d'eau, qui, après avoir arrosé ces délicieuses vallées, vont former une trentaine de rivières plus ou moins considérables, lesquelles traversent parallèlement la plaine pour aller se jeter dans les Rios Passage et Santiago à l'est. Cet arrosement facile et continuel du sol, dont la riche couche végétale limoneuse est déjà excitée par la chaleur solaire, provoque le développement d'une végéta-

tion luxuriante. Aussi rencontre-t-on dans cette province les arbres les plus gros, les plus élevés. Nunez rapporte que, en 1816, la grosseur d'un de ces arbres était telle, que sept hommes se tenant par la main avaient peine à l'embrasser. La variété de ces bois n'est pas moins remarquable; on possède dès aujourd'hui à Buenos-Ayres soixante-quatre classes différentes de bois de Tucuman. Le grenadillo, bois totalement marqueté d'un brun obscur est des plus remarquables par la finesse et la dureté de la fibre, l'ébène et l'acajou. Il est à regretter que la cherté des transports ne permette pas l'exploitation de ces bois pour le commerce extérieur. A Jerba-Buena existe une forêt très étendue d'orangers. Les grandes vallées qui se dessinent entre les derniers chainons des montagnes sont pendant toute l'année couvertes d'un riche tapis de verdure qu'embaument de nombreux bosquets d'orangers et de citronniers (islas), dont les fruits sont aussi gros et aussi sucrés que ceux du Paraguay. On rencontre également de grandes forêts dans ces vallées. Ces dernières, cultivées en partie, admettent toutes les plantes tropicales et des climats tempérés. Les céréales y donnent un rendement considérable. Les cultures les plus pratiquées sont celles du blé, du maïs, du riz, du tabac, du coton, sur une petite échelle toutefois, car les habitants les bornent aux besoins de la consommation de la famille : le grand

éloignement des ports de mer, la difficulté et la cherté des transports par terre ne leur permettant pas de tirer parti de leurs richesses pour l'exportation.

L'immense plaine à l'est et nord-est est généralement destinée à l'élève du bétail qui se développe outre mesure dans ces gras pâturages arrosés et rafraîchis pendant toute l'année. Chaque année, de nombreux troupeaux de chevaux et de mules sont dirigés vers la Bolivie pour y être vendus.

Le fromage de Tafi, préparé dans la province de Tucuman, jouit d'une certaine réputation.

La tannerie est une industrie qui produit des bénéfices à Tucuman, elle est en général pratiquée par des Basques français, qui se sont mariés dans le pays et se sont créés de belles positions de fortune.

On fabrique le sucre et la cagna. Les femmes tissent la laine et le coton, et appliquent la teinture; les substances employées à cet effet sont extraites de l'écorce et des fruits de certains arbres; les couleurs sont inaltérables et riches. Tucuman exporte chaque année 24,000 housses *(pellones)*, fabriquées avec la laine du pays.

La province possède de riches mines d'or; celle d'Aconquija est réputée aussi abondante que celle de Potosi.

La province de Tucuman se divise en dix départements, dont la population d'après la statistique de 1847 est la suivante :

1° Tucuman, capitale de la province, ville de 16822 habitants. Fondée sur les bords du Rio Dulce, par Diego de Villaroel; elle fut à la suite d'une inondation transférée en 1685 dans la localité où elle existe aujourd'hui. Elle est entourée de grandes forêts. En 1816, les députés des provinces réunies en congrès à Tucuman, proclamèrent l'indépendance des provinces unies de la Plata. Près de la ville existe une grande forteresse construite sur le champ de bataille où fût détruite l'armée espagnole; ce quartier est appelé en commémoration de ce fait d'armes : *le Sépulcre de la Tyrannie.*

2° Famailla avec 5989 habitants — 3° Monteros, 10225 — 4° Chiquiligasta, 5567 — 5° Rio-Chico, 3871 — Graneros, 5642 — 7° Leales, 3933 — Burroyaco, 9021 — Trancas, 2243 — Encalilla, 580.

SALTA.

Le territoire de cette province entre les 26° et 22° de latitude sud, 66° et 69° de longitude ouest, est située au nord-ouest de la Confédération, à 455 lieues de Buenos-Ayres, et 374 du Rosario, sur le versant oriental des Cordillères, comprenant à l'ouest la partie montagneuse aride et inhabitée et la plaine qui s'étend à l'est couverte d'une riche végétation. Entre ces deux paysages bien

distincts se dessinent les belles et délicieuses vallées parfumées par des bosquets d'orangers *(islas)*, qui invitent l'homme à y passer une vie de paix et de bonheur. La plus remarquable de ces vallées est celle que l'on rencontre à quatre lieues au sud de la capitale, elle est occupée par les trois jolis villages, le Rosario, Chicuano, Anta; cette vallée est le lieu de rendez-vous pour les dames de Salta, qui vont y passer leur été.

La longueur de la province de l'est à l'ouest est de 70 lieues; sa largeur du nord au sud, partant du district d'Oran, de 80.

Sa superficie est de près de 6000 lieues carrées.

Sa population est de 70000 habitants.

Le climat tempéré et parfois chaud dans les vallées, y provoque un fort développement végétal et une grande reproduction animale.

D'après le colonel d'artillerie Arenales, qui a fait une excellente monographie du Chaco et de la province de Salta, les principaux produits de cette dernière province sont :

1° Règne minéral. — Sans parler des marbres de plusieurs variétés, la partie montagneuse de la province renferme de nombreuses mines d'or et d'argent. Dans le district de la Chinconada, le plus stérile de tous, et où sont situés les pics les plus élevés, on pratique le lavage de l'or; dans le district de Casabinda existe une mine inépuisable

de sel commun cristallisé (*salinas del despablado*) que l'on transporte dans la plaine à dos d'âne. Le long du Rio grande de Jujuy il s'écoule du sein de la terre une matière bitumineuse qui s'est amoncelée près de là sous forme de mare. Ce bitume qui ressemble au goudron pourrait être utilisé pour les constructions navales. Au nord-est de la province s'élève la montagne de l'Alumbre, couverte d'une couche d'alun pur à l'état natif.

2° Règne animal. — Dans les districts de Casabinda et de la Rinconada se sont multipliés les animaux suivants : la Vigogne (chèvre du Pérou), le Lama (mouton du Pérou semblable au chameau, mais sans bosse), l'Alpaca (camelus huanacus), le Cerf que l'on rencontre par troupeaux.

Dans la plaine se produisent les mêmes espèces animales que dans les autres provinces; il faut observer néanmoins que les nombreux troupeaux de moutons, de vaches, de mules qui s'alimentent de l'herbe savoureuse des monticules ou des collines basses, s'engraissent très facilement et acquièrent une chair aromatique délicieuse. Le chiffre des cuirs exportés annuellement à Buenos-Ayres s'élève à environ 7000. Le cuir se vend à Salta de 1 patacon à 1 patacon et demi (5 à 7 fr. 50 c.) — Le bétail de boucherie se vend 5 patacons (25 fr.), et 1 fr. 50 l'arrobe de viande (25 livres). — Les mules sont dirigées sur la Bolivie où il s'en fait un grand commerce.

Les bœufs les plus énormes de toutes ces provinces et peut-être du monde entier se produisent dans le district d'Oran. — On prépare à Salta des fromages d'excellente qualité.

3° Règne végétal. — Dans la plaine et les vallées existent des pâturages immenses et abondants. Les milliers de cours d'eau qui descendent des flancs des montagnes, permettent d'y pratiquer facilement l'irrigation. Les arbres fruitiers sont variés et nombreux; l'olivier, l'oranger, le caféïer, le cacaotier, la vigne, produisent abondamment et sont d'excellente qualité. — Les haricots, les lentilles, les pois, les fèves, le blé, le maïs, fournissent de prodigieuses récoltes. Le blé se vend à raison de 15 fr. l'hectolitre, et le maïs 2 fr. 50 c. (4 reaux). — Les céréales se cultivent principalement dans les vallées de Colalao, de San Carlos, de Calchaqui, Cochi au sud-ouest de la province. — Le blé rend 12 et 14 pour 1.

Le tabac de Salta et surtout celui du district d'Oran, auquel on donne le nom de Tarija, serait d'excellente qualité si on lui appliquait les mêmes procédés de préparation qu'à la Havane.

La canne à sucre est généralement cultivée; elle sert à l'alimentation de l'homme, à la fabrication de la cagna et à celle du sucre. La quantité de sucre fabriqué annuellement est de 8,000 arrobes (2,000 quintaux).

Ces divers fruits qui se produisent si abondamment dans la province de Salta, constitueraient promptement sa richesse si un transport moins coûteux permettait de les exporter; aussi les habitants en bornent-ils la culture à la consommation locale.

La navigation du Rio Vermējo qui se réalisera sous peu de temps, enrichira promptement cette province et celle de Tucuman. Le transport des denrées se fait de Salta et Tucuman au Rosario en charrettes tirées par des bœufs; ces charrettes marchent par convois de quarante à la fois. Une charrette ne charge que 150 arrobes ou 37 quintaux et demi, poids égal à celui de un tonneau et demi. Or le transport d'un chargement de charrette coûte jusqu'au Rosario 150 patacons (780 fr.) La navigation se pratiquant sur le Rio Vermējo, le frêt du tonneau ne dépasserait pas 4 réaux l'arrobe (2 fr.); conséquemment un navire de soixante-quatre tonneaux qui chargerait les soixante-quatre tonneaux de marchandises d'un convoi de quarante-trois charrettes, transporterait au Rosario pour 2,600 patacons (13,000 francs), un chargement de quarante-trois charrettes qui coûte 6,450 patacons (32,250 fr.)

Les arts mécaniques ont fait peu de progrès dans cette province; si l'on en excepte la fabrication des chapeaux, la teinture, la tannerie qui ont pris un certain développement; les autres industries manuelles se trouvent réduites au même état où elles se trouvaient au temps de la domination espagnole.

Les forgerons, menuisiers, tailleurs, cordonniers, sont peu nombreux, peu capables, peu payés. Il est encore réservé à l'émigration européenne d'imprimer le mouvement aux arts dans cette belle et délicieuse province, mais elle ne pourra, elle ne devra le faire que le jour où la navigation du Rio Verméjo ouvrira un débouché facile aux riches produits de cette province. Un de mes amis qui passa à Salta en 1849, ne rencontra dans cette ville que trois étrangers européens.

Le caractère, les habitudes, les mœurs des habitants sont à peu de différence près les mêmes à Salta que dans les autres provinces; les gens de la basse classe sont paresseux et peu industrieux, passionnés pour la danse et la musique. Ceux de la classe aisée se livrent principalement au commerce, et suppléent à leur manque d'instruction par des voyages fréquents.

A l'encontre des hommes les femmes sont laborieuses et industrieuses; celles de la haute classe même ne dédaignent pas de se livrer à des travaux manuels, tels que la couture, la broderie, la cuisine...., et si la promenade à cheval, la danse, la musique ont de grands attraits pour elles, les beaux tissus de soie dont elles se parent, les admirables broderies qu'elles étalent dans leurs salons, les riches et inaltérables teintures de leurs draps de laine, de coton, qu'elles préparent de leurs mains, prouvent leur intelligence et leur industrieuse

activité. L'amabilité et la gaîté qui les caractérisent ajoutent aux attraits d'une beauté sans fard, et d'une élégance de forme rare. Leurs prévenances et leurs sympathies pour les étrangers sont proverbiales.

VILLES. — Salta, capitale de la province, est une ville de 14000 âmes, assez bien bâtie. Près d'elle coulent plusieurs rivières, de nombreux bosquets embellissent ses environs. Oran avec 800 habitants, la Rinconada, 600; — Rosario de Cerrillos, — Chicuana, — Anla, — Valle de San Carlos, — Valle de Calley, — Rio del Valle, — Sumalas, — Campo Santo, — Zorras, sont les autres centres de population les plus importants. Le restant de la population est dispersée dans les établissements ruraux et les estances.

La province de Salta est traversée de l'ouest à l'est par un très grand nombre de rivières, dont plusieurs ont la forme de torrents. Les principales sont les rios de la Caldera, Ubierna, qui va se jeter dans le Rio Grande de Jujuy; ceux de Arias, Quebrada, San Carlos, qui par leur réunion forment le fleuve Passage et plus loin le Salado.

—

JUJUY.

La province de Jujuy occupe l'extrême frontière du nord-ouest de la République Argentine. Sa superficie est d'environ 4000 lieues carrées, et sa population de 35,000 habitants.

Ses principaux centres de population sont :

Jujuy, avec 3500 âmes, capitale de la province, sur les bords de Rio grande de Jujuy; ce fleuve, qui va se jeter dans le Verméjo, est navigable pour les navires de quarante tonneaux.

Les paroisses de Perieo, Rio-Negro, Tumbaya, Cerrillos, Rinconada, Santa Catalina, renferment quelques centaines d'habitants.

Les produits sont les mêmes que ceux de la province de Salta.

Les cultures de la canne à sucre et du coton constituent la principale industrie des habitants. La laine parait être de qualité supérieure à celle des autres provinces. Il existe aussi des mines assez abondantes. Cette province fait un commerce considérable avec la Bolivie et le Pérou.

—

CHACO AUSTRAL OU ARGENTIN.

A l'est des trois provinces de Salta, Tucuman, Santiago, la plaine se continue sous le nom de Chaco Austral ou Argentin. Cet immense territoire est renfermé dans un triangle formé par les trois grands fleuves navigables, le Parana à l'est, le Verméjo au nord, le Salado à l'est et sud-ouest. La longueur de ce triangle peut s'évaluer à 150 lieues du nord au sud, et sa largeur moyenne de quatre-vingts. Sa superficie est de plus de douze mille lieues carrées, conséquemment aussi étendue que celle de la moitié de la France.

Habitants. — Le Chaco Argentin est occupé par quelques peuplades d'Indiens nomades errant, nus ou presque nus, le long de ces fleuves, à travers les vastes prairies ou à l'ombre des forêts.

Le chiffre de leur population était évaluée en 1833, par Arenales, à trente mille âmes, divisée en cent soixante-quinze peuplades de cent à trois cents personnes chaque, établies le long des provinces de Jujuy, Salta, Tucuman, Santiago, Cordova, Santa-Fé, Entre-Rios et Corrientes, qui enveloppent le Chaco dans les trois quarts de sa circonférence. Ses principales peuplades sont les Tobos — les Mataguayos — les Chumipis — les Abipones......

La population Indienne du Chaco a dû diminuer depuis 1833. Si l'on considère la guerre continuelle que se font entre elles ces peuplades pour se disputer les pêcheries et le droit de chasse, les maladies (1) qui les déciment, que le nombre d'Indiens qui vont s'établir dans les provinces voisines est grand, on comprendra que la race Indienne du Chaco est destinée à disparaître si elle continue à vivre dans les mêmes conditions, et si la population européenne, qui tend à envahir cette contrée, la refoule au lieu de l'incorporer à elle par les moyens chrétiens et civilisateurs.

Aspect du pays. — Le Chaco Argentin apparaît sous l'aspect d'une immense plaine entrecoupée çà et là par des forêts, de grands arbres s'étendant principalement le long des fleuves.

Sol. — Le terrain d'alluvion, qui constitue le sol de ce territoire est des plus fertiles; c'est aussi la

(1) Pendant mon séjour à Corrientes, une épidémie de petite vérole emporta près de la moitié d'une peuplade indienne qui était venue s'établir le long du Parana; il ne pouvait en être autrement. Non-seulement, les ressources de l'art leur manquent, mais ils n'ont ni habitation pour s'abriter, ni vêtements pour se couvrir; ajoutez les remèdes violents qu'ils s'administrent au hasard, l'absurde habitude qu'ils ont de se baigner quand la maladie les frappe, et l'on comprendra les ravages que doit faire parmi eux la petite vérole. De plus, ils s'obstinent à ne pas se laisser vacciner. Cependant, pendant mon séjour à Corrientes, je parvins à en vacciner une vingtaine.

contrée qui offre le plus de terres inondées. A l'époque des crues du Parana et du Verméjo, on voit le long de ces fleuves une partie du sol submergé; mais comme ces inondations ont lieu par regorgement des eaux qui y déposent chaque année une couche limoneuse très épaisse, loin de nuire au sol, elles sont pour lui une source de fertilité. La culture du riz pourrait se pratiquer sur une grande échelle avec chance de récoltes infiniment abondantes, sans nécessiter ces grands frais d'irrigation qu'elle réclame en Italie et en Egypte. Le long du Rio Verméjo, au dessous de la Esquina, on voit quelquefois l'inondation s'étendre à quarante lieues loin du fleuve dans lequel les eaux rentrent quand la crue diminue (1).

A la suite des terres basses qui s'étendent le long des fleuves s'élève, par une pente insensible, le sol des prairies (campos), immense plaine entrecoupée de bosquets et de lacs, c'est la partie cultivable; le maïs, le coton, le tabac, la canne à sucre, le blé, y produiront d'abondantes récoltes le jour où ces terres seront livrées au travail et à l'intelligence de l'européen; des milliers de troupeaux peuvent s'élever dans ces riches pâturages. Les terres situées à l'ouest le long du Rio Salado, couvertes de bois d'algarrobo et d'espenillo, sont moins fertiles; une

(1) Esta vasta superficie plana es anegada à lo menos en lo tercio durante la mitad del ano, y por falta de montanas sujeta a las variationes atmosphericas. — *Arenales*, p. 47.

partie de ces terres, de nature nitreuse, renferme une grande quantité de *jumus*, plante de laquelle on extrait les cendres de potasse pour la préparation du savon.

Les lacs les plus remarquables du Chaco, sont les lacs Cangaye et Calcalet au nord; celui de las Vivoras au centre, ceux du Cristal et Blanco au sud.

MÉTÉOROLITHE. — Vers le centre du Chaco argentin, se trouve le fameux aérolithe de fer natif, dont la longueur est de trois vares et quart (2 mètres 80 c.) — Sa largeur de deux vares (1 mètre 72 c.) — Son épaisseur de quatre pieds six pouces.

CLIMAT. — Le climat est à peu près le même que celui de Corrientes, chaleur un peu forte en été, automne et hiver secs et tempérés.

Les vents du nord sont légèrement chauds et plus constants, ceux du sud sont frais, et quelquefois froids. La température varie entre 45 et 85 Fareniheit. (ARENALES). — (7, 22, et 29, 44 centigrades).

CORRIENTES.

Cette province occupe le nord-est de la confédération argentine; elle s'étend entre les 27° et 40° de latitude sud; le 57° et le 61° longitude ouest de Paris.

Sa superficie peut s'évaluer à 6000 lieues carrées, sa population a 80000 habitants.

Le climat est salubre, la température est la même que celle du Chaco austral, rarement elle dépasse les 7° et 29° centigrades.

Aspect. — L'aspect du territoire de Corrientes varie dans ses diverses régions : à l'est et au nord dans les parties désignées sous les noms de Missions et Ensenadas, le sol couvert de grandes forêts à l'angle nord-est, s'étend en prairie ondulée, entrecoupée de nombreuses rivières sur la côte de l'Uruguay, de lacs et de bosquets sur celle du Parana. A l'ouest les deux plateaux qui s'élèvent au-dessus des eaux du Parana, entre la ville de Corrientes et l'Empedrado, entre Bellavista et Santa-Lucia, offrent le premier une vaste plaine entremêlée de forêts et de rivières, le second un campo découvert de quinze lieues de longueur, dépourvu d'arbres et tapissé d'herbage. La côte dans le reste de son étendue est occupée par des terres basses, submergées en partie durant les crues du Parana. Au sud l'immense plaine herbacée qui s'étend dans les départements de Payubre, Esquina, Curusu, Cuatia et Restauration est traversée par des fleuves et de nombreuses rivières, et par quelques forêts qui se dessinent le long des cours d'eau. Sur la côte ouest le long du Parana s'ouvrent avec direction vers le nord-est, des bas-fonds submergeables

(esteros), dans lesquels ont creusé leur lit les eaux de plusieurs fleuves et rivières, tels que les rios Corrientes, Bateles, Santa Lucia, Ambrosio, San Lorenzo. Ces bas fonds en se rapprochant vers le nord, finissent par se confondre en deux grandes plaines basses de deux cent lieues carrées chaque, l'Ibera et le Maediza, improprement appelées Lagunes, et qui ne sont autre chose que la réunion d'un grand nombre de lacs plus ou moins étendus, entremêlés de forêts impénétrables. Entre les divers bas-fonds dont nous venons de parler, se dessinent les longues et magnifiques plaines de Jagueretó-Cora, San Miguel, Mburucuya et Cacati.

Industrie. — L'industrie la plus importante dans la province de Corrientes est l'élève du bétail; le territoire est on ne peut plus approprié pour cet objet, non seulement par l'abondance et l'étendue des pâturages, mais par le grand nombre de cours d'eau et de lacs intarissables, qui permettent au bétail de se désaltérer sur tous les points et pendant toutes les saisons. Le bétail s'était tellement multiplié dans cette province avant 1840, que le nombre de bêtes à corne s'élevait à cette époque à près de six millions. La guerre et l'abandon des estances par certains éleveurs, ont réduit à environ deux millions le nombre de ces animaux. Mais peu d'années suffiront pour le ramener au chiffre de l'année 1840. On rencontre également de nombreux troupeaux de

moutons et de chevaux. — Il existe plusieurs établissements de Saladeros dans la province, un des plus importants, celui de M. Dagorré, basque français, est situé à Corrientes sur le bord du Parana. Le même industriel possède à côté une forte tannerie.

La distillation de l'eau-de-vie de canne à sucre (cagna) est une industrie pratiquée avec fruit à Corrientes; quatre de ces établissements sont encore tenus par des français, trois dans la ville de Corrientes, un à Cacati.

La construction des navires a pris un certain développement dans la ville même de Corrientes, et occupe un assez grand nombre d'ouvriers.

Les bois constituent une branche de commerce assez importante; dans le Chaco de l'autre côté du Parana, comme aussi dans les bois de l'Etat, des hommes vont par troupes faire des coupes de grands arbres, que le commerce achète pour les transporter à Buenos-Ayres et à Montevideo, où le bois de construction manque.

La culture des terres est peu pratiquée dans la province de Corrientes. Cependant celle du maïs prend tous les jours de l'extention dans les départements de Bellavista, de Saladas et de l'Empedrado. La fanègue du maïs (13 décalitres), se vendait au mois de février 1853 quatre patacons (20 fr.) A Goya, à Cacati, à Corrientes, dans plusieurs autres départements, le coton se cultive généralement

dans les limites de la consommation de la famille. Il en est de même du tabac, de la pomme de terre, de la mendioca, de la batate.

La culture de la canne à sucre prend des développements dans les départements de Cacati et de Corrientes, où sont établies des fabriques de distillation.

Je n'ai pas rencontré de champ cultivé en blé dans cette province, bien que cette céréale m'ait paru susceptible de donner des produits, sinon aussi beaux qu'à Montevideo et à Buenos-Ayres, du moins suffisants pour satisfaire le cultivateur qui entreprendra la culture de cette plante. Le pain se prépare dans les villes de la province avec de la farine des Etats-Unis, transportée de Montevideo et de Buenos-Ayres.

La cochenille se rencontre en assez grande abondance dans la province, ainsi que la garance, celle-ci se produit à l'état sylvestre sur les bords de l'Uruguay dans le département de Curusu-Cuatia.

Généralement dans les villages et villes, et même près des établissements de la campagne on observe des vergers d'orangers d'une étendue qui varie. A deux lieues de la ville de Corrientes, à l'est, existent de belles quintas (maisons de campagne) entourées d'orangers; la quinta de M. Escobar renferme elle seule plus de dix mille pieds d'orangers ou de citronniers.

COMMERCE. — Considérée au point de vue com-

mercial, la province de Corrientes est une des plus favorisées de la Confédération par sa situation au centre de fleuves navigables qui la contournent à l'ouest, au nord et à l'est. Cette heureuse situation fera sa richesse et sa prospérité. Pendant que les provinces de Tucuman, de Salta, de Mendosa sont embarrassées de leur production exubérante, celle de Corrientes ne suffit pas à produire assez pour les besoins du commerce. Le maïs à peine est-il égrené qu'il est acheté par les patrons de navire; des agents du commerce sont continuellement occupés à parcourir la province pour acheter les cuirs, la laine, le suif; et les marchands de bois ne peuvent fournir suffisamment aux demandes qui leur sont adressées de Montevideo et de Buenos-Ayres.

Sous les auspices de la paix qui s'est consolidée par la chute de Rosas et l'organisation définitive de la Confédération Argentine, sous l'impulsion intelligente et libérale du nouveau gouverneur, don Juan Pujol, le travail, l'industrie, le commerce ont pris leur essor. Les correntins, que douze années de guerre (1) et de désastres avaient ruinés, libres

(1) La province de Corrientes est celle qui a le plus lutté contre le régime tyrannique de Rosas; trois fois cette province mit sur pied des armées pour renverser le dictateur; trois fois les efforts des généreux Correntins vinrent se briser contre les forces du tyran Argentin. En 1839, vainqueurs avec Lavalle, à Cristoval, ils envahissent l'Entre-Rios, passent dans la province de Buenos-Ayres, où ils étaient près de renverser Rosas, lorsque l'ambassa-

aujourd'hui sous le régime après lequel ils aspiraient depuis 1840, se sont livrés de nouveau à leurs travaux agricoles et repeuplent de bétail leurs estances.

Le caractère des habitants de cette province est doux, affable et hospitalier; toutefois ils sont apathiques et ont peu de disposition pour le travail; les femmes en général sont plus laborieuses, plus industrieuses : les belles broderies qu'elles confectionnent sont appréciées; elles se font remarquer par leur amabilité, leurs prévenances, leurs sympathies pour les étrangers.

deur français Mackau, vint, par le traité de 1839, arrêter leur marche victorieuse. Lavalle se retira, fut battu au Quebrachito et alla périr à Jujuy. Les restes de l'armée Correntine traversèrent le Chaco et rentrèrent dans leur patrie. En 1841, le gouverneur Ferré organisa une nouvelle armée, à la tête de laquelle il plaça le général Paz, celui-ci gagna la bataille de Caaguazu, et envahit l'Entre-Rios. Les Correntins passent en 1841 sous le commandement du général Rivera, président de la République de l'Uruguay, celui-ci est battu à l'Arroyo-Grande; ce qui reste des Correntins se retire dans la Province. Le parti Rosiste triomphe de nouveau; mais il est bientôt chassé par Dn Joachin Madariga, qui envahit de nouveau l'Entre-Rios où domine Rosas; il est battu par le général Urquiza, à la Laguna-Limpia, en 1845, et une seconde fois à Vences, en 1847. Le parti Rosiste reprend de nouveau les rênes du gouvernement, mais au cri d'organisation nationale, poussé par le général Urquiza, contre Rosas, le 1er mai 1851, les Correntins reprennent de nouveau les armes contre le dictateur qui, cette fois, succombe à Mouté-Caceros, à 6 lieues de Buenos-Ayres, et est obligé de fuir en Europe le 4 février 1852. — L'organisation nationale des Provinces Argentines, par le régime représentatif fédéral, a mis fin à cette lutte de 20 ans des Provinces de la Plata, contre la tyrannie dictatoriole de Rosas.

La Province de Corrientes se divise en seize départements :

1er DÉPARTEMENT, 10000 habitants. — Chef-lieu, *Corrientes*, capitale de la Province, avec une population de 8000 âmes. Résidence du gouverneur et du délégué ecclésiastique. Cette ville fondée en 1588, est une des plus anciennes de la Confédération. Elle est bâtie sur une plaine, le long du Parana, avec un port excellent; les rues sont tirées au cordeau; les maisons sont construites en brique avec terrasse *(azotea)*; on y voit aussi un assez grand nombre de ranchos blanchis à la chaux, avec corridor couvert sur la rue et parfois un salon assez richement meublé à l'intérieur. Corrientes possède quatre églises, un cabildo où la Chambre des Représentants tient ses séances, et un autre assez bel édifice où sont établis les bureaux du gouvernement, de la douane et le dépôt du matériel de la guerre.

Il y a une trentaine de familles françaises établies dans cette ville, exerçant toutes une branche d'industrie ou de commerce, une centaine d'italiens, et quelques anglais et allemands.

Corrientes, par sa situation non loin de l'embouchure de trois fleuves navigables, le Parana, le Paraguay, le Vermejo, est appelé à devenir l'entrepôt commercial du pays des Missions, du Paraguay, de la Bolivie, des provinces de Salta et de

Tucuman. Plus de mille navires de cabotage visitent chaque année le port de Corrientes, lui portent les marchandises d'Europe et viennent charger les denrées du pays. Corrientes est à 260 lieues au nord de Buenos-Ayres, et à 80 au sud de l'Assomption, capitale du Paraguay.

2me Département, 8000 habitants. — Chef-lieu *Goya*, avec 4000 âmes de population, et un port sur un canal qui va se jeter à une lieue de là dans le Parana. C'est la ville la plus commerçante après Corrientes. Sa situation au centre de la côte ouest sur le Parana, en fait un marché de prédilection pour les populations de l'intérieur de la province. Sa distance au sud de Corrientes est de 50 lieues, et 210 de Buenos-Ayres.

3me Département, 5000 habitants. — Chef-lieu *Bellavista*, ville agréablement située sur une hauteur près du Parana, avec une population de 1000 âmes, un port et une douane. Ce département est un des plus cultivés. Au village de Santa-Lucia existe une assez belle église bâtie par les Jésuites.

4me Département, 6000 habitants. — Chef-lieu *Saladas*, bourg de 600 âmes, à 15 lieues à l'est de Bellavista, et à 30 de Corrientes.

5me Département, 5500 habitants. — Chef-lieu

San-Roque, bourg de 1500 âmes, situé le long du Rio Santa-Lucia, à 10 lieues de Bellavista et 40 de Corrientes.

6me DÉPARTEMENT, 3400 habitants. — Chef-lieu *Mburucuya*, avec 600 âmes, situé au centre de la plaine de ce nom, à 35 lieues de Corrientes.

7me DÉPARTEMENT, 2000 habitants. — Chef-lieu *Iaquareté-Cora*, bourg de 200 âmes, situé près de la Laguna-Ibera, à 60 lieues au sud-est de Corrientes.

8me DÉPARTEMENT, 5500 habitants. — Chef-lieu *San-Miguel*, avec environ 200 habitants, à 45 lieues est de Corrientes.

9me DÉPARTEMENT, 6000 habitants. — Chef-lieu *Cacati*, petite ville de 2500 âmes, assez commerçante, située à dix lieues de la côte du Parana, au nord de la province. Les habitants de ce département se livrent en général à la culture de la canne à sucre, du coton, du tabac.

10me DÉPARTEMENT, 3000 habitants. — Chef-lieu *Itati*, bourg ancien, fondé par les Jésuites, avec une population de 300 âmes, et un port sur le Parana, à 15 lieues est de Corrientes.

11me DÉPARTEMENT, 4000 habitants. — Chef-lieu

San Cosme, joli bourg de 400 âmes, à dix lieues est de Corrientes; San Cosme est situé à trois lieues du Parana, au centre de la magnifique plaine des Ensenadas, immense prairie entrecoupée de lacs et de bosquets, qui ne se déparent jamais de leur verdure, paysage enchanteur que l'œil ne se fatigue jamais d'admirer. On rencontre dans les Ensenadas de jolies estances où le voyageur reçoit un accueil gracieux et hospitalier.

12me Département, 5500 habitants. — *Saint-Louis,* chef-lieu avec 600 habitants, à six lieues à l'est de Corrientes.

13me Département, 5000 habitants. — Chef-lieu *La Capilla del Segnor* ou *Empedrado* avec 300 âmes, sur la rive gauche du Parana, à deux lieues au-dessous du Rio Empedrado et à onze sud de Corrientes. Il existe dans ce petit village quelques champs cultivés en maïs et canne à sucre.

14me Département, 3000 habitants. — *La Esquina,* village reconstruit récemment sur les bords du Riacho de la Esquina, à une lieue environ du Parana. Sa population peut s'élever aujourd'hui à 400 ou 500 âmes. Par son port et sa situation à l'extrémité sud de la province, ce village appelé à un grand développement, est situé à 80 lieues sud de Corrientes.

15me Département, 5300 habitants. — Chef-lieu *Payubre* ou *Mercedes* avec 400 habitants. Village bâti à l'extrémité d'un affluent du Rio Corrientes. Ce département possède de nombreuses et grandes estances, avec de beaux pâturages, à 70 lieues de Corrientes.

16me Département, 6000 habitants. — Chef-lieu *Curusu-Cuatia*, avec 2500 âmes de population; ville assez commerçante surtout pour les cuirs; ce département comme les précédents possède un grand nombre d'estances. D'après le gouverneur, M. Pujol, la garance se produit dans ce département en abondance et à l'état sylvestre. Curusu-Cuatia est à 90 lieues sud-est de Corrientes.

17me Département, 3400 habitants. — Chef-lieu *Restauration*, sur les bords de l'Uruguay, avec 300 âmes environ de population.

Chacun de ces départements est administré par un juge de paix, assisté d'une junte économique et administrative de cinq membres élus par le peuple. Le juge de paix joint à ses fonctions judiciaires celles de chef de la police départementale. Il a sous ses ordres un lieutenant de police, et dans certains départements des assesseurs. Les commandants militaires des départements ont été supprimés par le nouveau gouverneur, comme inutiles et parfois dangereux pour la tranquilité de l'Etat.

SITUATION FINANCIÈRE

DE LA PROVINCE DE CORRIENTES.

Budget des Recettes et des Dépenses de l'année 1852.

RECETTES.

	Piastres.
Reliquat de l'année 1851	51,179
Douane	314.375
Papier timbré	13,844
Droits de patente et de navigation dans la ville de Corrientes	12,339
Produits éventuels	81,433
Ports	2,747
Recettes du département, y compris les patentes	80,619
Poste	394
Amendes de police	150
Vente de propriétés de l'Etat	1,599
Produit de l'échange d'onces d'or en monnaie courante.	37,700
Emprunt fait au commerce de la capitale	30,109
TOTAL	626,493

DÉPENSES.

	Piastres.
Gouvernement	39,953
Finances	56,511
Guerre	30,449
Frais extraordinaires	25,556
Solde militaire	53,938
Secours à des militaires et autres dans l'ordre civil	16,704
Fourniture de viande	49,250
Commissariats	126,278
Culte et édifices publics	18,288
Hôpitaux	10,396
Police	7,884
Remboursement de l'emprunt au commerce	17,146
Pensions aux veuves et invalides	826
Amortissement	4,760
Paiement de sommes retenues à des employés civils	47,824
Location de maisons	2,439
Billets anciens échangés pour des nouveaux aux émigrés venus du Paraguay	148
Secours aux émigrés venus du Paraguay	3,521
Prêts à divers citoyens	1,700
Indemnités	250
Remboursements divers	2,866
Travaux publics dirigés par Villar	12,866
Avances faites à des familles pauvres sur divers points de la province	14,943
Échange de métallique pour papier monnaie	9,350
TOTAL	556,727

BALANCE.

Recettes	626,493 piastres (3,132,465 francs.)
Dépenses	556,727 piastres (2,783,635 francs.)
RELIQUAT	69,766 piastres (348,830 francs.)

Le Receveur Général des Finances,

MANTILLA.

(Extrait du journal de Corrientes, *la Libre Navegacion de Los Rios*, du 13 février 1853.)

Il faut observer que ce budget de la province de Corrientes est celui de 1852, année pendant laquelle eut lieu la dernière campagne contre Rosas, aussi les frais de guerre surchargent-ils ce budget d'une dépense énorme. L'armée se trouvant licenciée pendant la paix, le budget des dépenses sera notablement réduit, pendant que celui des recettes augmentera par le revenu croissant de la douane que procure en temps de paix un mouvement commercial et industriel plus actif.

ENTRE-RIOS.

En remontant le Rio de la Plata, au-dessus du confluent du Parana et de l'Uruguay, on rencontre le territoire de l'Entre-Rios, une des plus riches Provinces de la Confédération Argentine.

L'Entre-Rios tire son nom de sa situation entre les deux grands fleuves que nous venons de nommer et qui remontent parallèlement vers le nord, séparés par un espace de cinquante lieues. A cent lieues plus loin au nord, les Rios Mocoreta et Guayquiraro séparent la Province de celle de Corrientes.

Superficie. — L'Entre-Rios s'étend sur une superficie d'environ 4000 lieues carrées.

Population. — Sa population est de 50000 habitants.

Industrie du bétail. — De toutes les Provinces de la Confédération Argentine, celle d'Entre-Rios est proportionnellement à l'étendue de son territoire la plus peuplée en bétail : d'après les documents officiels, le nombre s'en élevait, en 1851, à 7,800,000, savoir :

Race bovine...............	4,000,000.
Race chevaline............	1,800,000.
Race ovine................	2,000,000.

Il existe dans la province plusieurs saladeros et de nombreuses et fortes estances. Un des plus forts estanciers de la province est le général Urquiza qui, dit-on, possède plus de 200000 bêtes à corne.

Commerce. — La province d'Entre-Rios, de même que celle de Corrientes, est admirablement située pour exporter ses produits et recevoir les marchandises étrangères. En 1850, il entra mille sept cent un navires de cabotage dans les ports; il en sortit mille six cent trente-cinq.

Les matières exportées furent les suivantes :

Chevaux..........................	184
Juments..........................	8
Mules............................	2,213
Porcs vivants....................	50

Cuirs de bêtes à corne, secs.	316,397	377,951
Cuirs de bêtes à corne, salés.	61.554	
Cuirs de jumens, secs.	3.596	57,504
Cuirs de jumens, salés.	53,908	
Cuirs de brebis ou moutons.		82,008
Cuirs de tigre, secs.	70	72
Cuirs de tigre, tannés.	2	
Cuirs de carpinchos, secs.	104	310
Cuirs de carpinchos, tannés.	206	
Cuirs de veaux morts nés.		879
Cuirs de daim.		13
Cuirs de veau.		382
Crin de cheval, arrobes (25 livres).		15,292
Laines, arrobes.		44,026
Chaux, fanègues (13 décalitres).		45,594
Plâtre, quintaux.		16
Cornes de bœuf.		406,806
Suif, arrobes.		15,677
Graisse de vache, arrobes.		105.347
Graisse de porc, arrobes.		3.527
Graisse de jument, arrobes.		18,080
Huile de poulain, arrobes.		824
Viande de porc salée, arrobes.		1,173
Savon, arrobes.		475
Fromages.		3,295
Viande salée, quintaux.		27,280
Bois de chauffage, charretées.		4,996
Charbon, fanègues.		1,726

Pendant la même année (1850), le chiffre de l'importation fut de. . . . . 949,334 piastres fortes (4.746.675 francs.)
Celui de l'exportation, de. 980,166 piastres fortes (4,850,830 francs.)

Pendant la même année, la consommation animale pour la subsistance fut :

De la race bovine dans les villages.	31,500
De la race bovine dans les saladeros.	70,319
De la race ovine dans les villages et saladeros.	8,995
Quantité pour chaque habitant.	2 1/25 de têtes de bétail.
Plus.	4/25 de bêtes à laine. (1)
Total.	1 1/5 par habitant.

(1) En France le nombre de têtes de bétail est de 9,535,000, pour une population de 35,783,059. (*Recensement de* 1852). —

Les finances de cette province sont les plus prospères de la Confédération.

La réserve du trésor de l'Etat s'élevait au 1er janvier 1850, à. . . . . 426,260 piastres fortes (2,131,300 fr.)

Le budget des recettes (droit d'importation, d'exportation, papier timbré, patentes...), s'éleva en 1850, à. . . . . 398,960 piastres fortes (1,994,845 fr.)

Total. . . . . . . 825,220 piastres fortes (4,126,100 fr.)

Le budget des dépenses (gouvernement, finances, guerre, travaux publics...), s'éleva en 1850, à. . . . . . 278,638 piastres fortes (1,393,190 fr.)

Réserve du trésor au 1er janvier 1851. . . . . . . 546,592 piastres fortes (2,732,960 fr.)

L'excédant des recettes sur les dépenses fut pour la même année de. . . . . 120,322 piastres fortes (601,610 fr.)

La réserve du trésor s'élevait au mois de juin 1853, à. . . . . 705,868 piastres fortes (3,529,340 fr.)

(*Journal National Argentin*, du 5 mai 1853.)

La prospérité de cette province est due en grande partie à l'administration du général Urquiza, qui s'attacha d'abord par une sévère législation

Il est abattu chaque année en bœufs, vaches, veaux, 3,699,225, ce qui donne pour chaque habitant. 0,10

Le nombre des bêtes à laine, béliers, moutons, brebis, agneaux, est de 32,151,230.

Il est abattu chaque année (moutons, brebis, agneaux), 5.804,681, ce qui donne pour chaque habitant. 0,16

Le nombre de porcs est de 4.910,721.

Il en est abattu chaque année 3,957,407, ce qui donne pour chaque habitant. 0,11

Total. . . . . 0,37 pour habitant, ou 1/3 d'animal par an.

(*Moreau de Jonès*).

à rétablir la sécurité dans le pays autrefois peuplé de vagabonds.

Aujourd'hui on peut voyager dans toute la province sans le moindre danger. Par de sages règlements il développa l'industrie de l'élève du bétail et fomenta l'agriculture; mais les habitants préfèrent la première de ces deux industries, laquelle sans travail, sans risques de pertes, leur donne des produits considérables. Cependant il se récolta en 1849, 16,403 fanègues de froment (21,323 hectolitres).

Un droit de 50 pour °/₀ est imposé aux blés étrangers.

Le sol à surface ondulée et couverte d'herbage est de même composition que celui des provinces voisines Santa-Fé et Corrientes; il est très propre à la culture des céréales, celle du froment et du maïs surtout. Les seuls sinistres qui viennent les frapper sont la sécheresse et les sauterelles; ils sont néanmoins peu fréquents.

Depuis quelques années l'émigration européenne qui s'était concentrée à Montevidéo et à Buenos-Ayres, se dirige vers l'Entre-Rios, où elle a formé de nombreux établissements de commerce et d'industrie. Les Basques et les Italiens composent la majeure partie de cette émigration.

Instruction. — L'instruction primaire gratuite se donne dans tous les villages; un assez beau

collége a été construit à la Conception de l'Uruguay (Arroyo de la China), pour l'enseignement secondaire.

Fleuves et Rivières. — Les principales rivières intérieures sont : le Gualeguyachu, navigable à six lieues dans l'intérieur, pour les navires de 80 et 100 tonneaux, le Gualeguay, le Novoya, navigables dans une partie de leurs cours, et une infinité d'autres rivières moins considérables.

Villes. — La Bajada ou ville du Parana, capitale de la Province, et siége du gouvernement, située sur un plateau élevé sur la rive gauche du Parana, à 114 lieues de l'embouchure de ce fleuve. La population de cette ville est d'environ 8000 âmes; elle possède un théâtre; son commerce est assez actif; d'excellentes carrières de chaux et de plâtre sont exploitées dans les environs.

Gualeguayachu, située sur la rive droite du fleuve de ce nom, à six lieues de son embouchure avec l'Uruguay. Cette ville de 6000 âmes, assez bien bâtie, est la plus commerçante de la Province. Elle possède un port excellent pour les navires de 80 à 100 tonneaux; plusieurs saladeros sont établis dans les environs. L'Etat a fait construire dans cette ville un théâtre, et la *commandance*, joli et vaste édifice, résidence du commandant du département. Plusieurs familles italiennes et un grand nombre

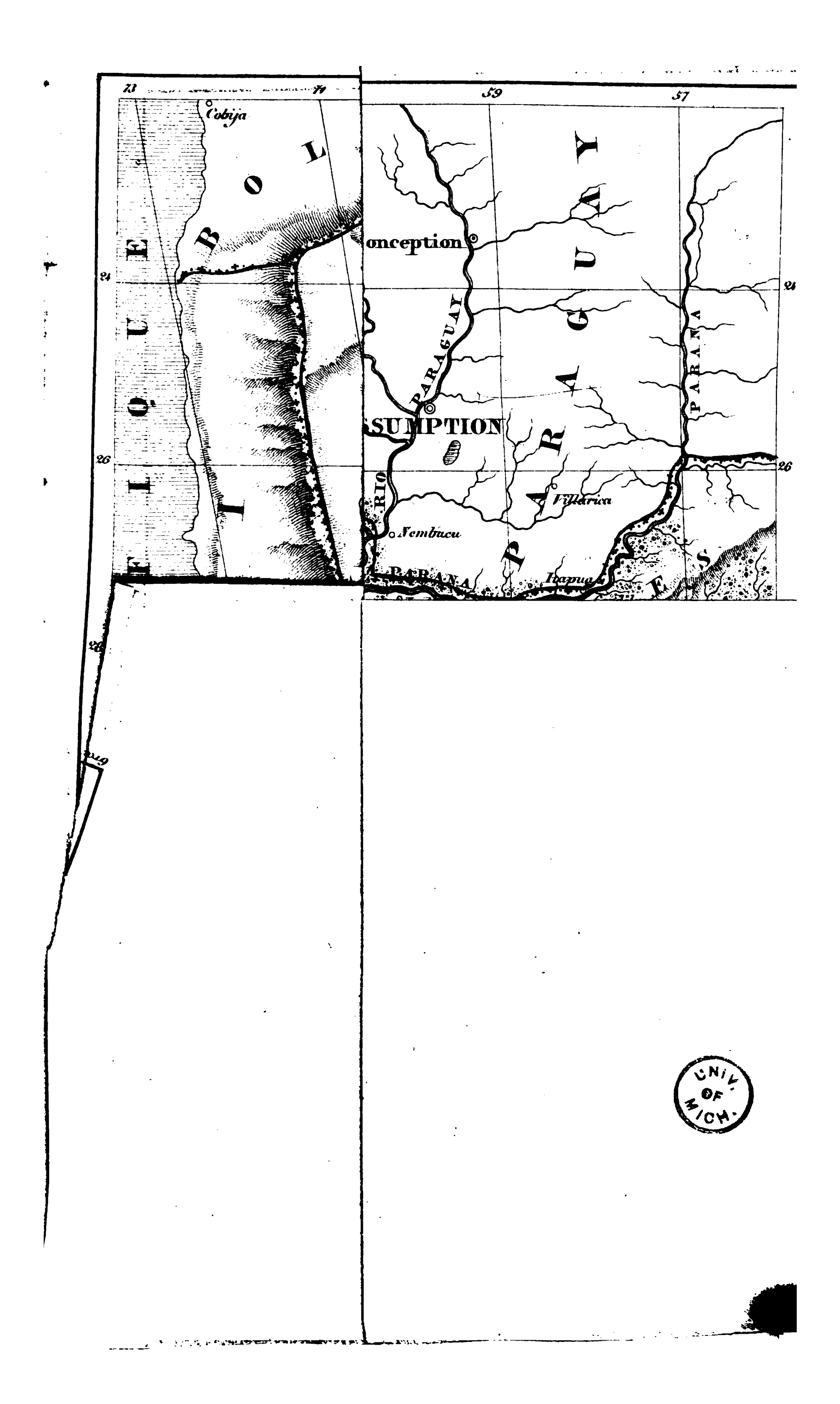
de français, basques la plupart, sont établis à Gualeguayachu.

La Conception de l'Uruguay *(Arroyo de la China)*, située à quinze lieues environ au nord de Gualeguayachu, à une lieue du fleuve Uruguay, sur la rive droite de ce fleuve. Cette ville de 4000 âmes, est assez commerçante; le beau saladero de San-Candido se trouve dans ses environs. Le tiers au moins de la population de cette ville est étrangère.

La Concordia, gros bourg, situé à 30 lieues plus au nord de la Conception, sur la rive droite de l'Uruguay.

Gualeguay, petite ville au sud de la province, sur le rio de ce nom, avec une population d'environ 2000 âmes.

Les autres centres de population sont des bourgs plus ou moins importants. La Paz, sur le Parana, au nord de la province, le Diamante, joli bourg sur un plateau qui domine le fleuve, le Parana, à dix lieues au sud-est de la Bajada, Tala, Fédération, Villeguay, Novoya, au sud de l'immense forêt de Monteil, qui s'étend sur un espace de plus de vingt lieues carrées.



73
71
59
57
Cobija
B O L
onception
PARAGUAY
P A R A G U A Y
PARANA
SUMPTION
RIO
Villarica
Nembucu
PARANA
Itapua
24
26
28

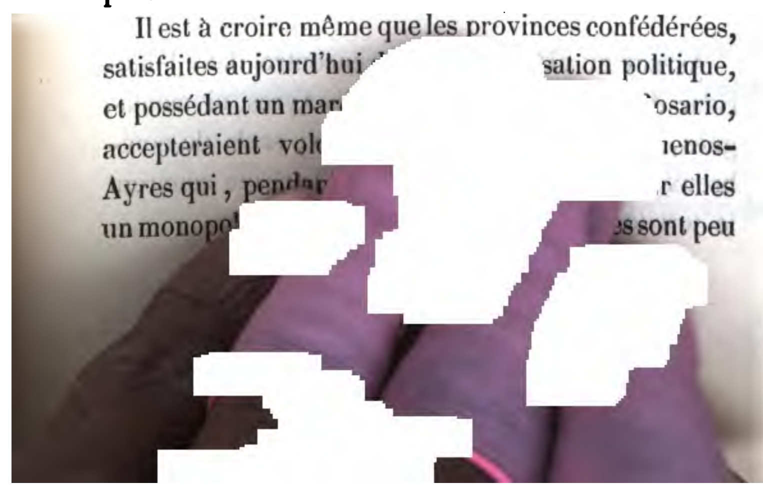
Le pâle aperçu que je viens de donner des provinces de la Confédération Argentine, n'est qu'un tableau bien incomplet des richesses et des immenses ressources qu'elles renferment. A mon avis et d'après ma propre appréciation, nul pays au monde ne lui est comparable ni pour la fertilité du sol, la salubrité du climat, l'abondance et la vigueur des herbages de la plaine, la richesse et la variété des mines de la région montagneuse, l'admirable et grandiose système des cours d'eau qui se distribuent dans les profondeurs de cette immense contrée de plus de cent mille lieues carrées, vaste cadre où brillent de loin en loin quelques jolies et populeuses cités, capitales des provinces. N'ayant parcouru qu'en partie cet immense territoire, n'ayant eu à ma disposition que de rares monographies topographiques, quelques documents statistiques plus rares encore, obligé d'accepter des renseignements plus ou moins exacts que m'ont fournis des voyageurs ou des personnes du pays, dépourvus la plupart de connaissances scientifiques, je n'ai pu donner qu'une esquisse imparfaite de ces provinces, esquisse dans laquelle quelques erreurs auront pu se glisser contre ma volonté. L'unique but que je m'étais proposé était celui d'appeler l'attention des savants sur cette admirable contrée, celle des industriels et des commerçants européens,

mal renseignés généralement par leurs correspondants de Montevideo et de Buenos-Ayres, vivant la plupart renfermés dans leurs comptoirs, et dont toutes les excursions se bornent à quelques promenades à cheval qu'ils font en visitant les jolies quintas qui embellissent les alentours de ces deux villes.



PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

DEPUIS le 11 septembre 1852, la province de Buenos-Ayres se gouverne séparée de la Confédération. Se déclare-t-elle indépendante pour se constituer en nation, ou se réunira-t-elle aux autres provinces? C'est ce que nous ne pouvons prévoir. Quoi qu'il arrive, la résolution qui sera prise ne peut en rien altérer la situation pacifique de ces contrées, le Congrès National de Santa-Fé et le gouvernement de la Confédération Argentine, ayant solennellement déclaré que la demande de réunion sera admise; que la séparation définitive n'interrompra nullement les relations politiques et n'impliquera aucun sentiment, aucune mesure hostile de la part de la Confédération.


Il est à croire même que les provinces confédérées, satisfaites aujourd'hui ... sation politique, et possédant un mar... osario, accepteraient vol... ienos-Ayres qui, pen... r elles un monopo... s sont peu

disposées à lui voir reprendre. Uniquement occupées à accroître leur bien-être matériel par la paix, par un plus grand développement industriel et commercial, elles préfèreront maintenir leurs bonnes relations avec Buenos-Ayres séparée, qui, de son côté, est comparativement trop faible pour engager une lutte avec la Confédération des treize provinces, lutte qu'il serait difficile de faire accepter par la population de la campagne de Buenos-Ayres, laquelle pourrait bien, le cas échéant, comme elle le fit en 1852, tourner contre le gouvernement les armes que celui-ci mettrait dans ses mains.

—

La province de Buenos-Ayres est la première terre que rencontre le voyageur d'outre-mer sur la rive droite de la Plata en entrant dans ce fleuve.

Située entre les 34° et 40° de latitude sud, 60° et 64° de longitude occidentale de Paris, on peut calculer sa superficie à environ 10000 lieues carrées, pouvant s'étendre à plus de trente mille en refoulant vers l'ouest les indiens des Pampas.

Aspect du pays. — On ne rencontre dans l'intérieur de la Province de Buenos-Ayres ni montagnes, ni forêts, ni grands fleuves; seuls de nombreux lacs et l'immense plaine d'herbage couvrent le territoire.

Industrie. — L'élève du bétail, celui du mouton et du cheval, constituent sa principale industrie. La culture du sol tend à y prendre aujourd'hui un grand développement. Le blé rend dans la partie nord-ouest et au sud trente pour un. Celui qui se récolte près la Bahia-Blanca et sur les rives du Rio-Negro, est apprécié par sa bonne qualité et son poids. Une fanègue (13 décalitres), de Bahia-Blanca, pèse 12 arrobes (300 livres ou 137 kilog.), c'est-à-dire 10 kil. 5 le décalitre, tandis que la fanègue du nord de la province ne pèse que 225 livres, 7 kil. 9 le décalitre.

En France le poids moyen du décalitre est 7 kil. 5 (annuaire du bureau des longitudes).

Commerce. — La ville de Buenos-Ayres possède le marché le plus considérable du bassin de la Plata : chaque année quatre cents navires d'outre-mer, et plus de deux mille navires de cabotage visitent son port. La valeur des marchandises importées s'élève annuellement à 250 millions de piastres papier (75,000,000 de francs), fournissant à la douane un produit de 15,000,000 de francs. (*Nacional del 23 de octubre de 1853*). — Certainement le nouveau marché du Rosario va enlever à celui de Buenos-Ayres une partie de son importance.

Les villes principales de la province sont :

Buenos-Ayres, sur la rive droite du Rio de la

Plata, avec une population de 80,000 âmes; les rues sont droites, tirées au cordeau, laissant entre elles une cuadre carrée de 150 vares ou 129 mètres de côté. Buenos-Ayres possède dix églises et trois théâtres, plusieurs hôtels et cafés généralement tenus par des français. Le séjour de cette ville est agréable et la vie y est facile; seuls les loyers sont chers. Buenos-Ayres est le siège du gouvernement de la province, de la chambre des représentants et d'un évêché. Le mouillage est mauvais, les navires exposés aux vents sont tenus à la distance d'une et deux lieues de la terre.

Saint-Nicolas, jolie petite ville de 4000 âmes sur la rive droite du Parana, à 67 lieues ouest-nord-ouest de Buenos-Ayres, et à 15 à l'est du Rosario.

Lugan à vingt lieues ouest de Buenos-Ayres avec 2000 habitants.

Guardia de Lugan avec 4000 âmes de population, un des principaux centres de la province, chef-lieu du département du même nom, à trente lieues ouest de Buenos-Ayres. L'agriculture prend de grands développements dans les environs de cette ville, où un grand nombre d'étrangers, la plupart basques et béarnais, sont allés s'établir.

Chascommus à environ quarante lieues sud-est de Buenos-Ayres, avec une population de 2000 âmes. Il s'élève autour de cette ville de nombreux troupeaux de moutons et de bétail. La culture du sol y est également pratiquée.

Azul, à soixante lieues au sud de Buenos-Ayres : l'origine de cette ville date de peu d'années; sa population s'élève à trois mille âmes et tend tous les jours à augmenter; un grand nombre de français, béarnais et basques, sont établis dans cette ville où le commerce avec les Indiens des Pampas procure de grands bénéfices.

Les autres principaux centres de population sont Chivilcoy — Arrécifes — Areco — San Pedro — Moron — San Fernando — Quilmes — Las Conchas — San Isidorio...

La province de Buenos-Ayres possède 160 lieues de côtes sur l'Océan Atlantique avec deux baies, celles de San Borombon et de Bahia Blanca : cette dernière offre un bon port pour les navires.

RÉPUBLIQUE DE L'URUGUAY

(Bande Orientale).

—

MONTEVIDEO (Capitale).

La première terre qui s'offre au voyageur européen en entrant dans le Rio de la Plata est celle de la République de l'Uruguay.

Superficie. — Le territoire de l'Uruguay comprend une superficie d'environ 10000 lieues carrées (1), sur une longueur de 180 lieues de 20 au degré, et une largeur de 60. *(Manuel de la Sota).*

Limites. — Ses limites sont à l'est l'Océan Atlantique, au sud le Rio de la Plata, à l'ouest le Rio Uruguay, au nord les fleuves Cuarein et Jaguaron, qui séparent la République de l'Uruguay de la province de Rio-Grande (Brésil).

(1) La lieue de Montevideo se compose de soixante cuadras; la cuadra est égale à cent vares; et la vare a huit cent soixante millimètres : donc la lieue de l'Uruguay équivaut à six mille vares ou à cinq mille cent soixante mètres, et la lieue carrée à deux mille six cent soixante-deux hectares cinquante-six ares.

Population. — La population était, en 1851, d'après l'almanach de l'Uruguay, de 250000 habitants, y compris 60000 étrangers, en grande partie basques ou béarnais.

Climat. — Le climat est salubre ; les froids de l'hiver ne s'élèvent jamais jusqu'aux fortes gelées ou la neige; et les chaleurs de l'été sont tempérées par les brises de la mer et la fraicheur des nombreuses rivières qui sillonnent ce pays.

Température. — La température est variable et plus souvent humide que sèche; cette humidité néanmoins n'altère pas la bonté du climat, car elle n'est pas de longue durée à cause de la grande vaporisation déterminée par les vents du sud-ouest (*pamperos*) qui règnent fréquemment dans ces parages.

Fleuves. — D'innombrables cours d'eau arrosent ce beau pays, des milliers de ruisseaux et rivières, après avoir parcouru l'immense plaine, vont grossir les fleuves ou se jettent dans la mer.

Les principaux fleuves sont :

La Plata, arrosant la rive méridionale du territoire de l'Uruguay, qu'il sépare de la province de Buenos-Ayres.

L'Uruguay, immense fleuve qui, depuis sa jonction avec le Parana, s'étend à trois cents lieues vers le nord. Il prend sa source dans la province de Sainte Catherine (Brésil).

Le Rio Negro, principal affluent de l'Uruguay, prend sa source au nord-est près la montagne Cuchilla Grande, traverse dans la plus grande partie de sa largeur le territoire de la République, et reçoit dans son parcours de nombreuses rivières. Il est navigable jusqu'à Mercedes pour les navires de soixante à quatre-vingts tonneaux. Ses eaux pures et salubres tiennent en dissolution les principes de la salsepareille, plante très répandue sur ses rives. Elles possèdent des propriétés médicinales qui attirent chaque année à Mercedes un grand nombre de malades de Buenos-Ayres et Montevideo.

Le Queguay, le Dayman, l'Arapey, le Cuarein sont, à l'ouest de la Bande Orientale, les autres principaux affluents de l'Uraguay.

Le Santa-Lucia est le seul fleuve qui au sud verse ses eaux dans le Rio de la Plata, après avoir traversé les départements de Montevideo, Canclones, San José.

Les fleuves Cébollati et Jaguaron, à l'est, vont se perdre dans le lac Mirin.

Aspect du sol. — Le territoire de la République de l'Uruguay offre l'aspect d'une immense prairie ondulée, sillonnée de collines et de coteaux peu élevés, entre lesquels s'écoulent les eaux d'innombrables ruisseaux ou rivières. Les forêts qui couvrent les collines au nord, ou s'étendent le long des fleuves, complètent ce paysage de verdure.

Le sol, de même que dans les autres provinces de la Plata, repose sur la roche granitique qui des Cordillères va se perdre à l'Océan. Les couches profondes du sol sont argileuses et calcaires; sa couche superficielle ou végétale de couleur noirâtre et composée de terre glaise et d'argile, renfermant des détritus végétaux carbonnés, offre les caractères des terrains d'alluvion.

INDUSTRIE. — La terre de l'Uruguay, couverte d'herbages, est un immense pâturage propre à l'alimentation du bétail : aussi est-ce à l'industrie si productive de l'élève du bétail que s'appliquent les gens du pays. Les bêtes à corne s'étaient tellement multipliées dans la Bande Orientale que le nombre s'en élevait à huit millions en 1842. La guerre de dix années qui désola ce malheureux pays, de 1842 à 1852, en a réduit le chiffre à moins de cinq cent mille, conséquemment a détruit en partie cette source féconde de la richesse du pays et a suspendu le cours de la prospérité de la ville de Montevideo. En facilitant l'introduction de troupeaux des provinces voisines, d'Entre-Rios et Rio grande, il suffira de quelques années pour repeupler le bétail dans la Bande Orientale, rétablir la précieuse et lucrative industrie de l'élève, et ramener promptement à son ancienne prospérité la richesse de l'Uruguay.

CULTURE DU SOL. — L'agriculture est appelée

à occuper le second rang dans l'ordre industriel de cette contrée, par la grande fertilité du sol, l'abondance et la bonne qualité de ses produits. Le froment rend généralement trente pour un, et cela avec peu de travail et sans engrais.

La culture du sol pratiquée jusqu'à ces derniers temps par quelques familles Canariennes, tend aujourd'hui à prendre un grand développement. Plusieurs basques et béarnais se sont livrés à cette industrie, et s'en sont bien trouvés. Des commerçants même préférant aujourd'hui l'industrie agricole, plus certaine et plus productive, aux éventualités du commerce, viennent d'acquérir ou d'affermer de grandes propriétés dans les environs de Montevideo, ville qui leur offre un excellent marché pour l'écoulement et la vente de leurs denrées.

Les départements de Montevideo, de Maldonado, de Canelones, de Mercedes, sont ceux qui offrent le plus de culture en blé et maïs.

D'après une statistique fournie par M. Quintin Correa au journal le *Commercio del Plata*, le 22 mars 1853, cent vingt personnes (environ 40 familles) du département de Maldonado, récoltèrent à l'avant dernière récolte 7823 fanègues (10169 hectolitres. Le cours du froment était à Montevideo à la même époque de 7 piastres (31 francs), la fanègue de 13 décalitres.

Commerce. — La guerre de dix années qui désola

la Bande Orientale, et enleva au pays l'élément de sa richesse, le bétail, les efforts gigantesques que dut faire la ville de Montevideo pour résister à l'armée Rosiste qui l'assiégeait, ayant absorbé les grandes fortunes du pays et grevé l'Etat d'une dette énorme de près de deux cent millions de francs, on comprend les souffrances qu'a dû éprouver et qu'éprouve en ce moment le commerce de Montevideo. Aussi plusieurs commerçants et des milliers d'artisants ont-ils quitté cette ville pour aller s'établir au Rosario, où a lieu en ce moment un grand mouvement industriel et commercial.

Néanmoins cette situation critique qui pèse sur la Bande Orientale aujourd'hui ne doit pas faire désespérer de son avenir. Un pays qui possède un territoire des plus fertiles, un climat salubre, d'immenses pâturages, une situation géographique des plus favorables pour le commerce, devra se relever promptement du sein des ruines causées par dix ans de guerre. Les hommes intelligents et patriotes que la dernière révolution de septembre a placés au pouvoir, et qui tous appartiennent au parti européen, au parti de la civilisation, du progrès, amis des étrangers qui à leur tour leur accordent toutes leurs sympathies et leur appui; ces hommes, dis-je, sauront remédier à la triste situation du pays et y ramener la prospérité. La paix étant le pivot de leur système de régénération sociale, bien qu'ils aient la sympathie du pays, ils ont demandé un corps mili-

taire protecteur au Brésil, qui s'est empressé de le leur accorder. Cette armée de cinq mille hommes va augmenter le chiffre des consommateurs de la ville, conséquemment va en ranimer le commerce.

D'autre part un emprunt de soixante millions de francs (2,500,000 livres sterling) se négocie en ce moment à Londres, par l'intermédiaire des commerçants anglais de Montevideo; cet emprunt qui permettra au gouvernement de régulariser la dette et de la payer en partie, va jetter sur cette place une masse de capitaux qui alimenteront le commerce et l'industrie. Ajoutez la situation de la ville de Montevideo à l'entrée du Rio de la Plata, situation exceptionnelle qui fera toujours de cette ville l'entrepôt général de tout le bassin de la Plata; une grande baie d'une lieue de diamètre, pouvant contenir plus de mille navires qui trouvent là un abri sûr contre les vents. Toutes ces circonstances nous autorisent à ne pas désespérer de l'avenir de Montevideo, et à croire que la crise que subit aujourd'hui cette ville, ne peut être que transitoire, et que ce pays reprendra prochainement le cours de sa grande prospérité d'autrefois.

En 1840, 900 navires mouillèrent dans la rade de Montevideo. La valeur des denrées exportées s'élevèrent pendant la même année à 8,471,926 piastres, ou environ 42,359,630 francs. Pendant ce même laps de temps, l'importation fournissait pour 7,050,451 piastres ou 35,252,255 francs. Les

objets d'importation consistaient en vins, liqueurs, conserves, articles de parfumerie, de draperie, de quincaillerie et objets d'art.

DIVISION DU TERRITOIRE. — Le territoire de la République de l'Uruguay se divise en douze départements, dont la population respective d'après le recensement de 1835, est le suivant :

Département	de Montevidéo.	23,404 (1)
———	de Canelones.	7,800
———	de San-Jose.	8,080
———	de La Colonia.	8,706
———	de Soriano ou Mercedes.	13,200
———	de Paysandu.	} 27,900
———	de Salto.	
———	de Tacuarembo.	
———	de Maldonado.	} 27,296
———	de Minas.	
———	de Cerro-Largo.	10,100
———	de Durasno.	6,826
	Total.	128,312

Depuis 1835 la population a augmenté; elle s'élève aujourd'hui à 250,000, d'après l'almanach de l'Uruguay, y compris les étrangers, au nombre desquels on compte quinze mille français pyrénéens.

VILLES. — Montevideo, ville d'environ 30000 âmes, chef-lieu du département de ce nom, et capitale de la République, est bâtie sur un rocher qui s'avance en pointe entre le Rio de la Plata et

(1) Le chiffre de la population de ce département s'élève aujourd'hui à près de 40,000.